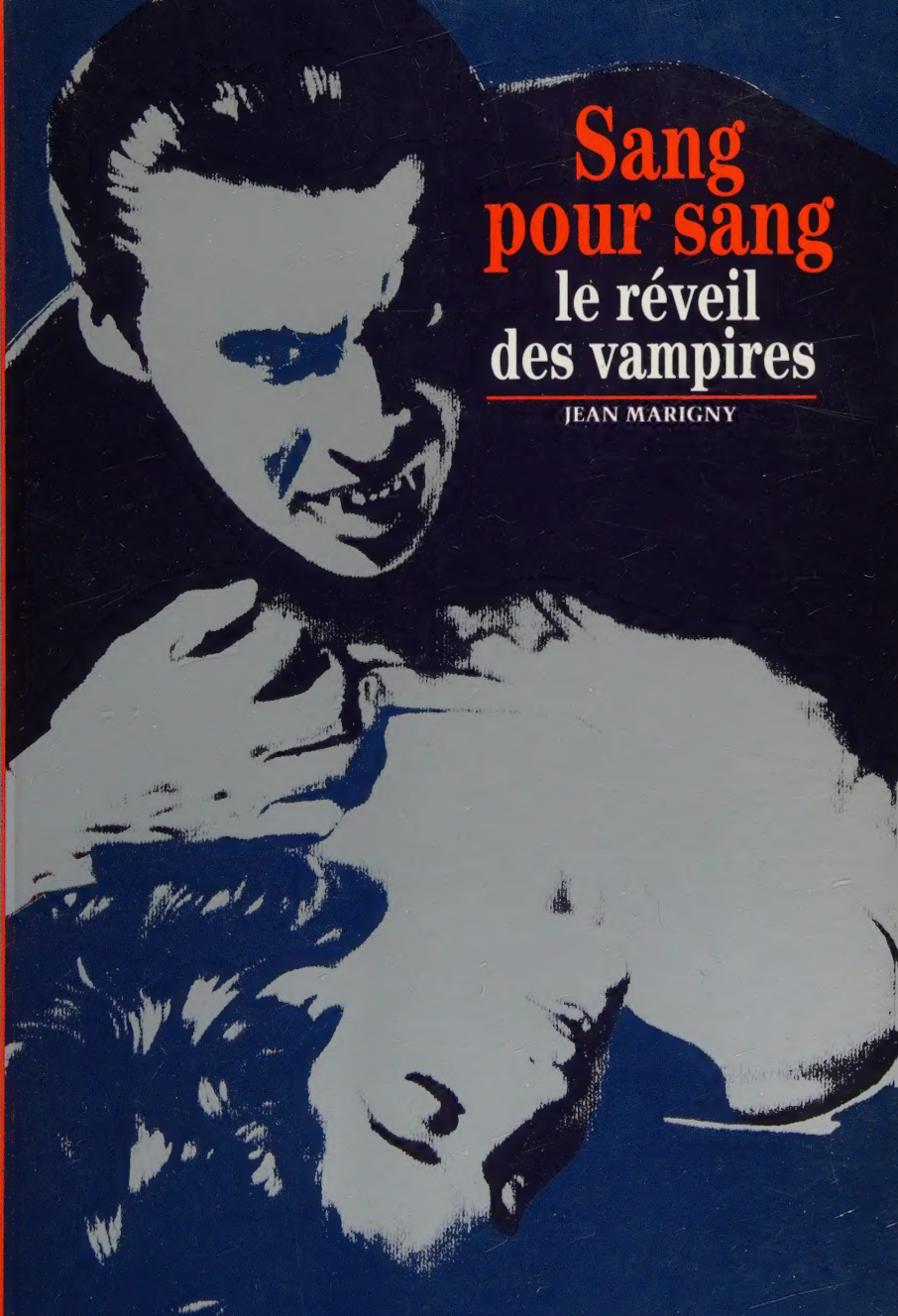
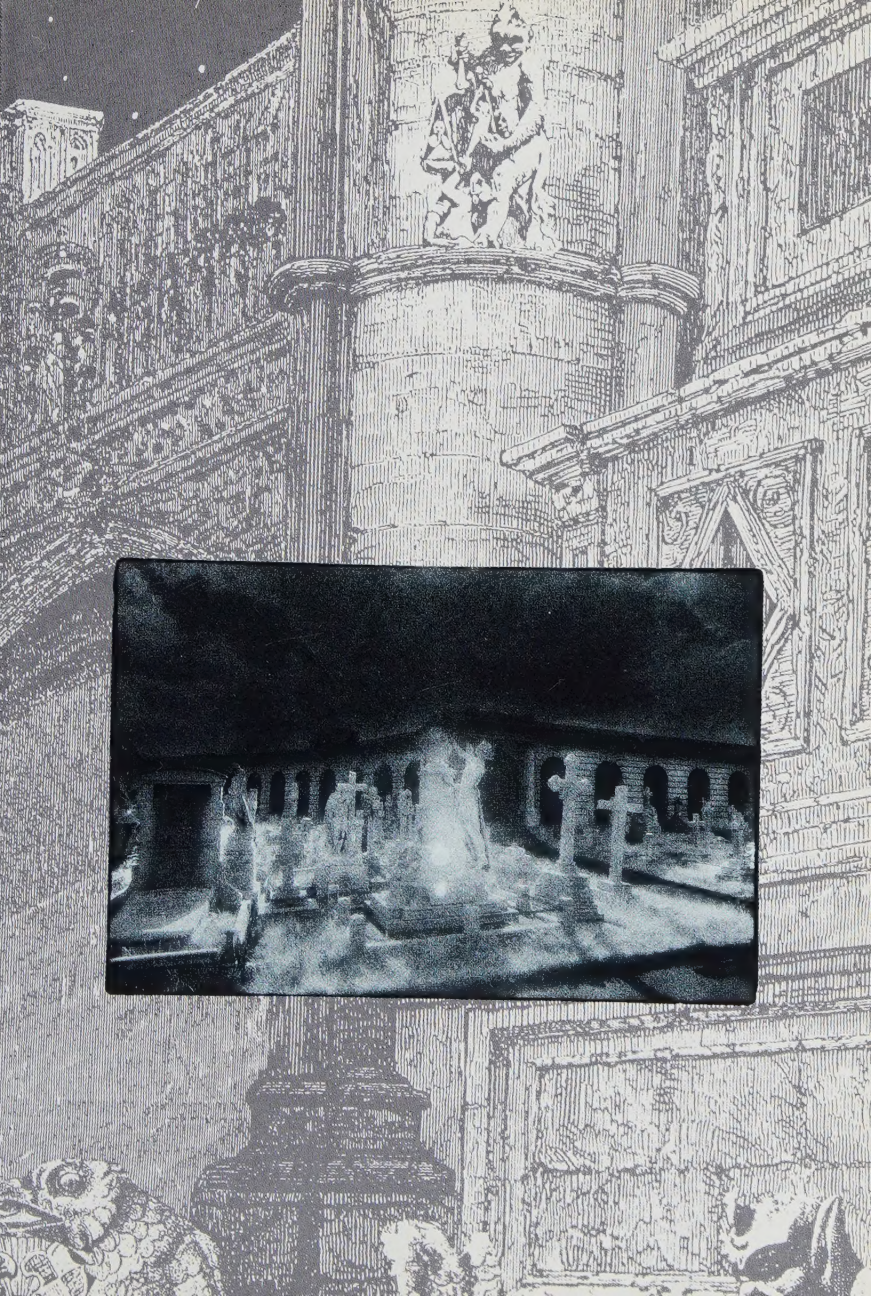

TRADITIONS
DÉCOUVERTES GALLIMARD
Sang pour sang
le réveil des vampires
JEAN MARIGNY

«Je vis le comte étendu dans le coffre,
sur le sol ; des parcelles de bois avaient volé
sur le corps lorsque la caisse avait été lancée
à bas du char. Le comte était mortellement
pâle, semblable à une image de cire.
Ses yeux rouges avaient l'affreux regard
vindicatif que je ne connaissais que trop bien.
Comme je le regardai, ses yeux aperçurent
le soleil déclinant et son regard haineux
eut une lueur de triomphe. Mais, à la seconde
même, surgit l'éclat du grand couteau
de Jonathan. Je jetai un cri en le voyant
trancher la gorge. Et au même moment,
le coutelas de Mr. Morris pénétra
en plein cœur. Ce fut comme un miracle :
oui, devant nos yeux et dans le temps
d'un soupir, le corps tout entier
se réduisit en poussière et disparut.»

Bram Stoker,
Dracula, Chapitre XXVII,
traduction de Lucienne Molitor



Jean Marigny enseigne l'anglais à l'université Stendhal-Grenoble III où il dirige le Groupe d'Etudes et de Recherches sur le Fantastique (GERF). Ses recherches portent essentiellement sur les littératures anglaise et américaine. Il a publié en 1985 sa thèse intitulée *Le Vampire dans la littérature anglo-saxonne* (Didier); il est également l'auteur d'une anthologie parue en 1978, *Histoires anglo-saxonnes de vampires* (Librairie des Champs-Elysées), et de nombreux articles et notices sur les vampires. Il a animé récemment, à Cerisy-la-Salle, un colloque sur le vampirisme.

A John William Polidori

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1993

Dépôt légal : janvier 1993
Numéro d'édition : 55793
ISBN : 2-07-053203-8
Imprimerie Kapp Lahure Jombart, à Evreux

SANG POUR SANG
LE RÉVEIL DES VAMPIRES

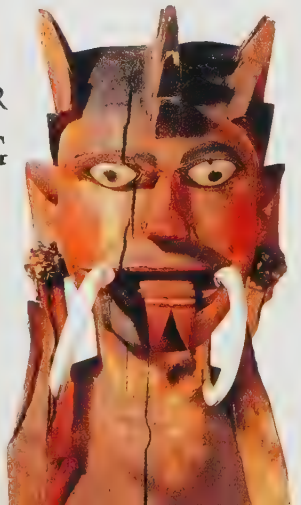
Jean Marigny

DÉCOUVERTES GALLIMARD
TRADITIONS

« Hors d'ici, je l'ordonne [...]. Votre place est là où la justice abat les têtes, où l'on arrache les yeux, où l'on égorge, où l'on détruit la liqueur séminale chez les enfants en fleur, où l'on tranche l'extrémité des membres, où l'on lapide, où l'on hurle affreusement sous le pal enfoncé dans l'échine. [...] La demeure qui convient à des monstres tels que vous, c'est l'antre du lion buveur de sang. »

Eschyle, *Les Euménides*

CHAPITRE PREMIER
L'AMOUR DU SANG



De tous temps, les hommes ont fait offrande du sang de victimes désignées pour se concilier les divinités bienfaisantes et, pour chasser les esprits, ils ont parfois fabriqué des idoles effrayantes munies de crocs acérés.

Fascination pour le sang dans l'imaginaire collectif

La spécificité du vampire par rapport aux autres créatures surnaturelles de la nuit tient au fait qu'il est un mort-vivant obligé d'absorber le sang des êtres vivants pour prolonger indéfiniment son existence. Le vampire est incontestablement né de fantasmes liés au sang, ce précieux liquide qui symbolise la force vitale et dont la perte par blessure constitue un danger mortel. On peut, sans grand risque de se tromper, faire remonter l'origine de cette croyance aux temps les plus reculés de l'humanité. Sa première trace tangible est un vase préhistorique découvert en Perse et orné d'un dessin : un homme aux prises avec un être monstrueux essayant de lui sucer le sang. Moins ancienne, la tradition de Lilitû, entité babylonienne connue pour sucer le sang des enfants, est sans doute néanmoins multimillénaire. Certains auteurs situent enfin les premières légendes relatives aux morts-vivants suceurs de sang dans la Chine du VIe siècle av. J.-C. Sans aller aussi loin dans la précision géographique et chronologique, il est permis de penser que depuis toujours l'homme a peuplé son univers imaginaire d'entités surnaturelles assoiffées de sang. On en trouve des témoignages aussi bien chez les Chinois, les Indiens ou les Malais que chez les Polynésiens, les Aztèques ou les

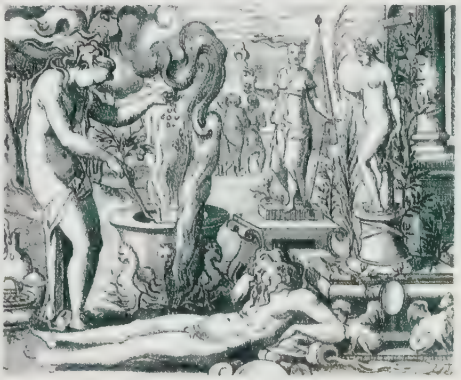
Offrande aux dieux, le sang versé d'une jeune victime était censé, chez les Aztèques, féconder la terre (à droite). Dans une exécution capitale, le spectacle horrible du sang se voulait exemplaire du sort de ceux qui transgressaient la loi.

Esquimaux. Ces créatures n'en sont pas pour autant des vampires au sens strict du terme, qui sont un produit de la civilisation européenne dont il faut chercher les racines à la fois dans la Grèce antique qui constitue sur le plan culturel le berceau de notre civilisation et dans la tradition judéo-chrétienne qui est le fondement même du code éthique européen.

Dans la mythologie grecque, le sang sacrificiel pouvait devenir élixir de jouvence. Selon Sénèque, la magicienne Médée sacrifia ainsi son frère pour rajeunir Jason qu'elle aimait (ci-dessous).

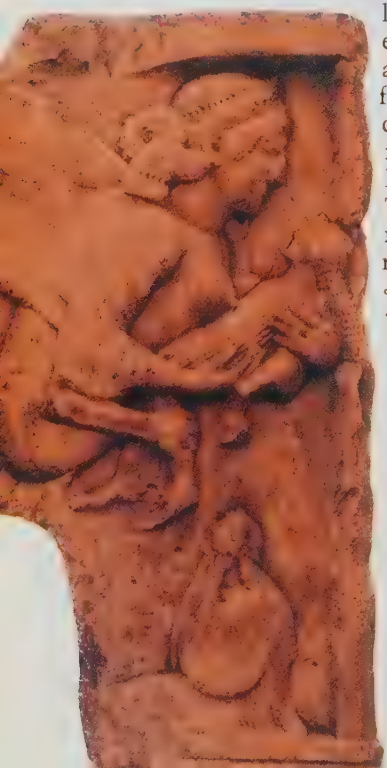
Le sang et la mort dans la mythologie gréco-latine

Les Grecs anciens établissaient une sorte de lien mystérieux entre le sang et le monde des morts. Dans le livre XI de l'*Odyssée*, Ulysse sacrifie des moutons dont il recueille le sang pour évoquer les esprits des héros disparus. Le devin Tirésias, puis sa mère et nombre d'autres défunts s'entretiennent avec Ulysse après avoir bu le sang du sacrifice qui leur redonne un moment force et vigueur.



Cette idée a vraisemblablement fait son chemin jusqu'à l'époque chrétienne. La mythologie gréco-latine, par ailleurs, comporte un grand nombre de divinités sanguinaires d'apparence féminine comme les empuses, les lamies et les stryges. Empusa, fille d'Hécate, est une créature démoniaque aux pieds de bronze qui peut à volonté se transformer en belle jeune fille pour séduire les hommes pendant leur sommeil. Lamia, quant à elle, fille du roi Belos, pour se venger du meurtre de ses enfants par Héra l'épouse jalouse de Zeus, se métamorphose en monstre qui dévore les enfants ou leur suce le sang. Les stryges sont des femmes au corps d'oiseau qui sucent le sang des nouveau-nés dans leur berceau ou qui épuisent la vitalité des jeunes gens pendant leur sommeil.

Les lamies, les empuses et les stryges, tout comme le vampire de l'époque moderne, sucent le sang de leurs victimes endormies. Mais il n'y a sans doute pas de filiation directe entre ces divinités du monde antique et le vampire de Transylvanie. On notera toutefois la ressemblance du mot «stryge» avec *strigoï*, terme générique qu'emploient les Roumains depuis le XVIIe siècle pour désigner les vampires. En revanche, contrairement aux vampires de l'époque moderne, les lamies, les empuses et les stryges ne sont pas des mortes-vivantes mais des divinités désincarnées



Lamia, représentée ici sur une pierre gravée datant du Ve siècle av. J.-C., est l'une des premières préfigurations de la femme fatale et de la femme vampire. Travestissant par magie son aspect repoussant, elle apparaissait à ses amants comme une femme d'une ensorcelante beauté, puis, après les avoir séduits, leur suçait le sang. Dans l'épisode de la *Vie d'Appollonius de Tyane* qui devait inspirer Keats, Lamia a pris la forme d'un serpent.

Le roi d'Arcadie Lycaon peut être considéré comme le prototype du loup-garou, proche cousin du vampire. Ayant, lors d'un festin, offert en guise de mets un enfant à Zeus, Lycaon s'attira le courroux du dieu qui le métamorphosa en loup. Ce mythe évoque la pratique en Arcadie de l'homophagie, banquet rituel au cours duquel les participants communiaient en mangeant chacun un morceau d'une victime sacrifiée à Zeus.

Les stryges, femmes au corps d'oiseau que l'on confond parfois avec les lamies et les empuses, sont morphologiquement assez semblables aux sirènes de l'Antiquité, comme celle ornant ce vase de Stamnos datant du VIe siècle av. J.-C. (ci-dessous).

capables de prendre une apparence humaine pour séduire les mortels. En cela, elles annoncent les succubes de l'ère chrétienne, démons féminins qui hantent les jeunes hommes pendant leur sommeil et entretiennent avec eux des rapports sexuels pouvant entraîner, par épuisement, la perte de la puissance virile et même la mort.

«L'âme de toute chair, c'est son sang» (Lévitique)

L'équivalent des lamies dans les récits rabbiniques est un lointain avatar de la Lilitû babylonienne, Lilith, première femme d'Adam avant la création d'Eve. Répudiée par le premier homme, Lilith est devenue par la suite la reine des

démons et des esprits mauvais. Comme les lamies et les stryges, elle suce le sang des nourrissons et elle dépouille les jeunes hommes de leur vitalité et de leur puissance virile pendant leur sommeil. Aux yeux des Hébreux, Lilith est avant tout coupable de transgresser le tabou absolu de la Loi mosaïque qui interdit de consommer le sang des êtres vivants : «C'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Vous ne

Abraham était prêt à sacrifier son fils nommé Isaac à Dieu. Isaac fut sauvé *in extremis* du couteau par l'intervention d'un ange, signe de la réprobation divine à l'égard des sacrifices humains.

mangerez le sang d'aucune chair ; car l'âme de toute chair, c'est son sang : quiconque en mangera sera retranché» (Lévitique, XVII, 10-14).

Les Hébreux ont toujours entretenu une relation complexe avec le sang, considéré à la fois comme symbole de vie et d'impureté. Le sang a un caractère sacré puisqu'il est l'âme du corps et que Dieu seul est maître de la vie et de la mort. Le sang est en même temps lié à la malédiction qui a frappé l'humanité lorsque la compagne d'Adam, en cédant à la tentation du démon, a provoqué la chute de l'homme : la perte du sang menstruel est perçue comme une blessure immonde, punition infligée par Dieu à toutes les descendantes d'Eve. Dans la tradition hébraïque, le sang menstruel est à l'origine de toutes sortes de malédictions : pendant ses règles, une femme doit s'abstenir de paraître en public, car sa présence peut déclencher des catastrophes (le pain ne lève pas, le vin s'aigrit et les récoltes peuvent être perdues), et elle ne doit en aucun cas avoir de rapports sexuels pendant cette période car elle est impure. Le sang a donc, pour les Hébreux, une connotation funeste et la notion de péché y est omniprésente.

L'amulette ci-dessous était censée protéger les nouveau-nés de la terrible Lilith, démon féminin qui suçait le sang des nourrissons dans leur berceau.

Lilith, issue d'un mythe assyro-babylonien, a été rattachée à la Genèse par une tradition rabbinique qui, s'appuyant sur les deux récits de la Bible, faisait d'elle la première femme d'Adam. Contrairement à Eve qui avait été créée à partir du corps même du premier homme, Lilith, comme Adam, avait été tirée du limon. Devenue un esprit mauvais hantant les ruines et les déserts, elle est l'ancêtre des lamies et des stryges.

Le christianisme réhabilite le sang

Le Nouveau Testament enseigne que le Christ a sauvé l'homme en versant son sang. Avant de subir le martyre de la Croix, le Christ a lui-même implicitement souligné la valeur rédemptrice de son précieux sang, sous l'espèce symbolique du vin

partagé, lors de la Cène, avec ses disciples, au même titre que le pain. L'Evangile de saint Jean insistant sur les vertus génératrices du sang, les premiers Pères de l'Eglise doivent lutter contre une interprétation trop littérale de ce repas car elle risque d'encourager le retour à des pratiques païennes comme les sacrifices humains ou le cannibalisme rituel.

Dans cette peinture naïve sur bois du début du XIXe siècle, on voit les anges asperger du précieux sang les âmes du Purgatoire situées en contrebas, attendant le Jugement dernier.

L'eucharistie, symbole du sacrifice du Fils de Dieu, a suscité des pratiques sacrilèges inspirées par la magie noire, comme on peut le voir sur cette fresque de Paolo Ucello représentant la profanation de l'hostie.

Charlemagne, pour sa part, qui avait dès 772 entrepris de soumettre les Saxons à son autorité et de les convertir au christianisme, édicte en 785 la *Capitulatio de partibus Soxianiae* qui contraint les Saxons à se faire baptiser et qui punit de mort ceux d'entre eux qui, confondant les croyances païennes et le mystère de la transsubstantiation (présence réelle de la chair et du sang du Christ dans la communion) se livrent à des festins de chair humaine. En dépit de ces mises en garde et de ces interdits, le sang, dans le monde chrétien médiéval, est chargé de pouvoirs surnaturels qui ont été réinvestis par la démonologie, d'où est issue la croyance aux vampires. Au XIe siècle, l'idée de la valeur rédemptrice du sang et une interprétation abusive du culte de la Vierge Marie amènent des sorciers ou des médecins à prescrire de boire le sang immaculé de jeunes filles vierges pour combattre toutes sortes de maladies et retarder les effets de la vieillesse.

Cette crucifixion du XVIe siècle exprime l'intense souffrance qui se lit sur le visage et le corps émaciés du supplicié.

La vie après la mort : les «revenants en corps»

L'idée néo-platonicienne d'une vie après la mort constitue un autre apport du christianisme à la croyance aux vampires : le corps, simple enveloppe matérielle, se corrompt, tandis que l'âme continue à vivre dans un autre monde en attendant la résurrection du Jugement dernier. Grâce à la

rédemption, l'âme des pécheurs peut être sauvée à condition qu'ils se repentent et surtout qu'ils reçoivent, avant leur mort, les derniers sacrements. Sont donc *a priori* exclus du salut, tous ceux qui n'ont pas reçu l'extrême-onction ou qui n'ont pas été inhumés en terre consacrée, comme les suicidés ou les excommuniés. C'est de là que provient la croyance aux revenants et aux vampires qui, selon la logique chrétienne, sont littéralement des «âmes en peine» car ils n'appartiennent ni au monde d'ici-bas ni à l'au-delà. La principale différence entre les revenants et les vampires est que les premiers sont des esprits qui n'ont plus d'enveloppe charnelle et qui sont donc inoffensifs, tandis que les seconds sont des corps indûment habités par leur âme revenue du Purgatoire, des «revenants en corps».

La prophétie biblique qui a le plus frappé les imaginations, outre la promesse de la venue d'un Messie rédempteur, est celle du Jugement dernier, accompagné de la résurrection des corps (à gauche). Les mortels ayant péché et les anges déchus se rejoindront dans le feu éternel. L'enfer est souvent symbolisé par un brasier où les démons tourmentent les damnés (icône roumaine à droite, en haut); la descente aux enfers par une chute vertigineuse où le pécheur est entraîné par un démon (ci-dessus).

«Cadaver sanguisugus»

C'est à partir du XIe siècle que commencent à se répandre des rumeurs relatives à des défunts dont le corps est retrouvé intact à l'extérieur de leur tombe. Collin de Plancy rapporte dans son *Dictionnaire infernal* le récit de l'évêque de Cahors en 1031, lors du deuxième concile de Limoges, selon lequel le corps d'un chevalier de son diocèse, mort excommunié, avait été retrouvé à plusieurs reprises loin de sa tombe. La notion de morts-vivants suceurs de sang, synthèse de légendes païennes, telles les sagas nordiques, et du christianisme médiéval, vient principalement d'Islande, des pays scandinaves et des îles Britanniques où les Celtes ont apporté leurs croyances. Dès le XIIe siècle, en Angleterre, on en trouve les exemples les plus significatifs dans des chroniques rédigées en latin, *De Nugis Curialium* (1193) de Walter Map et l'*Historia Regis Anglicarum* (1196) de William de Newburgh. Ces deux ouvrages contiennent toutes sortes de récits concernant des défunts, généralement excommuniés, qui sortent chaque nuit de leur

Le jeune homme qui, violant l'interdit, ouvre une sépulture pour tenter d'y revoir le visage de sa bien-aimée, risque fort d'y découvrir un diable grimaçant, ou peut-être même un vampire. C'est du moins ce que nous raconte cette gravure du XVe siècle (en bas).

tombe pour tourmenter leurs proches ou pour provoquer des morts suspectes en série. En ouvrant leur cercueil, on trouve le cadavre intact et maculé de sang, et le seul moyen de mettre fin au maléfice est de brûler le corps après l'avoir transpercé à l'aide d'une épée. Faute d'un terme spécifique, les chroniqueurs anglais nomment ce type de mort-vivant *cadaver sanguisugus*. Il s'agit bien ici de vampires. Si les îles Britanniques ont été ainsi le théâtre des premières manifestations du vampirisme, le phénomène n'a subsisté que de façon épisodique jusqu'à la Renaissance, sans laisser de traces profondes et durables dans l'imaginaire collectif.

Epidémies et superstitions

Ce n'est qu'au XIVe siècle que le vampirisme devient véritablement endémique et cela principalement en Prusse orientale, en Silésie et en Bohême. Le phénomène, qui n'a eu jusque-là qu'un caractère anecdotique, se généralise et l'on constate que ces manifestations spectaculaires de vampirisme coïncident avec les grandes épidémies de peste. Pour éviter la contagion, on se hâte d'enterrer les victimes de la maladie sans même s'assurer de leur mort clinique. Que l'on trouve, quelques jours plus tard, en ouvrant un caveau de famille, des cadavres parfaitement conservés mais maculés de sang, il n'en faut pas plus pour imaginer qu'ils sont devenus vampires, alors que les malheureux ont probablement souffert une longue et atroce agonie dans leur cercueil et se sont infligés des blessures en essayant vainement de se libérer de leur prison de bois. On parlera même plus tard d'auto dévoration comme dans le célèbre *De Masticatione Mortuorum in Tumulis Liber* (1728) de Michael Ranft. En ce XIVe siècle superstitieux, la peste a favorisé

Ce personnage terrifiant qui symbolise la tyrannie dans cette fresque du XIIIe siècle évoque, bien sûr, le diable, mais annonce aussi le vampire.

Les maladies de caractère épidémique étaient souvent, au Moyen Age, considérées comme l'œuvre du démon. Le principal souci des survivants était d'enterrer à la hâte leurs morts (ci-contre, *La Peste à Tournai*). Marqués par la malédiction, ces morts allaient bientôt engendrer la superstition du vampire.

la croyance aux vampires. En 1343, à Lauenbrug, par exemple, le baron prussien Steino de Retten, mort de la peste, est inhumé avec tous les honneurs. Or, les jours suivants, plusieurs témoins l'ayant revu hors de sa tombe, on fait ouvrir la sépulture pour percer la dépouille d'un coup d'épée afin de donner la paix à son âme. De nombreux cas similaires sont rapportés en Bohême à la même époque.

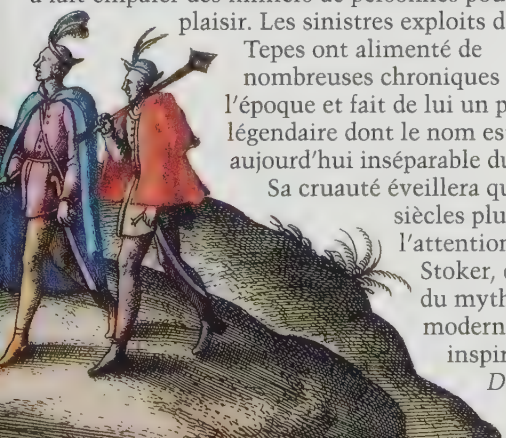
Gilles de Rais, dont on voit ci-dessus le sceau, est le plus grand tortionnaire d'enfants que l'Histoire ait connu. Selon Roger Villeneuve (*Gilles de Rais*, 1955), «il orchestre les chants des enfants de chœur de sa chapelle pour qu'ils servent de contrepoint aux râles des autres enfants qu'il tue en même temps».

Deux monstres du XVe siècle

L'Europe occidentale aux XIVe et XVe siècles n'a été affectée que de façon très sporadique par les manifestations du vampirisme. En France, cependant, le procès de Gilles de Rais, en 1440, connaît un immense retentissement et, aujourd'hui encore, son nom est associé au vampirisme grâce en particulier à J.-K. Huysmans qui, dans *Là-bas* (1891), tend à voir en lui un authentique vampire.

Ancien compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais (1400-1440), s'étant retiré dans ses terres de Machecoul et de Tiffauges, s'adonne à l'alchimie, pensant trouver dans le sang le secret de la pierre philosophale. Ces pratiques ayant éveillé en lui des instincts pervers, il fera périr dans d'atroces tortures quelque trois cents enfants. Le personnage de Gilles de Rais, qui correspond plutôt à l'image de l'ogre ou du Barbe-Bleue légendaire, est néanmoins souvent cité comme un «vampire» historique.

Plus emblématique encore que Gilles de Rais, Vlad IV (1431-1476), voïvode de Valachie, portant le double surnom de Tepes (l'Empaleur) et de Dracula (diminutif de Dracul, signifiant le diable ou le dragon), est à la fois un héros national roumain qui a courageusement contribué à libérer son pays contre les envahisseurs ottomans et un tyran sanguinaire qui a fait empaler des milliers de personnes pour son seul plaisir. Les sinistres exploits de Vlad Tepes ont alimenté de nombreuses chroniques de l'époque et fait de lui un personnage légendaire dont le nom est devenu aujourd'hui inséparable du vampire. Sa cruauté éveillera quatre siècles plus tard l'attention de Bram Stoker, créateur du mythe moderne, qui s'en inspirera pour *Dracula*.



Avec son regard dur et hautain, son nez aquilin et ses lourdes moustaches, Vlad Tepes (ci-dessus) ressemble, en plus jeune, au comte Dracula tel que le décrira Jonathan Harker dans le roman de Stoker, quatre siècles plus tard. Son instrument de torture favori, le pal, était à l'époque couramment utilisé par les vainqueurs contre leurs ennemis, comme le montre la gravure ci-contre représentant des Hongrois suppliciés par des Turcs.

Les exactions sanglantes de Vlad Tepes (ci-contre) ont été rapportées essentiellement par des chroniques du XVe siècle en langue allemande. «Les innommables tortures ne trouvaient rien de comparable même chez les tyrans les plus assoiffés de sang de l'Histoire tels que Hérode, Néron et Dioclétien.» Son supplice préféré était l'empalement, la victime ayant été au préalable écartelée.

En 1484, le pape Innocent VIII approuve la publication du *Malleus Maleficarum*. L'ouvrage a été rédigé par deux dominicains Jakob Sprenger et Heinrich Kramer, qui ont enquêté sur les succubes, incubes et revenants. L'approbation papale fait l'effet d'un coup de tonnerre : l'Eglise reconnaît officiellement les morts-vivants. Il n'en fallait pas tant pour déchaîner les esprits.

CHAPITRE II
LE VAMPIRE CONSACRÉ

"Quelle que soit son apparence, le char de la mort est une machine de guerre, une machine à détruire, qui écrase sous ses roues – et même seulement sous son ombre fatale – une nombreuse population de tout âge et de toute condition."

Philippe Ariès,
L'Homme devant la mort, 1980

Le «mort-vivant», suppôt de satan

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, la Réforme va à son tour officialiser le vampirisme avant la lettre. A cette époque, on croit que les défunts qui sont censés s'autodévorer dans leur cercueil lors des épidémies de peste ont le pouvoir de provoquer à distance, comme par magie, la mort des personnes vivantes. Certains témoins prétendent même avoir entendu les morts mâcher dans leur tombe. Luther en personne a été informé d'un fait de ce genre par le pasteur Georg Röhrer et à partir de 1552, en Prusse et en Silésie, on prend l'habitude de mettre une pierre ou un pfennig dans la bouche des morts pour les empêcher de mâcher. On donne à ces «proto-vampires» le nom allemand de *Nachzehrer* qui peut se traduire par «prédateurs» ou «parasites». En Suisse, les théologiens de la Réforme comme Calvin et Louis Lavater, récusant la thèse des âmes du Purgatoire, ne peuvent expliquer le retour

Les deux illustrations ci-dessous représentent des scènes de cruention (c'est-à-dire la faculté qu'ont les plaies d'un cadavre de saigner en présence de son meurtrier). C'est ainsi qu'est démasqué Gloucester, le futur Richard III et assassin du roi, dans *Henry VI* de Shakespeare.

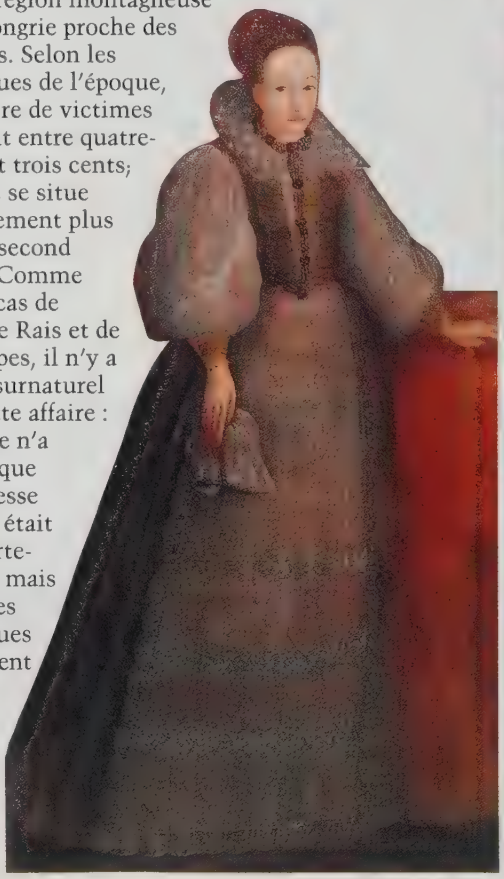
Le peintre allemand Hans Baldung Grien est célèbre pour ses «vanités», tableaux ou gravures représentant des jeunes filles de grande beauté aux prises avec des cadavres à demi décomposés. Il s'agissait évidemment de souligner le caractère éphémère de la jeunesse et de la beauté devant l'inéluctabilité de la mort qui décompose l'intégrité du corps. Beaucoup moins connu, en revanche, est le tableau du même auteur, *Le Chevalier, la jeune fille et la mort* (ci-contre), où la lutte désespérée de la jeune fille contre la mort est, cette fois, représentée comme le combat que mène le preux chevalier pour tenter de soustraire celle qu'il aime à son funeste destin.

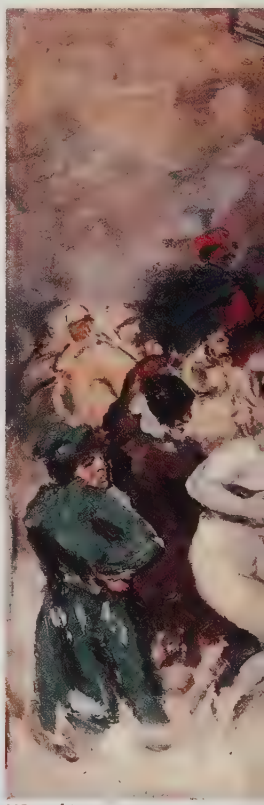
En Angleterre, un acte du Parlement, adopté en 1604, renforça la répression contre la sorcellerie. Pendant les douze premières années du règne de Jacques Ier, des centaines de sorcières ou prétendues telles furent condamnées au bûcher.

des morts que par la sorcellerie. En 1581, Lavater postule, dans son traité sur les spectres et les esprits nocturnes, que les revenants ne sont pas les âmes des morts mais des démons qui ont revêtu l'apparence des défunts, idée reprise en 1597 par le futur roi Jacques Ier d'Angleterre, alors roi d'Ecosse sous le nom de Jacques VI et particulièrement versé dans l'étude des sciences occultes, dans sa *Démonologie*. Le mort-vivant, reconnu comme un suppôt avéré du démon, a désormais droit de cité dans la culture européenne. Il ne lui reste plus qu'à conquérir toute la partie orientale de l'Europe.

La comtesse sanglante

Au début du XVIIe siècle, à l'instar de l'affaire Gilles de Rais en France au siècle précédent, un événement frappe les imaginations dans ce pays très superstitieux qu'est la Hongrie; c'est le procès, en 1611, de la comtesse Erzsébet Bathory. Celle-ci est accusée d'avoir fait enlever et saigner comme des animaux de boucherie de malheureuses jeunes filles qui habitaient dans des villages aux alentours de son château de Csejthe, situé au sommet d'une colline dans la région montagneuse de la Hongrie proche des Carpates. Selon les chroniques de l'époque, le nombre de victimes se situait entre quatre-vingts et trois cents; la vérité se situe probablement plus près du second chiffre. Comme dans le cas de Gilles de Rais et de Vlad Tepes, il n'y a rien de surnaturel dans cette affaire : personne n'a affirmé que la comtesse Bathory était une morte-vivante, mais toutes les chroniques s'accordent à dire qu'elle prenait un vif plaisir à boire le sang





« Les démons étaient déjà en elle; ses yeux larges et noirs les cachaient en leur morne profondeur; son visage était pâle de leur antique poison. Sa bouche était sinueuse comme un petit serpent qui passe, son front haut, obstiné [...]. Et le menton [...] avait cette courbe molle de l'insanité ou du vice particulier. »

Valérie Penrose, *La Comtesse sanglante*, 1962

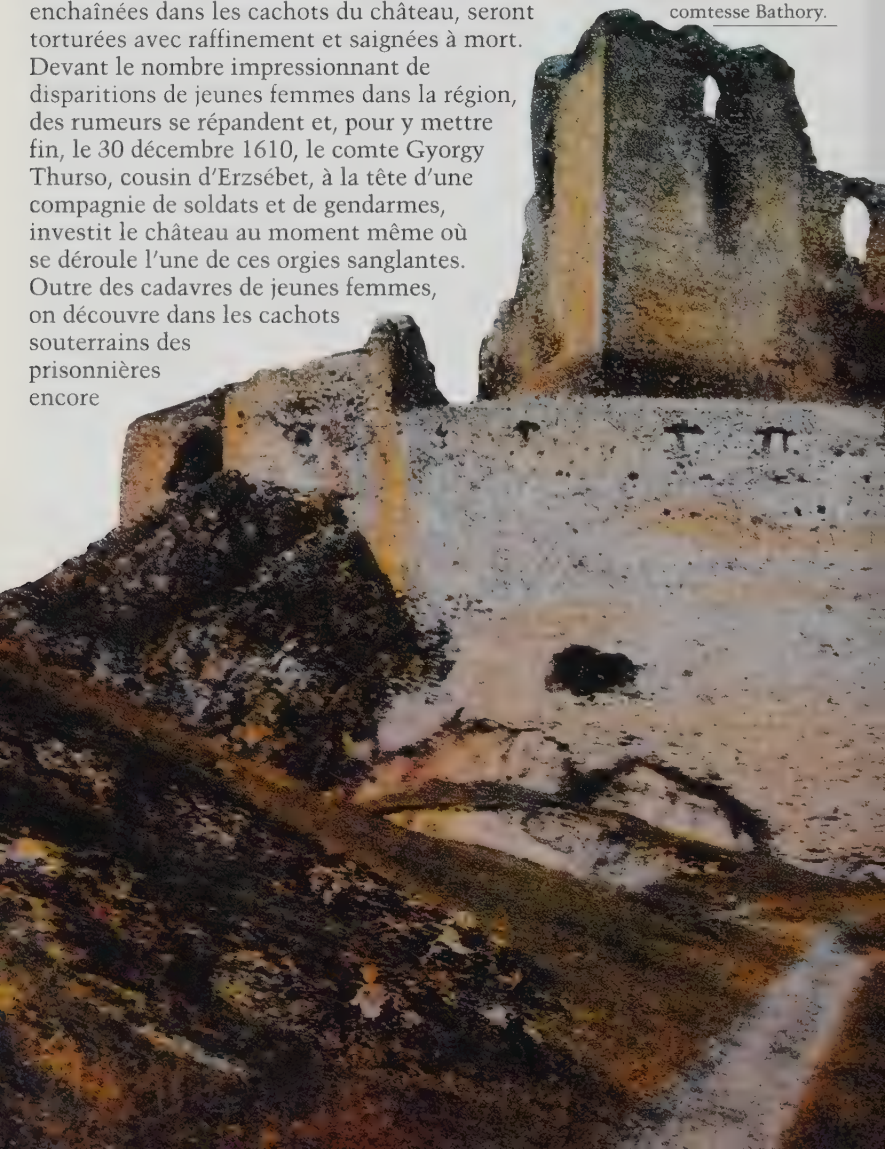
Ce tableau d'Itsvan Csok, peintre du XIXe siècle, représente Erzsébet Bathory assistant au supplice de jeunes filles qu'on vient de lui amener. Les malheureuses victimes étaient rouées de coups, transpercées avec des aiguilles, ligotées jusqu'à ce que les cordes pénètrent dans la chair, puis roulées nues dans la neige.

de ses victimes et même à en remplir sa baignoire, dans le but de préserver le plus longtemps possible sa jeunesse et sa beauté.

Lorsque débute cette tragique histoire, Erzsébet est l'épouse délaissée du comte Ferencz Nadasdy, soldat réputé pour sa bravoure. Son mari étant toujours parti guerroyer, Erzsébet, pour tromper son ennui, s'initie à la magie noire, grâce à Thorko, un serviteur qui va devenir son âme damnée, et commence à faire enlever et à torturer quelques jeunes paysannes. Après la mort de son mari en 1600, Erzsébet peut s'adonner librement à ses coupables activités, aidée par Thorko ainsi que par sa nourrice Ilona Joo, son majordome Johannes Ujvary et une sorcière nommée Darvula.

Erzsébet Bathory entre dans la légende

Pendant dix ans, des dizaines de jeunes filles, enchaînées dans les cachots du château, seront torturées avec raffinement et saignées à mort. Devant le nombre impressionnant de disparitions de jeunes femmes dans la région, des rumeurs se répandent et, pour y mettre fin, le 30 décembre 1610, le comte Gyorgy Thurso, cousin d'Erzsébet, à la tête d'une compagnie de soldats et de gendarmes, investit le château au moment même où se déroule l'une de ces orgies sanglantes. Outre des cadavres de jeunes femmes, on découvre dans les cachots souterrains des prisonnières encore



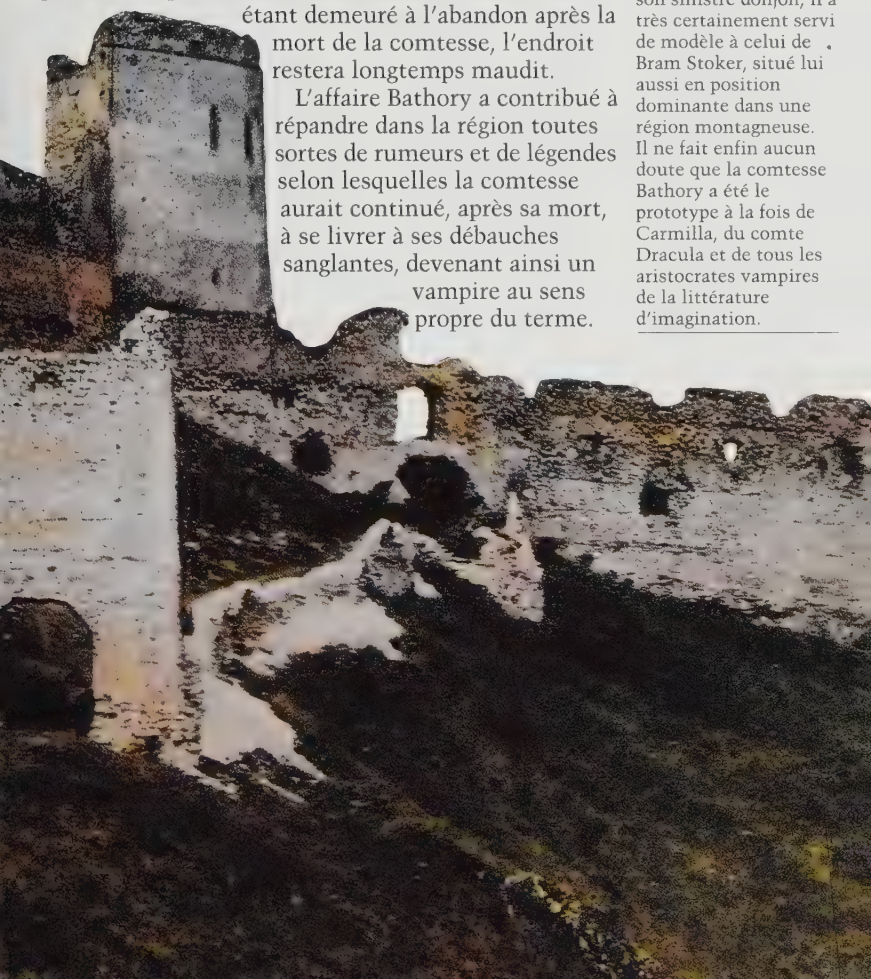
Ruines du château de Csejthe en Haute-Hongrie, qui fut la demeure de la comtesse Bathory.

vivantes, dont le corps a été lardé de milliers de piqûres d'aiguilles, et d'autres qui n'ont pas encore subi de sévices mais qui attendent leur tour.

Sauvée de la peine capitale grâce à ses liens de parenté avec la famille royale, la comtesse sera gardée en captivité jusqu'à sa mort dans sa propre chambre dont on mure les fenêtres et la porte en ne laissant qu'un étroit interstice pour lui passer les plats, tandis que ses complices seront tous exécutés. Le château étant demeuré à l'abandon après la mort de la comtesse, l'endroit restera longtemps maudit.

L'affaire Bathory a contribué à répandre dans la région toutes sortes de rumeurs et de légendes selon lesquelles la comtesse aurait continué, après sa mort, à se livrer à ses débauches sanglantes, devenant ainsi un vampire au sens propre du terme.

Le château de Csejthe, qui a été le lieu de tant d'atrocités, fut laissé à l'abandon après la mort de la diabolique comtesse. Il présente toutes les caractéristiques du château «gothique». Avec ses murailles impressionnantes et son sinistre donjon, il a très certainement servi de modèle à celui de Bram Stoker, situé lui aussi en position dominante dans une région montagneuse. Il ne fait enfin aucun doute que la comtesse Bathory a été le prototype à la fois de Carmilla, du comte Dracula et de tous les aristocrates vampires de la littérature d'imagination.



Le personnage, en tout cas, est considéré comme l'une des sources du Dracula de Stoker. Erzsébet Bathory, rivale de Dracula, inspire encore de nos jours toutes sortes de films et de romans.

Le vampirisme gagne les parties les plus reculées de l'Europe de l'Est

Le XVIIe siècle a été une période capitale pour la propagation des superstitions relatives aux vampires dans les Balkans, la Grèce, la partie orientale de l'Empire austro-hongrois et la Russie. Au Moyen Age, des manifestations de morts-vivants avaient été attestées dans presque toute l'Europe occidentale. Des pays comme la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et le Portugal n'avaient pas été épargnés. Au XVIe siècle, de tels phénomènes se sont faits de plus en plus rares à l'ouest de l'Europe, tandis qu'à l'est ils se sont brusquement amplifiés. Cette différence peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Le premier est d'ordre sociologique : à la fin du XVIe siècle et au XVIIe siècle, les pays de l'est de l'Europe sont pauvres et d'accès difficile, particulièrement dans les régions montagneuses. Les grandes découvertes de la Renaissance ont bien du mal à pénétrer dans ces lointaines contrées où, en dehors de la bourgeoisie des villes, la majorité de la population, formée

Les monts Tatras (à gauche) sont le plus haut massif des Carpates. Ces montagnes majestueuses aux sommets quasi inaccessibles, dont les versants tantôt surplombent des lacs profonds et glacés, tantôt sont couverts de forêts impénétrables, constituent un lieu magique et effrayant, propice aux superstitions. Bram Stoker a situé le château de Dracula dans un décor semblable, mais en Transylvanie.

Les montagnards des Carpates (ci-dessous et page suivante en haut à gauche), rudes, superstitieux et peu hospitaliers sont restés, jusqu'à une époque récente, isolés de la civilisation moderne. Méfiants à l'égard des étrangers, ils ont maintenu intactes leurs croyances et leurs traditions. De nos jours encore, en Roumanie, on trouve dans les régions montagneuses des habitations protégées de guirlandes de gousses d'ail afin d'écarter les mauvais esprits ou les vampires.

L'épidémie de lycanthropie a précédé celle du vampirisme. L'une des raisons en est que le loup-garou (en haut, à droite, gravure sur bois du XVIIe siècle ; ci-dessous, dessin de Lucas Cranach l'Ancien) devient vampire après sa mort.

essentiellement de paysans, est analphabète. Véhiculées par des récits de voyageurs, les superstitions trouvent dans ces pays un terrain favorable. Le second facteur est d'ordre religieux : tandis que dans les pays latins d'obédience catholique comme l'Espagne et le Portugal, l'Eglise de Rome mène, grâce à l'Inquisition, une lutte impitoyable contre l'hérésie et la superstition et que, dans un pays protestant comme la Grande-Bretagne, l'Eglise anglicane se livre, sous le règne des Stuart, à une chasse aux sorcières sans précédent, en Orient, les Eglises de rite byzantin ont une attitude beaucoup plus souple à l'égard

"La transformation elle-même peut se révéler complète [...] ou partielle [...] : les yeux se rapprochent, s'enfoncent, les dents se développent en forme, en épaisseur et en acuité, les ongles deviennent griffes, les poils, fourrure, la force physique se décuple, le goût du sang balaie tous les autres désirs, tous les tabous de la culture."

Jacques Finné, *Trois Saigneurs de la nuit*, 1988

La légende du loup-garou a pu être alimentée par certaines maladies héréditaires provoquant une hyper-pilosité comme celle dont souffraient Petrus Gonsalvus, surnommé «l'homme-loup de Bavière», et ses enfants. Le portrait ci-dessous, offert à Ferdinand II par son neveu Guillaume V, duc de Bavière, représente la fille de Gonsalvus.

des superstitions, allant même jusqu'à les intégrer dans leur liturgie, comme dans le cas des broucolaques en Grèce.

Des broucolaques aux vampires

La croyance selon laquelle les morts peuvent être préservés de toute corruption cadavérique et sortir de leur tombe est très ancienne en Grèce. On donne à ces «non-morts» le nom de *vrykolakas* que l'on francise en «broucolaques». Ce sont généralement des personnes qui n'ont pas été inhumées en terre consacrée parce qu'elles se sont suicidées ou qu'elles ont été excommuniées. A l'origine inoffensives, ces âmes en peine ne cherchent qu'à quitter leur enveloppe charnelle, et il suffit que l'Eglise annule la sentence d'excommunication pour leur rendre la paix. Du fait de la

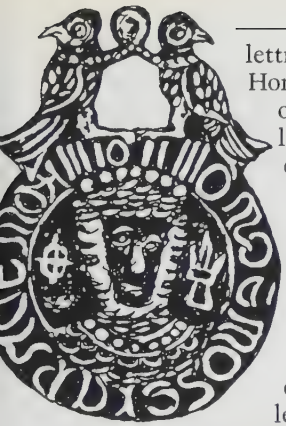
croyance aux loups-garous et à ces morts-vivants prédateurs auxquels on n'a pas encore donné le nom de vampires, le statut des broucolaques se modifie à partir du XVIe siècle.

Etymologiquement le mot *vrykolakas*, terme emprunté à la langue slavonne, signifie «loup-garou»; ainsi donc, au XVIe siècle, on utilise indistinctement le même terme pour désigner les inoffensifs morts-vivants et les loups-garous, infiniment plus dangereux, dans les Balkans et les Carpates. La croyance aux loups-garous, êtres humains capables de se métamorphoser en loups, puise ses racines dans la démonologie médiévale. Sigismond (1368-1437), roi de Hongrie et chef du Saint Empire romain germanique, avait fait reconnaître officiellement leur existence par l'Eglise, lors du Concile œcuménique de 1414. Au XVIe siècle, le phénomène prend de telles proportions dans toute l'Europe que l'Eglise romaine décide de mener une enquête officielle. Entre 1520 et le milieu du XVIIe siècle, on dénombre quelque trente mille cas de

Le révérend Montague Summers (1880-1948) possédait un talisman du XVIIe siècle destiné à éloigner les vampires (ci-dessus, avers et revers de ce médaillon).

lycanthropie en Europe, les pays les plus touchés étant la France en Europe de l'Ouest, ainsi que la Serbie, la Bohême et la Hongrie en Europe de l'Est.

La rumeur s'étant répandue selon laquelle les loups-garous deviennent après leur mort des morts-vivants qui sucent le sang des humains, vers la fin du XVIIe siècle, on voit partout des vampires avant la



lettre en Silésie, Bohême, Pologne, Hongrie, Moldavie, et Russie, sans omettre, bien sûr, la Grèce où les inoffensifs broucolaques sont devenus des monstres assoiffés de sang. Chaque pays emploie sa propre terminologie pour désigner ces redoutables prédateurs puisque le mot vampire n'existe pas encore. Ces événements ont un tel retentissement que l'on commence à en parler dans les capitales d'Europe occidentale. La revue française *Le Mercure galant*, très prisée à la Cour, consacre à ce phénomène son numéro d'octobre 1694.

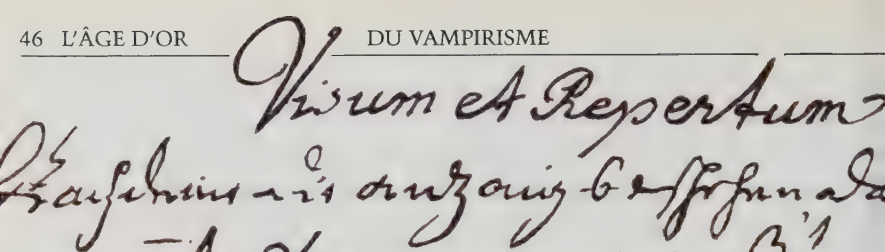
A la fin du XVIIe siècle, même s'il n'a pas encore trouvé son nom définitif, le vampirisme devient une sorte de psychose collective dans tous les pays d'Europe de l'Est, mais cette grande peur ne se transmet que par rumeurs et ne laisse pas encore de traces écrites de caractère officiel. Il faudra attendre les premières décennies du XVIIIe siècle pour qu'apparaissent enfin des rapports et des témoignages recueillis par écrit qui donneront foi à ce qui passe encore pour une simple superstition dénuée de tout fondement.

Peter Stubbe, accusé de lycanthropie (ci-dessous), fut décapité puis brûlé en 1589 aux environs de Cologne après avoir été roué et démembré avec des pinces chauffées au rouge. Selon Roland Villeneuve, son procès «le révéla comme un véritable *Massen Mörder* qui avait sodomisé sa fille et sa sœur, violé son fils avant d'en dévorer la cervelle, commis l'adultère en compagnie d'innombrables femmes mariées. Treize assassinats lui furent imputés avec certitude, d'enfants, de bergères et de femmes enceintes...»

En plein siècle des Lumières, la raison triomphe, les superstitions battent en brèche. Mais le vampirisme explose littéralement. Le phénomène prend la dimension d'une véritable psychose collective, affectant des régions entières et surtout, suscitant l'intérêt des plus hautes autorités civiles, militaires et religieuses.

CHAPITRE III
L'ÂGE D'OR DU VAMPIRISME

Les épidémies de peste (à gauche, à Marseille) sont parfois attribuées à des causes surnaturelles. En Europe de l'Est, le vampire était le coupable et l'on n'a pas tardé à faire le rapprochement entre ce personnage et certaines variétés de chauves-souris suceuses de sang.



L'explosion du vampirisme dans la première moitié du XVIIIe siècle

Devant l'ampleur prise par les événements, les autorités sont contraintes de prendre des mesures pour sauvegarder l'ordre public. Lors de l'épidémie de peste qui ravage la Prusse orientale en 1710, elles procèdent à des enquêtes systématiques sur les cas de vampirisme qui leur sont signalés, allant même jusqu'à faire ouvrir toutes les tombes d'un cimetière afin de découvrir les présumés vampires, responsables de la calamité. C'est ainsi qu'en Autriche, en Serbie, en Prusse, en Pologne, en Moravie et en Russie, il n'est plus question que de vampires. Les deux cas les plus spectaculaires sont d'une part celui d'un paysan hongrois nommé Pierre Plogojowitz, présumé être devenu vampire après sa mort en 1725, et accusé d'avoir provoqué le décès de huit personnes dans le petit village de Kizilova; et d'autre part celui d'Arnold Paole, paysan mort en tombant d'une charrette de foin vers 1726, devenu lui aussi vampire et qui était censé avoir décimé en partie la population du village serbe de Medwegya ainsi que du bétail. La première affaire a fait l'objet d'un rapport officiel en langue allemande.

Selon le professeur Antoine Faivre, qui a retrouvé le manuscrit dans

L'épidémie de peste à Marseille de 1720-1723 a été très meurtrière. En Serbie, à la même époque, c'était surtout la peste bovine qui sévissait, mais elle pouvait avoir des conséquences fatales pour l'homme. Dès que l'on comptait plusieurs morts suspectes dans un village, on en attribuait la responsabilité à un revenant en corps. Intrigués par ces superstitions, les occupants autrichiens faisaient effectuer des enquêtes par des médecins qui ouvraient les tombes et, après avoir constaté ce qu'ils avaient vu, dressaient un rapport, d'où les termes latins *Visum et Repertum*. Le manuscrit ci-dessus a été rédigé par Flückinger en décembre 1731. Réédité en avril 1732, puis reproduit et commenté dans diverses revues, dont le *Mercure historique et politique*, en 1736, le *Visum et Repertum* de Flückinger a répandu la crainte du vampire dans toute l'Europe.

les archives de Vienne, c'est dans ce rapport que le terme vampire, orthographié «vanpir», est attesté pour la première fois.

Le cas d'Arnold Paole, plus encore que celui de Plogojowitz, eut un immense retentissement. Une enquête officielle est ouverte en décembre 1731 et le procès-verbal, intitulé *Visum et Repertum*, rédigé par le médecin militaire Flückinger et contresigné par plusieurs officiers de la compagnie des Heiduques ainsi que par d'autres médecins, est transmis au conseil de guerre de Belgrade. Publié en 1732 et plusieurs fois réédité, le *Visum et Repertum* suscitera une intense curiosité au sein de la classe dirigeante d'Europe occidentale. L'empereur d'Autriche Charles IV suit l'affaire

Les peuples nomades d'Europe centrale, auxquels on a donné le nom générique de Bohémiens, ont contribué à véhiculer et même à enrichir la superstition du vampire. Les Tziganes particulièrement, en Serbie, en Bohême et en Hongrie, ont un abondant florilège concernant les différentes manières d'identifier les vampires et de les combattre, ce qui n'empêchait pas les populations autochtones de les soupçonner d'entretenir des rapports étroits avec le diable.

Plogojowitz de très près et le roi de France, Louis XV, demande au duc de Richelieu un rapport circonstancié sur les résultats officiels de l'enquête. Plogojowitz et Arnold Paole font couler beaucoup d'encre dans toute l'Europe. *Le Glaneur*, revue franco-hollandaise très répandue à Versailles, expose, avec un grand luxe de détails, le cas d'Arnold Paole dans son numéro du 3 mars 1732. Le mot vampire, alors orthographié «vampyre», est employé pour la première fois en français. La même année, un article du *London Journal*, du 11 mars 1732, fait entrer à son tour le mot vampire dans la langue anglaise.

Ces deux affaires et d'autres similaires inspireront en Occident toute une série de traités et de «dissertations» sur la question du vampirisme et provoqueront d'innombrables discussions et controverses dans les cercles littéraires et les universités.

L'article du *Glaneur* du 3 mars 1732 suscita de telles réactions que la revue reprit ce sujet dans son numéro du 17 mars : «Les uns ont nié, tout à plat, ce prodige; les autres en ont fait, sans balance, un des principaux articles de leur croyance : deux extrêmes également blâmables, et qui ne procèdent que d'une honteuse ignorance des effets les plus simples de la nature. La chose mérite bien d'être éclaircie et nous ne manquerons pas de donner sans tarder le jugement de quelques habiles physiciens sur ce vampire.»

Le discours des médecins, des clercs et des philosophes

Les anecdotes concernant les prétendues manifestations de vampirisme relevaient jusque-là essentiellement d'une tradition orale alimentée par des récits transmis de génération en génération ainsi que par des rumeurs ou de simples commérages. Au XVIIIe siècle, qui symbolise pourtant le triomphe de la raison sur la superstition, elles sont consignées, répertoriées et analysées dans des ouvrages plus ou moins érudits dont les auteurs sont pour la plupart des médecins et des ecclésiastiques de renom.

Le fait que l'on puisse retrouver dans un cercueil un corps exempt de toute rigidité cadavérique et maculé de sang plusieurs jours après l'inhumation pouvait indiquer que le malheureux, encore vivant, avait été mis en bière dans un état comateux que l'on avait confondu avec la mort, comme l'illustre cette *Inhumation précipitée*, du peintre belge Antoine-Joseph Wiertz.

Un premier traité, publié à la fin du XVIIe siècle à Leipzig, la *Dissertatio historica-philosophica de Masticatione Mortuorum* (1679) d'un certain Philip Rohr avait tenté d'expliquer le phénomène des morts qui mâchaient dans leur tombe, par la possession diabolique de leur corps. Ce livre suscite au XVIIIe siècle une controverse passionnée entre ceux qui acceptent l'explication surnaturelle de Rohr et ceux qui la rejettent au nom de la raison, mettant les faits rapportés sur le compte de la superstition et de l'ignorance.

Dans son traité devenu célèbre, *De Masticatione Mortuorum in Tumulis Liber*, publié à Leipzig en 1728, Michael Ranft réfute les thèses de Rohr, affirmant que si les morts peuvent agir sur les vivants, ils ne peuvent en aucun cas leur apparaître sous une forme tangible et que le démon n'a pas le pouvoir de pénétrer dans le corps des défunts. Parmi les nombreux traités postérieurs à l'affaire Arnold Paole, il faut citer la *Dissertatio Physica de Cadaveribus*

Sanguisugus de Johann Christian Stock (Iéna, 1732) et la *Dissertatio de Vampiris Serviensisibus* de Johann Heinrich Zopf (Halle, 1733).

Il était naturel que le siècle des Lumières, prodigue en dissertations érudites, remît en question les prétendus prodiges accomplis par le diable et ses alliés, tels qu'on les voit reproduits dans cette gravure de Callot (ci-dessus).

L'Eglise consacre involontairement le vampirisme

Devant cette avalanche de traités «scientifiques», l'Eglise ne peut rester muette. L'un des ouvrages les plus célèbres de l'époque, écrit par un ecclésiastique, est le *Traité sur les revenants en corps, les*

Dom Calmet (ci-dessous), dans son célèbre traité, prétendait faire toute la lumière sur la question si controversée du vampirisme.

excommuniés, les oupires ou vampires, broucolaques de Hongrie, de Moravie, etc., publié en deux volumes à Paris en 1746 par Dom Augustin Calmet (1672-1757), moine bénédictin de l'abbaye de Sénones et célèbre exégète de la Bible. Voulant réfuter la croyance aux vampires, Dom Calmet a répertorié un nombre impressionnant de «cas de vampirisme» et son ouvrage, pour anecdotique et parfois même naïf qu'il soit, présente un grand intérêt pour les historiens, les sociologues et les anthropologues. D'autres ecclésiastiques occupant de hautes fonctions dans la hiérarchie, ont donné malgré eux une sorte de consécration officielle au vampirisme en faisant connaître le point de vue de l'Eglise. C'est le cas de Giuseppe Davanzati, archevêque de Florence et patriarche d'Alexandrie, avec sa *Dissertatione sopra*

i vampiri (Naples, 1774) et surtout du pape Benoît XIV, Prospero Lambertini, qui consacre quelques pages aux vampires, pour en réfuter l'existence au nom de la raison, dans le Livre IV de la seconde édition de son volumineux *De Servorum Dei Beatificatione et de Beatorum Canonizatione* (Rome, 1749).

En France, les auteurs de l'*Encyclopédie* sont agacés de tout le bruit fait autour des vampires et Voltaire s'en indigne dans l'édition de 1787 de son *Dictionnaire philosophique*, tandis que Rousseau fustige la croyance aux vampires dans une lettre adressée à l'archevêque de Paris. Tous deux se demandent comment une telle superstition a pu se développer en plein siècle des Lumières.

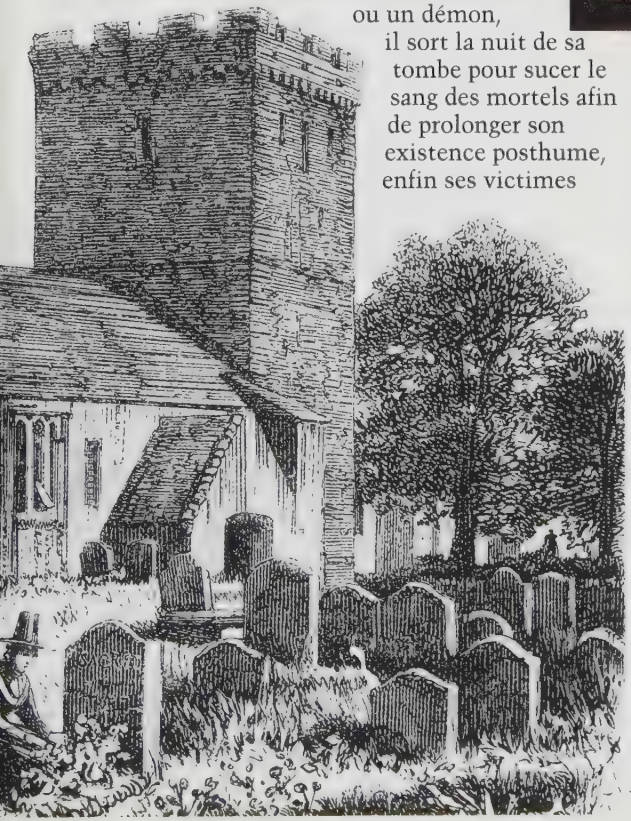
Le mérite des traités sur le vampirisme en Occident est à la fois d'avoir fait connaître au grand public un ensemble de croyances dont seuls quelques voyageurs ou diplomates avaient eu vent jusque-là et d'avoir fait du mot vampire un terme générique reconnu par tous. Alors qu'il existait

> "C'est à vous, comme étant archevêque, qu'il appartient surtout de déraciner ces superstitions. Vous découvrirez en allant à la source, qu'il peut y avoir des prêtres qui les accréditent, afin d'engager le peuple [...] à leur payer des exorcismes et des messes. Je vous recommande expressément d'interdire, sans différer, ceux qui seraient capables d'une telle prévarication; et je vous prie de bien vous convaincre qu'il n'y a que les vivants qui ont tort dans cette affaire."
>
> Benoît XIV, lettre à l'archevêque de Léopold, 1756

auparavant différents termes pour désigner les «revenants en corps» suceurs de sang, le mot vampire, orthographié de façons très diverses (vampyr, vampyre, wampire, etc.), ou son équivalent latin *vampirus*, a été systématiquement utilisé à partir de 1732, c'est-à-dire après l'affaire Arnold Paole.

Les principales caractéristiques du vampire

C'est à partir du XVIIIe siècle que les trois caractéristiques qui donnent au vampire sa spécificité sont enfin réunies : le vampire est un «revenant en corps» et non un fantôme éthéré ou un démon, il sort la nuit de sa tombe pour sucer le sang des mortels afin de prolonger son existence posthume, enfin ses victimes



«Vous trouvez des histoires de vampires jusque dans les *Lettres juives* de ce d'Argens que les Jésuites [...] ont accusé de ne rien croire. Il faut voir comme ils triomphèrent de l'histoire du vampire de Hongrie; comme ils remerciaient Dieu et la Vierge d'avoir enfin converti ce pauvre d'Argens [...]. Voilà donc, disent-ils, ce fameux incrédule qui a osé jeter des doutes sur l'apparition de l'ange à la sainte Vierge, sur l'étoile qui conduisit les mages, sur la guérison des possédés, sur la submersion de deux mille cochons dans un lac, sur une éclipse de soleil en pleine lune, sur la résurrection des morts qui se promènent dans Jérusalem : son cœur s'est amolli, son esprit s'est éclairé, il croit aux vampires.»

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, 1764

deviennent à leur tour des vampires après leur mort.

Le cinéma a donné du vampire légendaire une image un peu déformée qui tend à grossir exagérément certains traits ou, au contraire, à en minimiser d'autres. L'absence d'image spéculaire, par exemple, n'est pas un trait universel du vampire. Cette croyance n'est attestée que dans certaines régions de culture germanique où le vampire est également dépourvu d'ombre, le reflet et l'ombre symbolisant l'âme que le mort-vivant est censé avoir perdue. L'hypertrophie dentaire, chère aux cinéastes, est un trait qui rappelle les crocs du loup-garou mais semble avoir été inventé de toutes pièces par la littérature de fiction et le cinéma. Le vampire, en général, ne mord pas ses victimes, il aspire plutôt le

Les chiroptères *diphylla ecaudata*, *desmodus rotundus* et *diaemus youngi*, que l'on trouve uniquement en Amérique tropicale ou subtropicale, s'attaquent aux bovins et, plus rarement, aux humains pendant leur sommeil. Même s'ils ne peuvent absorber que 10 cm^3 de sang par jour, leur morsure est dangereuse car leur salive contient une substance anticoagulante, et elle peut transmettre des maladies épidémiques comme la peste. En Europe, la chauve-souris, bien qu'inoffensive, a toujours suscité l'effroi et la répulsion. En Roumanie, elle est souvent associée au vampire humain, qui peut lui-même avoir une apparence monstrueuse.

sang par succion à travers les pores de la peau quand il ne les dévitalise pas à distance comme les *Nachzehrer*. La chauve-souris, au cinéma, est un avatar quasi obligatoire du vampire, sans doute parce que le naturaliste Buffon a donné en 1761 le nom de vampire à des chiroptères d'Amérique latine qui sucent le sang des bovins. En réalité, le vampire légendaire est capable de se transformer en toutes sortes d'animaux, comme les araignées ou les papillons, mais aussi en brouillard ou en fétu de paille. L'ail n'est pas comme on le croit un remède universel contre le vampire. Cette croyance a surtout été attestée en Roumanie. En revanche, il est vrai que le vampire ne peut sortir que la nuit et doit réintégrer sa tombe avant le chant du coq. Il craint l'eau bénite, car l'eau sacrée est source de vie, ainsi que les hosties consacrées et le symbole de la Croix. Le pieu plongé dans le cœur du vampire, enfin, constitue bien le meilleur moyen de mettre fin à son existence sacrilège, mais contrairement à ce que nous enseigne le cinéma, cette condition nécessaire n'est pas toujours suffisante.

Le marchand d'ail ambulant, personnage populaire, ne peut manquer de rappeler l'existence probable de vampires, contre lesquels ses denrées s'avéreront sans doute d'un précieux secours.

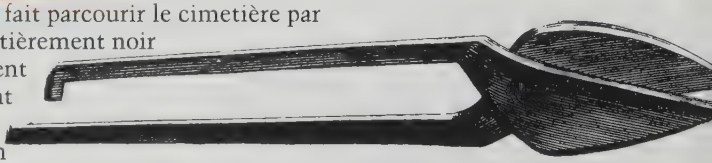
Comment reconnaître un vampire ?

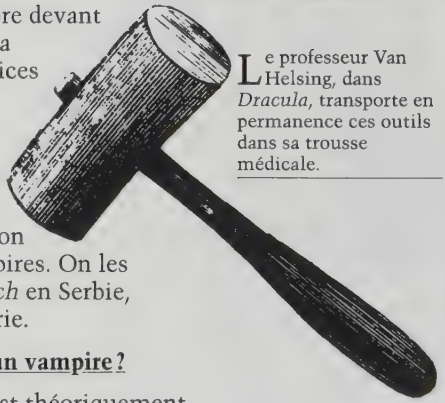
Les traités du XVIIIe siècle sur le vampirisme, puis, par la suite, les enquêtes entreprises sur le terrain au XIXe siècle ont permis de dégager les grands traits de cette mythologie. Il existe là aussi de nombreuses variantes selon les pays d'Europe. D'une façon générale, on reconnaît le vampire à ce que, dans sa tombe, son corps est préservé de la raideur et de la corruption cadavérique, et cela plusieurs semaines après son inhumation. Une autre particularité est son système pileux anormalement développé : ses sourcils broussailleux se rejoignent et

il a des poils dans la paume de ses mains. Les vampires roumains ont parfois une queue assez courte et couverte de poils qui peut grossir sous l'effet de la chaleur et qui est censée leur donner des pouvoirs surnaturels.

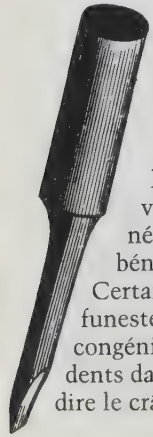
Lors des épidémies de vampirisme, pour identifier le coupable, on fait parcourir le cimetière par un cheval entièrement noir ou entièrement blanc, n'ayant jamais sailli, monté par un adolescent vierge. Le cheval se cabre devant la tombe renfermant le vampire. La présence, dans le sol, de petits orifices à proximité d'une tombe est également une preuve, le vampire sortant par ces trous sous la forme d'un brouillard. Les personnes nées de l'union d'un vampire et d'une mortelle ont le don de repérer infailliblement les vampires. On les appelle *vampiritch* ou *vampirovitch* en Serbie, *dhampires* en Bohême et en Hongrie.

Le maillet en bois, le pieu bien affûté, le crucifix, les hosties consacrées (et éventuellement la pince) font partie de la panoplie traditionnelle du parfait chasseur de vampires.



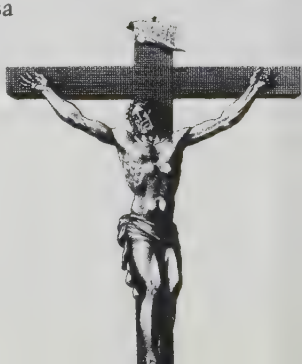


Le professeur Van Helsing, dans *Dracula*, transporte en permanence ces outils dans sa trousse médicale.



Comment devient-on un vampire ?

Si tout être humain est théoriquement susceptible de devenir vampire après sa mort, certaines personnes le sont plus que d'autres, comme les excommuniés, les suicidés, les victimes de mort violente, les sorciers, les enfants mort-nés et toute personne qui n'a pas bénéficié d'une sépulture chrétienne. Certains individus sont prédisposés à ce funeste destin en raison de particularités congénitales comme le fait d'être né avec des dents dans la bouche, d'être né «coiffé» (c'est-à-dire le crâne recouvert d'un fragment de la



Le mort-vivant se réduit à l'état de squelette dès que la pointe du pieu a pénétré dans son cœur (ci-contre).

membrane amniotique ou du placenta), d'avoir les yeux très foncés ou au contraire d'un bleu très clair, d'avoir les cheveux roux comme Judas ou encore d'avoir des taches rouges sur le corps.

Quand de telles personnes décèdent, il faut redoubler de précautions au moment de la mise en bière et de l'inhumation. En Roumanie, on enfonce un clou dans le front du défunt, ou on transperce son corps de coups d'aiguilles, ou encore on l'enduit de la graisse d'un cochon tué le jour de la Saint-Ignace. Pour empêcher l'âme du présumé vampire de réintégrer son

Après le crucifix, les gousses et les fleurs d'ail constituent quand même une bonne protection contre le vampire qui ne peut en supporter l'odeur. Dans beaucoup de pays, l'ail a la réputation d'éloigner les mauvais esprits. Pline rapportait déjà que l'ail protégeait contre les serpents et préservait de la folie. Détail cocasse, l'ail possède également la propriété de fluidifier le sang.

corps, on peut placer dans sa bouche un objet tel qu'une gousse d'ail en Roumanie, une hostie consacrée en Grèce ou simplement un citron en Saxe. Afin que le corps ne puisse quitter sa tombe, on le cloue au fond de son cercueil. Dans les Sudètes, on enroule le corps dans une sorte de bas : le vampire doit chaque année en défaire une maille. En Russie, on met des graines de pavot dans le cercueil : le vampire doit les recompter chaque nuit. On enterre systématiquement les suicidés et les excommuniés à la croisée de deux chemins. Pour protéger une maison contre l'attaque d'un vampire, en Serbie, on peint une

Le vampirisme, dans l'Europe chrétienne, est souvent considéré comme un châtiment divin. Des individus qui transgressent tous les interdits religieux, en pratiquant des jeux impies sur une tombe au lieu d'assister au service divin, sont particulièrement visés par cette malédiction.

croix au goudron sur les portes et les fenêtres; en Roumanie, on suspend des gousses d'ail dans toutes les pièces et on frotte d'ail les portes, les fenêtres, les cheminées et les trous de serrure; en Russie on dispose des graines de pavot ou des épines d'églantier sur toutes les routes menant au cimetière : le vampire doit les ramasser une à une.

La «grande réparation» ou la mort du vampire

Pour éliminer définitivement un vampire, il faut, avant toute chose, lui transpercer le cœur à l'aide d'un pieu en bois. En Russie, on utilise du bois de tremble (ce bois ayant servi à fabriquer la croix du Christ). Dans d'autres pays, on préfère l'aubépine, qui rappelle la couronne du Christ. En Dalmatie et en Albanie, on utilise plutôt un poignard préalablement béni par un prêtre. L'exécution, appelée en Roumanie la «grande réparation», doit se dérouler de préférence aux premières lueurs de l'aube et l'officiant doit enfoncer le pieu d'un seul coup, faute de quoi le vampire peut ressusciter. Si le corps ne se volatilise pas en poussière, on le décapite avec une bêche de fossoyeur et on brûle les restes, les cendres étant répandues aux quatre vents ou enterrées à la croisée de deux chemins.

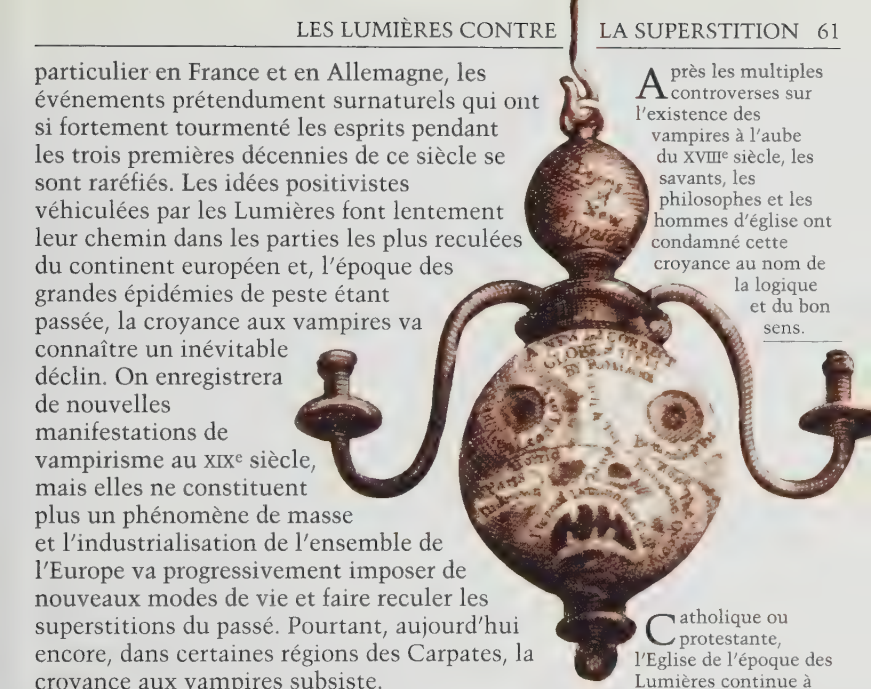
La fin d'une croyance ?

Si le vampirisme est devenu l'un des principaux sujets de conversation dans les universités et les salons littéraires vers la fin du XVIIIe siècle, en

En Roumanie, le meilleur rempart contre les mauvais esprits reste la religion, symbolisée par cette croix votive en bois sculpté et gravé (ci-dessous).

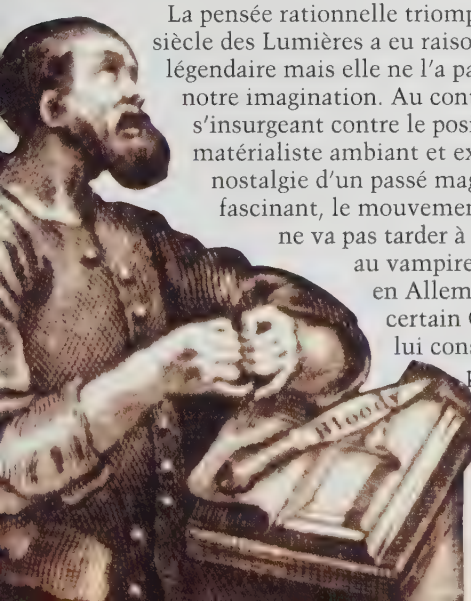
particulier en France et en Allemagne, les événements prétendument surnaturels qui ont si fortement tourmenté les esprits pendant les trois premières décennies de ce siècle se sont raréfiés. Les idées positivistes véhiculées par les Lumières font lentement leur chemin dans les parties les plus reculées du continent européen et, l'époque des grandes épidémies de peste étant passée, la croyance aux vampires va connaître un inévitable déclin. On enregistrera de nouvelles manifestations de vampirisme au XIXe siècle, mais elles ne constituent plus un phénomène de masse et l'industrialisation de l'ensemble de l'Europe va progressivement imposer de nouveaux modes de vie et faire reculer les superstitions du passé. Pourtant, aujourd'hui encore, dans certaines régions des Carpates, la croyance aux vampires subsiste.

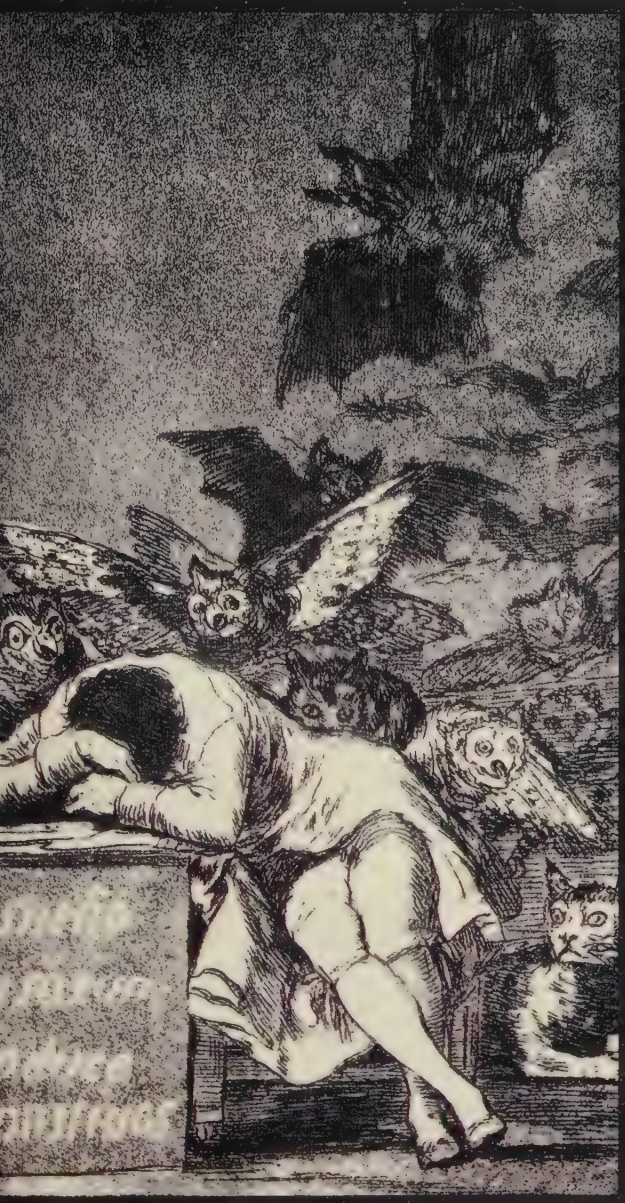
Après les multiples controverses sur l'existence des vampires à l'aube du XVIIIe siècle, les savants, les philosophes et les hommes d'église ont condamné cette croyance au nom de la logique et du bon sens.



Catholique ou protestante, l'Eglise de l'époque des Lumières continue à affirmer l'existence de Dieu, du démon et de la résurrection des morts, mais elle rejette la croyance aux fantômes et aux vampires. La célèbre gravure de Hogarth ne vise pas à ridiculiser la religion en tant que telle, mais à stigmatiser la crédulité, le fanatisme et la superstition de certains esprits bigots.

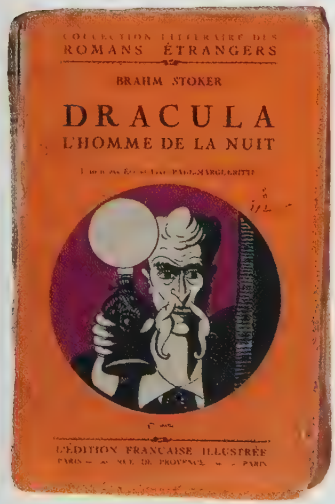
La pensée rationnelle triomphante au siècle des Lumières a eu raison du vampire légendaire mais elle ne l'a pas chassé de notre imagination. Au contraire, s'insurgeant contre le positivisme matérialiste ambiant et exprimant la nostalgie d'un passé magique et fascinant, le mouvement romantique ne va pas tarder à redonner vie au vampire. Dès 1748, en Allemagne, un certain Ossenfelder lui consacre un court poème qui annonce la résurrection du vampire par le biais de la littérature.





Le fantastique est né dès lors que l'on a rejeté les croyances du passé. A la fin du XVIIIe siècle, tandis que l'on ne croit plus au vampire, celui-ci inspire la littérature et les arts graphiques. La marquise du Deffand disait qu'elle ne croyait pas aux fantômes mais qu'elle en avait peur. On pourrait appliquer cette formule aux vampires. A partir de 1793, Goya commence à exécuter la série des *Caprices*, peuplés de monstres grouillants et menaçants. Mais ils n'ont pas d'existence objective, ils sont en nous-mêmes, tapis au fond de notre subconscient, et ils en sortent dès que notre intelligence logique est endormie, d'où la légende du dessin de droite *Le sommeil de la raison engendre des monstres*. Pour l'homme moderne, les vampires ne sont pas effrayants parce qu'ils existent, mais parce qu'ils concrétisent ses craintes et ses désirs les plus secrets.

« Devant moi se tenait un grand vieillard, rasé de frais, si l'on excepte la longue moustache blanche, et vêtu de noir des pieds à la tête, complètement de noir, sans la moindre tâche de couleur nulle part. » En 1897, avec Bram Stoker, le vampire revient en force. En entrant en littérature, Dracula s'incarne sur l'ambivalente scène de l'imaginaire où la frontière avec le réel est parfois plongée dans la brume.



CHAPITRE IV
LE RÉVEIL DU VAMPIRE

Deux figures emblématiques du cauchemar. A gauche, le peintre suisse Johann Heinrich Füssli le représente sous la forme d'animaux effrayants qui veillent une belle endormie. Ci-contre, le vampire au visage rébarbatif qui orne la couverture de la première édition française de *Dracula*.

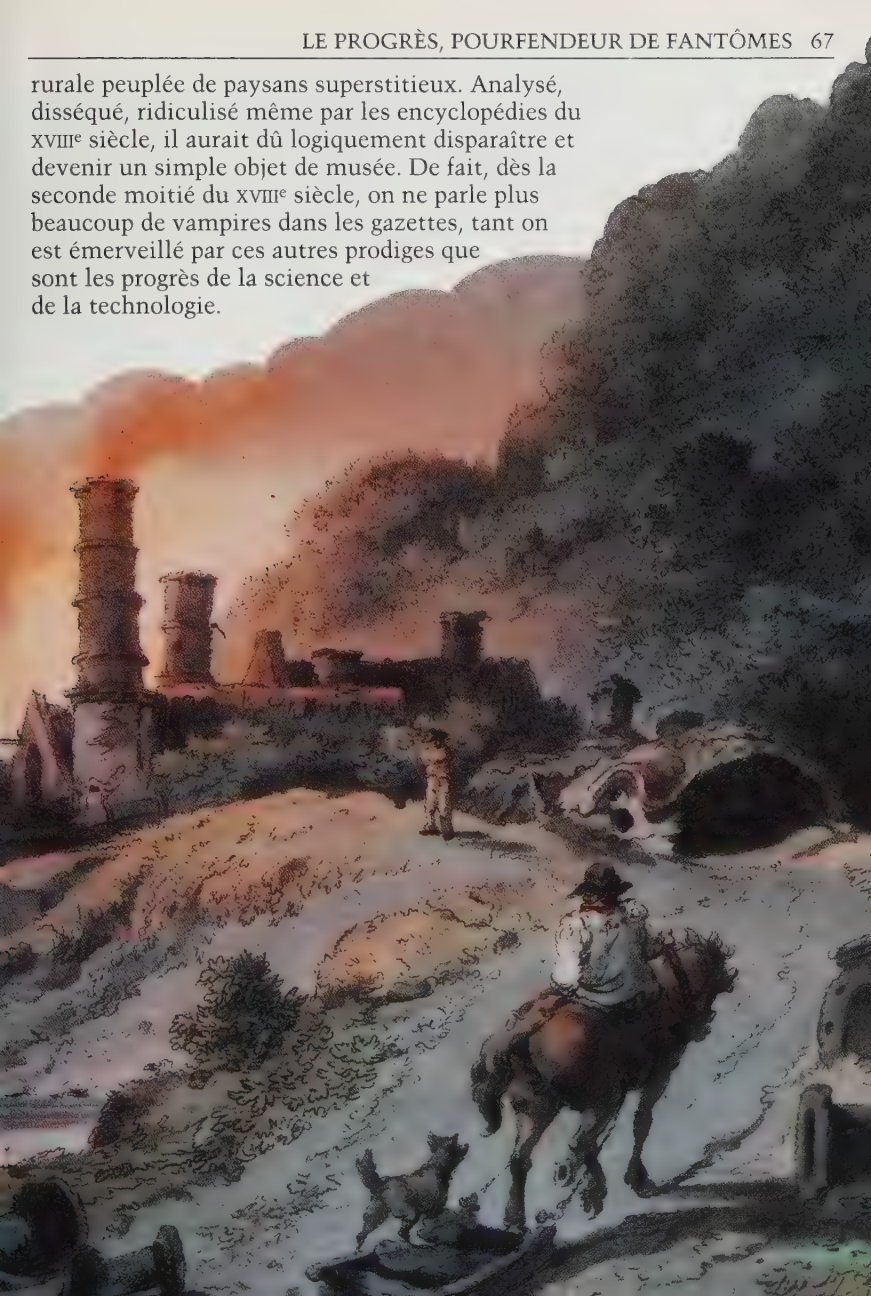
Le roman de Bram Stoker, pur produit de la société victorienne, a fait naître un véritable mythe moderne qui pérennise et revivifie d'une certaine manière le substrat légendaire du vampirisme en même temps qu'il en modifie profondément la signification. Il faut souligner toutefois que Dracula n'est pas né brusquement et de façon accidentelle de l'imagination d'un individu isolé, mais qu'il est l'aboutissement d'une convention littéraire qui a vu le jour dès la fin du siècle des Lumières.

Le lugubre paysage minier de Coalbrookdale ainsi que le personnage du mineur caractérisent l'Angleterre des débuts du XIXe siècle, à la pointe du progrès, devenue laborieuse et matérialiste après les bouleversements sociaux de la révolution industrielle.

Triomphe de la pensée rationnelle

La révolution industrielle qui a commencé à modifier le paysage européen dès la seconde moitié du XVIIIe siècle a engendré un monde nouveau où les sorcières, les démons et les revenants du passé n'ont plus de place. Tout en puisant, comme on l'a vu, ses racines dans les temps les plus reculés de l'humanité, le vampire est l'une des dernières créations de l'imaginaire collectif européen. Concrétisant des peurs ancestrales, il a vu le jour, à l'aube des Lumières, dans une Europe

rurale peuplée de paysans superstitieux. Analysé, disséqué, ridiculisé même par les encyclopédies du XVIIIe siècle, il aurait dû logiquement disparaître et devenir un simple objet de musée. De fait, dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, on ne parle plus beaucoup de vampires dans les gazettes, tant on est émerveillé par ces autres prodiges que sont les progrès de la science et de la technologie.



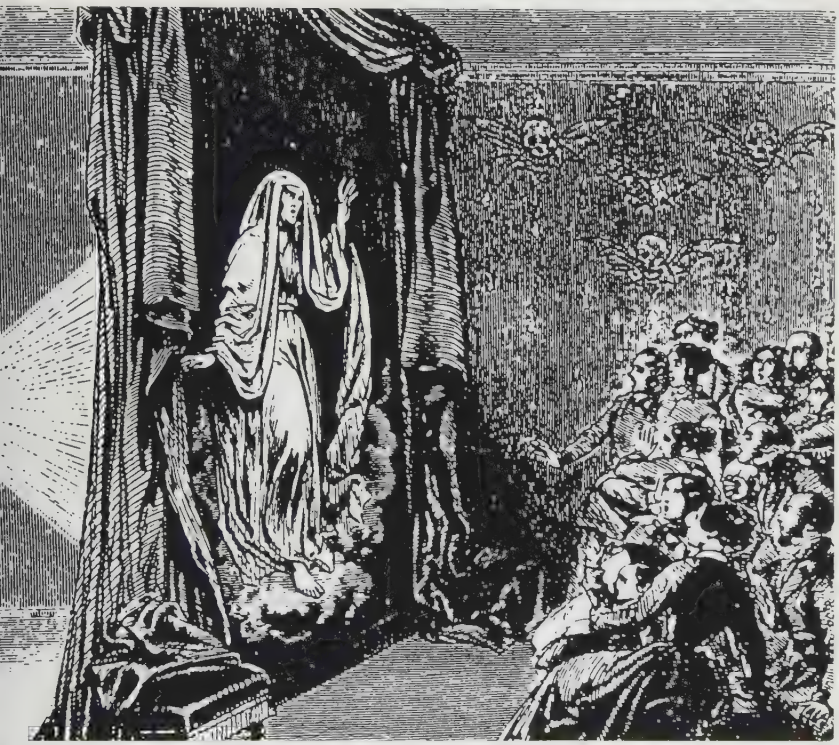
Au début du XIXe siècle, on évoque encore dans les journaux, de temps à autres, des villages hongrois ou serbes où l'on ouvre toujours des tombes pour y trouver des vampires, mais cela n'intéresse plus guère les lecteurs dont le mode de vie va être bouleversé, entre autres, par l'avènement de la métallurgie, des chemins de fer et du gaz d'éclairage.

La révolution industrielle a rapidement transformé le paysage européen et, dans le nouveau type de société qui est en train de naître en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne, il n'y a plus de place ni pour les croyances et superstitions du passé, ni pour le rêve. La science positiviste triomphe, tandis que s'élabore une idéologie dominante imposée par la grande bourgeoisie des affaires, fondée sur le travail, la rentabilité, le respect de la hiérarchie, et la religion, véritable pilier de l'ordre social. C'est l'Angleterre victorienne, dans la seconde moitié du XIXe siècle, qui incarnera le mieux ce véritable carcan socio-culturel, où tout ce qui s'écarte de la bienséance et des valeurs établies est occulté, voire sévèrement réprimé. C'est pourtant au sein de cette Angleterre-là que paraîtra le *Dracula* de Bram Stoker.

Terre de contrastes, l'Angleterre victorienne oppose à la saleté des taudis où s'entasse le prolétariat des mines et des usines le charme des réceptions de la *high society* où l'on déguste le thé en devisant à la lumière d'une «bow-window» donnant sur un jardin privé (en haut, à gauche). Ce sont de telles atmosphères qui ont inspiré le décor aristocratique dans lequel se meut le comte Dracula.

Romantisme et renouveau du vampirisme

Le romantisme, à la fin du XVIIIe siècle, peut être considéré entre autres comme une manifestation de rejet du positivisme des Lumières et de la révolution industrielle. Les romantiques, continuateurs du mouvement *Sturm und Drang* en Allemagne et du roman «gothique» en Angleterre, s'insurgent contre le rationalisme et le matérialisme ambiants, proclament la supériorité du sentiment et de la passion sur la logique froide et impersonnelle, et



La société britannique de l'époque porte un vif intérêt aux inventions nouvelles, sans pour autant renoncer à son goût traditionnel pour l'étrange et le surnaturel. Ci-dessus, le dramaturge et metteur en scène Thomas Robertson fait frissonner son public en projetant des images spectrales à l'aide d'une lanterne magique.

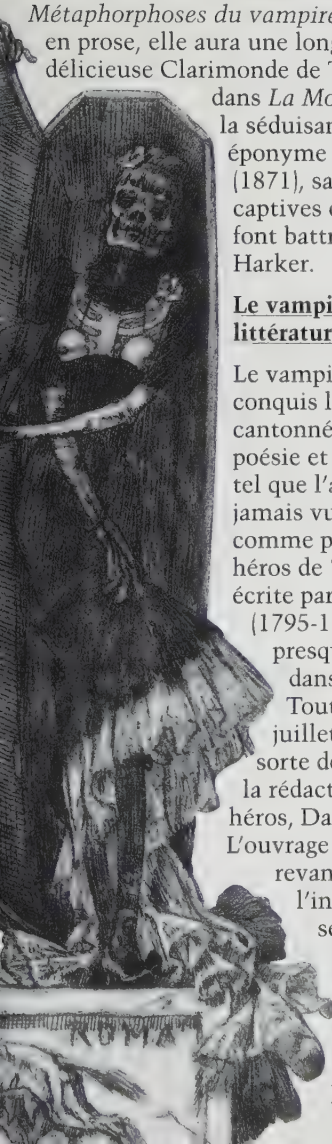
affirment la primauté de l'individu sur le collectif. Ils expriment enfin la nostalgie de l'époque où l'on croyait encore aux prodiges, puisant plutôt leur inspiration dans l'Antiquité et le Moyen Age que dans le monde moderne.

Les romantiques anglais de la seconde génération, dès le début du XIXe siècle, manifestent un vif intérêt pour le surnaturel. Ce sont eux qui réactualisent la légende du vampire dans leurs poèmes. Certes, il s'agit souvent d'un vampirisme très allégorique qui, à l'imitation des grands modèles allemands de la génération précédente que sont la *Lenore* de Bürger (1773) et *La Fiancée de Corinthe* de Goethe (1797), personnifie la mort sous les traits d'une jeune fille ou d'un jeune homme revenu de l'au-delà et dont les étreintes amoureuses sont fatales. Le vampirisme

devient donc une sorte de métaphore de la passion funeste, chère aux romantiques, ce qui constitue un premier détournement du mythe, car les morts-vivants décrits par Dom Calmet n'étaient en aucun cas des séducteurs et aucune connotation sexuelle n'entrait dans la tradition légendaire du vampire. Inspirées des légendes de l'Antiquité ou des ballades médiévales, les séduisants vampires de la poésie romantique, comme Géraldine dans *Christabel* (1816) de Coleridge, *La Belle Dame sans merci* (1818) et *Lamia* (1820) de Keats, sont autant de représentations de la femme fatale. Peu importe pour leurs créateurs qu'elles sucent ou non le sang de leurs victimes, l'essentiel étant qu'elles apportent la mort en même temps que le plaisir, tandis que leurs «victimes» sont totalement consentantes. Il y a là un rapport sado-masochiste nouveau entre vampire et vampirisé et ce type de relation entre les deux partenaires subsistera jusqu'à nos jours dans la littérature d'imagination. La femme fatale représentée sous les traits d'un vampire

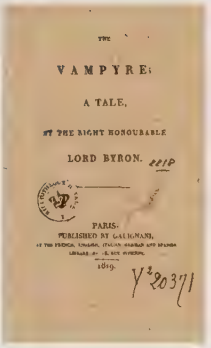
Ci-dessus, illustration pour la *Lenore* de Bürger. Ci-contre, *Le Vice suprême*, dessin de Félicien Rops.

est une convention qui se prolongera bien au-delà de l'époque romantique. En 1866, Baudelaire fera d'elle une sorte de nymphomane putride dans *Les Métaphorphoses du vampire*. Dans la littérature en prose, elle aura une longue postérité avec la délicieuse Clarimonde de Théophile Gautier dans *La Morte amoureuse* (1836), la séduisante et mystérieuse héroïne éponyme de *Carmilla* de Le Fanu (1871), sans oublier les trois belles captives du château de Dracula qui font battre le cœur de Jonathan Harker.



Le vampire entre dans la littérature en prose

Le vampire n'aurait sans doute pas conquis le grand public s'il s'était cantonné au seul domaine de la poésie et le personnage de Dracula tel que l'a imaginé Stoker n'aurait jamais vu le jour s'il n'avait eu comme précurseur lord Ruthven, héros de *The Vampyre*, nouvelle écrite par John William Polidori (1795-1821) qui a introduit presque par hasard le vampire dans la littérature en prose. Tout commence à Genève en juillet 1816. A la suite d'une sorte de pari, Byron entreprend la rédaction d'un roman dont le héros, Darvell, est un vampire. L'ouvrage restera inachevé. En revanche, Byron en révèle l'intrigue à Polidori, son secrétaire et médecin personnel. Ce dernier, qui déteste son employeur, finit par se séparer de lui et, quittant la Suisse, regagne l'Angleterre en 1817.


THE

VAMPYRE:

A TALE,

BY THE RIGHT HONOURABLE

LORD BYRON.

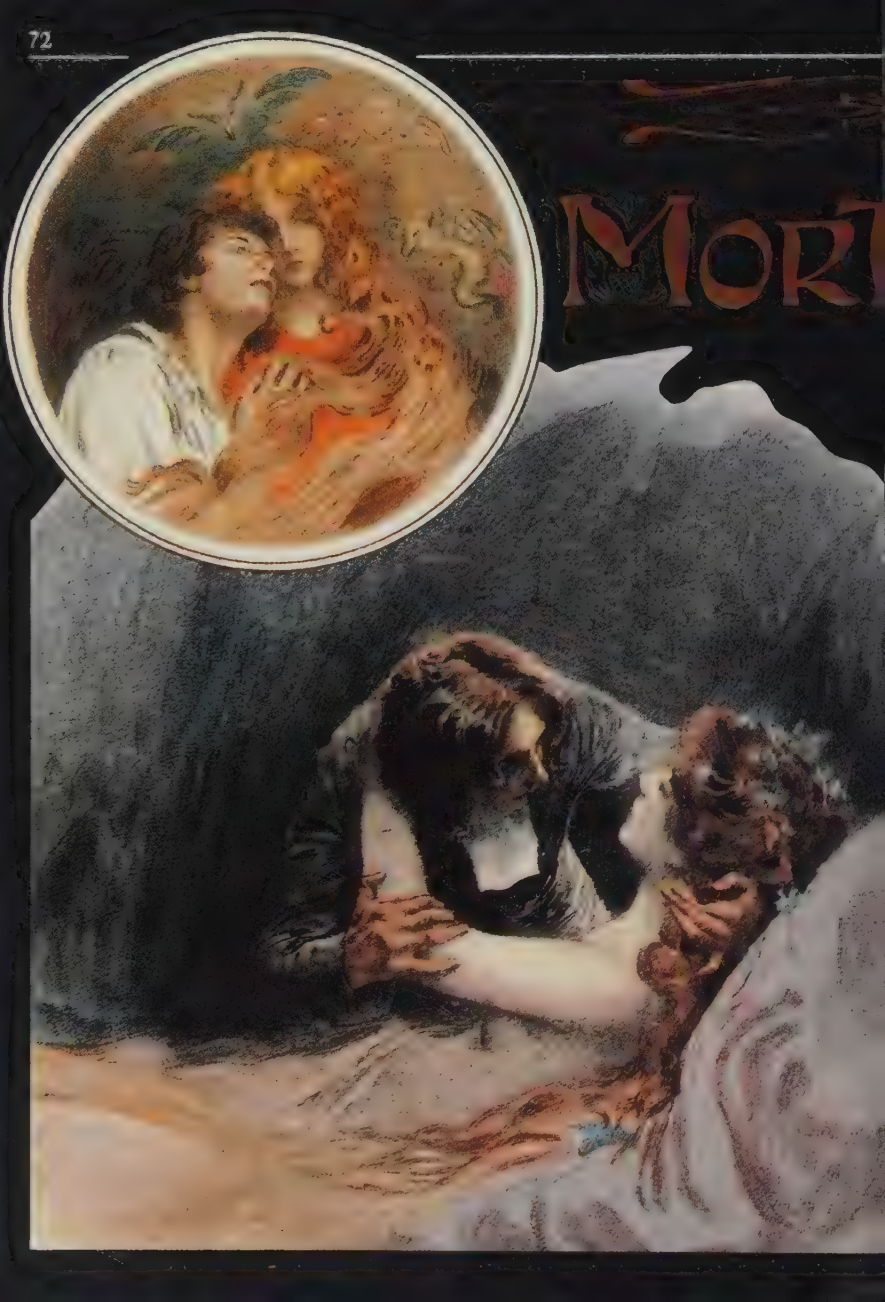
PARIS:

PUBLISHED BY GALIGNANI,

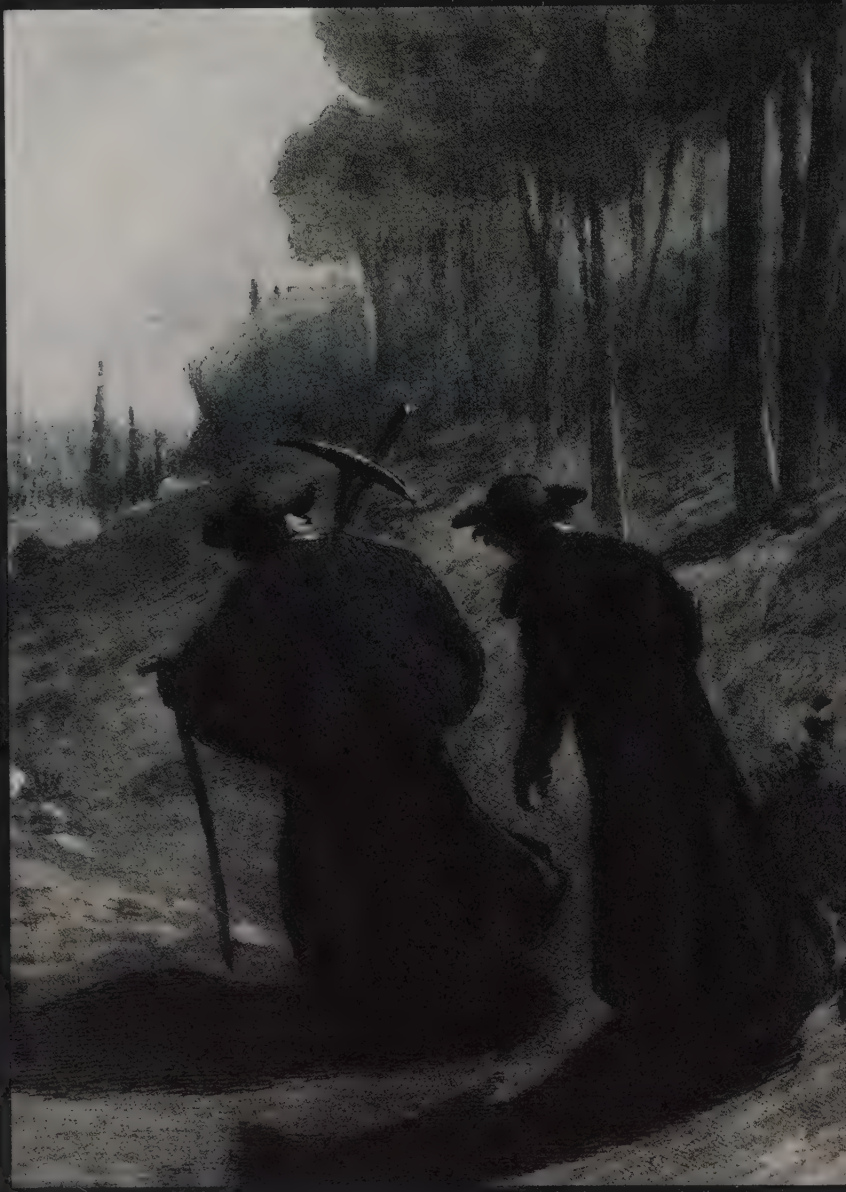
1819.

Y²20371

Tandis que le romantisme noir s'empare des arts graphiques, John William Polidori (ci-dessus) fait entrer le vampire dans la littérature en prose. Mais, comme l'atteste la page de titre, son récit, *The Vampyre*, publié à Londres, puis à Paris par Galignani est attribué à Byron. Premier chef-d'œuvre du genre, *La Morte amoureuse* de Théophile Gautier raconte les amours impossibles du jeune prêtre Romuald et de la belle vampire Clarimonde (pages suivantes).


MORT

La Amoureuse



Polidori commence alors à écrire une nouvelle inspirée du récit inachevé de Byron, mais il change les noms des personnages. Le vampire Darvell devient lord Ruthven, séducteur cynique et débauché qui ressemble étrangement à lord Byron en personne. Le conte est publié en avril 1819 dans le *New Monthly Magazine* et le directeur de cette revue en attribue frauduleusement la paternité à Byron. Cet illustre patronage, dont le malheureux Polidori, criblé de dettes, se serait bien passé, vaudra à sa nouvelle d'être maintes fois rééditée, traduite en français, puis adaptée pour le théâtre sous forme de mélodrame par Nodier en 1820, puis plus tard par Alexandre Dumas en 1852. Grâce à la notoriété de Byron, le récit de Polidori lance la mode du vampire en Europe et il suscitera de nombreuses imitations. Le public populaire, amateur de spectacles de grand-guignol, fait un triomphe au vampire. On se rue au Théâtre de la Porte Saint-Martin, pour voir *Le Vampire* de Nodier, représenté en 1820 et repris en 1823, tandis que de multiples mélodrames et même des vaudevilles et des opéras-comiques s'en inspireront.

Le conte de Polidori est d'une importance capitale dans l'histoire du vampire en littérature parce qu'il a fait connaître

Charles Nodier est aujourd'hui plus connu pour ses contes fantastiques que pour son adaptation du *Vampire* de Polidori. La gravure ci-dessous, extraite de l'édition de 1846 des *Contes* de Nodier, illustre l'un des plus célèbres, *Smarra ou les démons de la nuit*. Elle représente le cauchemar sous les traits d'une stryge.

VAMPIRE

DRAME EN TROIS ACTES,

VEC UN PROLOGUE,

ce personnage au grand public et parce qu'il a créé la convention du vampire aristocrate, à la fois dominateur et séducteur, dont le *Dracula* de Stoker est un illustre avatar.

La vogue des récits d'horreur

Le phénomène de mode créé par l'apparition du vampire au théâtre et dans la littérature populaire

Alexandre Dumas, séduit par la pièce de Nodier (ci-dessus, titre de l'édition originale), écrit à son tour un *Vampire*, en cinq actes (en haut, une scène de la pièce), qui est joué au théâtre de l'Ambigu en 1851.

perd de son ampleur à partir de 1850. En raison de leur caractère répétitif, les textes se font plus rares et leur qualité baisse : le vampire finit par lasser le public dans la plupart des pays d'Europe, à l'exception de l'Angleterre victorienne qui exprime un goût de plus en plus marqué pour le fantastique et l'horreur.

L'engouement du public britannique pour le surnaturel et le macabre ne date pas d'hier : c'est un genre de tradition nationale qui remonte aux origines de ce pays. Les îles Britanniques sont depuis toujours une terre de fantômes, où l'on aime les histoires qui font peur. La révolution industrielle a indirectement renforcé cette tradition. Dans la société victorienne matérialiste et pudibonde où les seules valeurs reconnues sont le travail, l'argent et la religion, le fantastique apparaît comme un merveilleux moyen d'évasion. La lecture d'histoires terrifiantes, où l'ordre des choses est bafoué et où la morale établie est parfois remise en cause, devient une sorte de défoulement collectif comme en témoigne, à partir de 1840, le succès des *penny dreadfuls*, ces revues à un sou qui diffusent sous forme d'interminables

Varney the Vampyre, dont on voit ici trois illustrations tirées de l'édition originale, fut publié par l'éditeur Edward Lloyd. C'est le roman le plus long jamais écrit sur ce thème puisqu'il comporte 868 pages et 220 chapitres. On en a successivement attribué la paternité à deux obscurs romanciers, Thomas Preskett Prest et James Malcom Rymer. C'est le prototype des histoires de vampires qui mettent délibérément l'accent sur l'horreur et la terreur. Récit picaresque fertile en rebondissements, il est censé tenir en haleine le lecteur jusqu'au dénouement. Après avoir assumé diverses identités et connu toutes sortes d'aventures, sir Francis Varney, las de sa longue existence, se jettera dans le Vésuve.

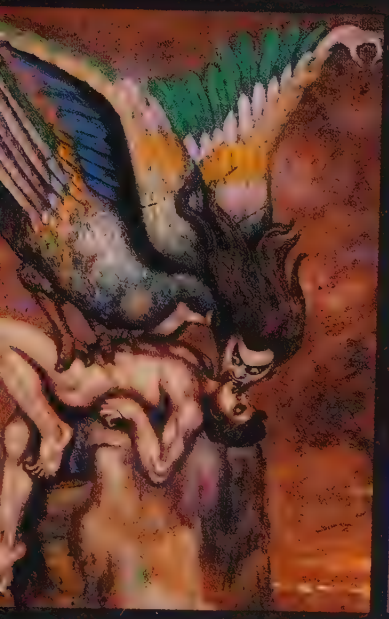
feuilletons des histoires abominables comme *Varney the Vampyre*, roman-fleuve qui sera publié anonymement sous forme de livre en 1847.

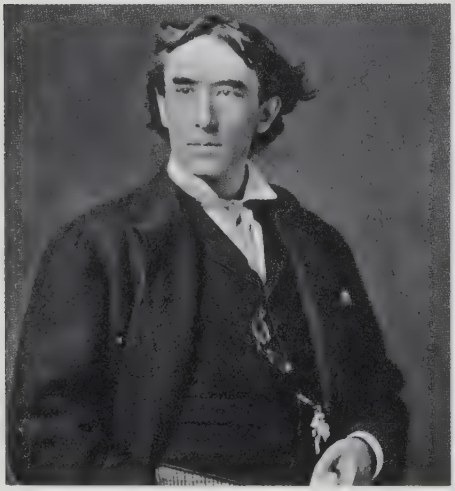
Carmilla, ancêtre de Dracula

Dans les dernières décennies du XIXe siècle, la mode des histoires de revenants atteint toutes les couches de la société victorienne et les écrivains les plus connus comme Dickens et Bulwer-Lytton n'hésitent pas à apporter leur contribution. L'hypocrisie du système est telle que l'on peut se permettre d'écrire les histoires les plus horribles et les plus scabreuses pour peu que les choses soient dites à mots couverts et que la morale établie triomphe dans le dénouement, ce qui permet d'échapper aux foudres de la censure.

C'est dans ce climat que paraît, en 1871, *Carmilla* de Joseph Sheridan Le Fanu, qui renoue avec la grande tradition du vampirisme et qui annonce le *Dracula* de Bram Stoker. Retournant aux sources, puisque l'intrigue de cette longue nouvelle se déroule en Styrie, terre d'élection des vampires, et que le personnage principal, la comtesse Millarca von Karnstein, alias Carmilla, est manifestement inspirée de la comtesse Bathory, Le Fanu exploite habilement la dimension sexuelle du vampirisme : il fait de son

La longue nouvelle de Le Fanu est considérée comme l'un des chefs-d'œuvre du genre. Ci-dessus, Carmilla rend une visite nocturne à l'une de ses victimes tandis qu'à l'arrière-plan le général Spielsdorf, qui a servi de modèle au Van Helsing de *Dracula*, s'apprête à intervenir *manu militari*. Carmilla, plus sensuelle que la Clarimonde de Gautier, ne choisit que des victimes de son propre sexe. L'ambiguïté des relations entre la comtesse vampire et la narratrice Laura, le caractère onirique du récit confèrent à *Carmilla* une atmosphère trouble et fantasmatique. Pages suivantes, toiles d'Edvard Munch et de Boleslas Biegas illustrant le thème de la femme vampire.





Henry Irving. 1878. Bram Stoker 1906

héroïne éponyme une créature sensuelle, censée incarner le Mal absolu dans l'optique de la morale victorienne. Cette histoire est à la fois édifiante, puisque le Mal est définitivement vaincu grâce à l'aide de Dieu, et scandaleuse, dans un pays où l'homosexualité est un crime, puisqu'elle relate les relations équivoques qui s'instaurent entre la femme vampire et sa «victime» de sexe féminin.

Le Fanu parvient ainsi à satisfaire les goûts pervers de ses lecteurs tout en respectant les canons de la morale officielle. Bram Stoker saura en retenir la leçon.

«Dracula» ou l'apogée du vampire au XIXe siècle

La publication de *Dracula* en 1897 marque un véritable tournant dans

Né à Clontarf près de Dublin le 8 novembre 1847, Abraham (dit Bram) Stoker (ci-dessus à droite) était destiné par son père à une carrière de fonctionnaire, mais, en 1876, sa rencontre avec le grand acteur Henry Irving (1838-1905, ci-dessus à gauche) changea le cours de son existence. Engagé par Irving en 1878 comme régisseur du Lyceum Theatre, Stoker, qui venait d'épouser Florence Balcombe, s'installa à Londres. Les dernières années de sa vie furent assombries par la faillite du Lyceum, en 1903, et par la mort d'Irving. La maladie l'emporta en 1912.

l'histoire du vampirisme en littérature car il constitue à la fois le renouveau de l'esprit «gothique» du XVIIIe siècle, le retour à l'orthodoxie légendaire du vampirisme et surtout le fondement d'un véritable mythe des temps modernes qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

L'auteur lui-même aurait sans doute été étonné du succès de son œuvre. Bram Stoker, en effet, n'est pas vraiment un écrivain professionnel. Régisseur du Lyceum Theatre que dirige son ami Henry Irving, il considère l'écriture comme une sorte de violon d'Ingres et ce n'est qu'après la faillite du théâtre en 1903 qu'il deviendra romancier à part entière, pour gagner sa vie. Passionné d'histoires fantastiques depuis sa plus tendre enfance, Bram Stoker a lu les grands classiques du vampirisme que sont *Le Vampire* de Polidori, *Varney le vampire*, *Carmilla* ainsi que *Le Mystérieux Etranger*, nouvelle traduite de l'allemand et publiée anonymement en 1860. Voulant à son tour écrire une histoire de vampire, il s'est documenté sur le vampirisme et les légendes de Transylvanie en lisant notamment *The Land Beyond the Forest* (1888) d'Emily Gerard. Membre de l'ordre ésotérique de la Golden Dawn (l'aube dorée), il s'initie à l'occultisme

> «Le maître du château des Carpates semble sur bien des points rappeler celui qui règne sur le Lyceum Theatre. Irving avait en effet la réputation d'être un homme exigeant à l'excès, tyrannique, égoïste et ne vivant que pour le théâtre, et celui-ci exerçait, à n'en pas douter, un véritable «vampirisme psychologique» sur la personne de Stoker.»
>
> Alain Pozzuoli, *Bram Stoker, prince des ténèbres*, 1989

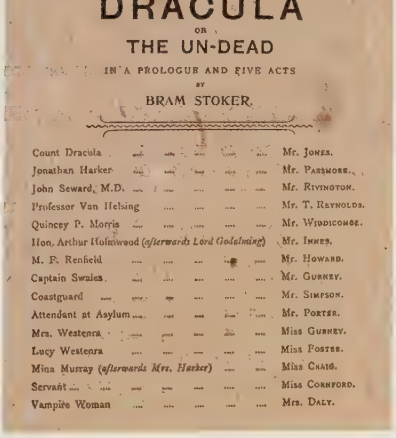
La version théâtrale de *Dracula* écrite par Stoker (ci-dessous) ne fut jouée qu'une seule fois au Lyceum Theatre, car elle déplut à Irving qui la trouva «affreuse» *(dreadful)*.

Royal Lyceum Theatre.

Sole Lessee and Manager:
HENRY IRVING.

DRACULA
OR
THE UN-DEAD.

FIRST TIME.


TUESDAY, MAY 18, 1897, AT A QUARTER-PAST TEN O'CLOCK A.M.,
WILL BE PRESENTED, FOR THE FIRST TIME,

DRACULA
OR
THE UN-DEAD
IN A PROLOGUE AND FIVE ACTS
BY
BRAM STOKER.

Count Dracula	Mr. Jones.
Jonathan Harker	Mr. Passmore.
John Seward, M.D.	Mr. Rivington.
Professor Van Helsing	Mr. T. Reynolds.
Quincey P. Morris	Mr. Widdicombe.
Hon. Arthur Holmwood (*afterwards Lord Godalming*)	Mr. Innes.
M. F. Renfield	Mr. Howard.
Captain Swales	Mr. Gurney.
Coastguard	Mr. Simpson.
Attendant at Asylum	Mr. Porter.
Mrs. Westenra	Miss Gurney.
Lucy Westenra	Miss Foster.
Mina Murray (*afterwards Mrs. Harker*)	Miss Craig.
Servant	Miss Cornford.
Vampire Woman	Mrs. Daly.

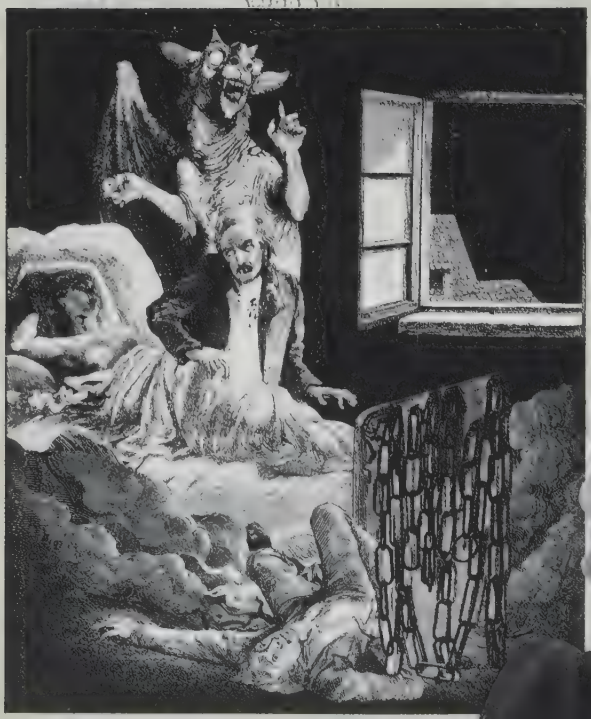
et à la magie noire. La rencontre déterminante pour la genèse du roman est celle d'Arminius Vambery, professeur de langues orientales à l'université de Budapest, qui connaît parfaitement l'histoire et le folklore d'Europe centrale. C'est lors d'un passage à Londres que Vambery raconte à Stoker l'histoire du véritable Dracula, le terrible Vlad Tepes et l'écrivain, séduit par la sonorité exotique du nom, décide de le donner au héros de son roman. *Dracula* paraît en 1897, mais le premier chapitre, que l'auteur a décidé de supprimer, sera publié séparément par la veuve de Stoker en 1914 sous la forme d'une nouvelle intitulée *L'Invité de Dracula*. On y trouve un personnage féminin, la comtesse von Dolingen de Gratz qui s'inspire de Carmilla.

> "Dracula peu à peu commence à prendre corps, lentement, patiemment. Mais Stoker est un perfectionniste, un amoureux du détail, et avant de lâcher sa terrifiante créature de la nuit dans le monde des vivants, il lui faut absolument toucher au plus près la vérité historique et géographique."
>
> Alain Pozzuoli, *Bram Stoker, prince des ténèbres*

Jonathan Harker en route pour la Transylvanie

L'intrigue du roman est surtout connue à travers le miroir quelque peu déformant du cinéma; il est donc indispensable d'en faire un rapide résumé. Jonathan Harker, jeune clerc de notaire, est envoyé en Transylvanie pour y négocier une affaire avec un certain comte Dracula qui veut acheter une propriété en Angleterre. Au fil d'un roman qui se présente comme un véritable dossier, avec lettres, journal intime, etc., Harker découvre le terrifiant secret de son hôte : le comte Dracula est un mort-vivant, un vampire qui sort de son cercueil la nuit pour assouvir sa soif de sang humain. Le courageux jeune homme suit à la trace les crimes de son hôte et les étapes de la lutte qui s'engage entre le Bien et le Mal. Le Mal triomphe d'entrée de jeu,

Dans le roman de Stoker, le personnage le plus important en dehors de Dracula lui-même est le professeur Van Helsing, incarné par l'acteur Edward Van Sloan dans le célèbre film de Tod Browning (à gauche en train d'ouvrir le cercueil où gît le vampire). Antithèse de Dracula, Van Helsing, patriarche sage et inspiré incarne le Bien qui doit finalement triompher des forces du Mal. Si certains exégètes du roman ont cru reconnaître dans Dracula une représentation du propre père de Stoker, autoritaire et intransigeant, on pourrait voir dans le personnage de Van Helsing, qui porte le prénom d'Abraham, comme Stoker père et fils, l'image du père idéal, juste et bienveillant.

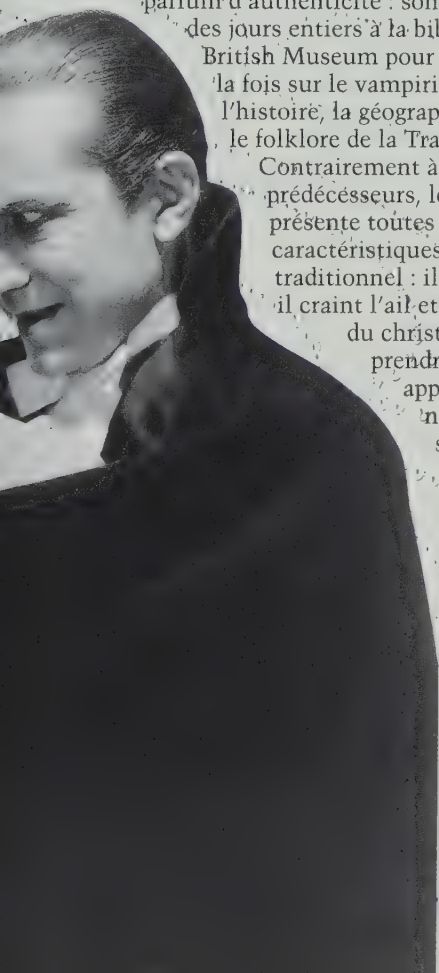


Dracula (ci-contre) s'attaque la nuit à Lucy Westenra, qui a imprudemment laissé ouverte la fenêtre de sa chambre. Le monstre ailé qui semble surveiller la scène avec satisfaction ne laisse aucun doute sur la nature démoniaque du vampire, suppôt de Satan.

Dracula ayant choisi pour victime Lucy, une amie de la fiancée de Harker, Mina. La malheureuse Lucy meurt, vidée de son sang. Mais les forces du Bien reprennent le dessus : Harker, Mina, le professeur Van Helsing et l'Américain Quincey Morris triomphent du vampire; le cœur transpercé par le poignard de Morris, Dracula se volatilise en poussière et Mina est délivrée du maléfice.

La forme extrêmement journalistique du roman de Stoker permet au lecteur de suivre pas à pas le héros dans sa découverte de l'horreur puis dans sa lutte contre le Mal. *Dracula* est une œuvre unique en son genre car elle restitue l'atmosphère des romans «gothiques»

anglais, avec son évocation d'un château médiéval, partiellement en ruines, dont les cryptes souterraines recèlent d'effrayants mystères, tout en se situant dans la modernité de la fin du XIXe siècle, puisqu'une partie du roman se déroule à Londres et que les découvertes les plus récentes de la science médicale (notamment le domaine nouveau de la psychiatrie à propos du cas du dément Renfield) sont sans cesse évoquées. C'est aussi le premier récit du genre qui ait vraiment un parfum d'authenticité : son auteur a passé des jours entiers à la bibliothèque du British Museum pour se documenter à la fois sur le vampirisme, sur l'histoire, la géographie, les mœurs et le folklore de la Transylvanie.



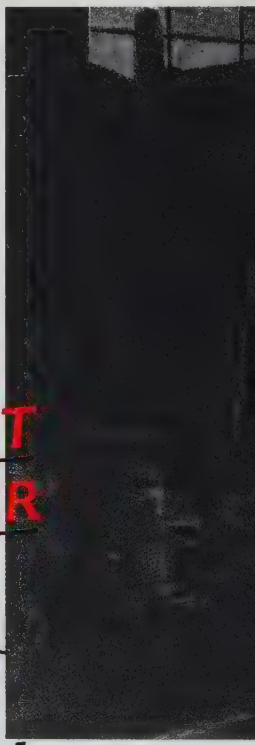
Contrairement à ses prédécesseurs, le héros de Stoker présente toutes les caractéristiques du vampire traditionnel : il n'a pas de reflet, il craint l'ail et les symboles du christianisme, il peut prendre à volonté une apparence animale, il ne vit que la nuit, se nourrit exclusivement de sang. *Dracula*, enfin, malgré quelques pesanteurs et maladresses, peut être considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature fantastique. Constamment réédité et traduit dans les

Le *Dracula* de Tod Browning (1931) comporte des images d'une grande beauté, en particulier dans les séquences qui se déroulent au château de Dracula. Le film reste assez fidèle à l'intrigue imaginée par Stoker, à ceci près que les rôles des personnages secondaires ont été parfois inversés et leurs noms légèrement modifiés. Lucy Westenra devient Lucy Weston, Mina n'est plus la femme de Jonathan Harker (qui dans le film s'appelle John), mais celle du Dr Holmwood et ce n'est pas Harker qui se rend au château de Dracula pour la transaction immobilière, mais le dément Renfield, admirablement interprété par l'acteur Dwight Fright. Ci-contre, Bela Lugosi, dans le rôle de Dracula, s'apprête à mordre la jugulaire de Helen Chandler, qui incarne Mina.

principales langues du monde entier, il a inspiré une abondante littérature et il a créé une figure mythique à laquelle le XXe siècle allait donner un relief particulier.

«Le plus beau roman du siècle» (Oscar Wilde)

Dès sa sortie, *Dracula* connaît un incontestable succès auprès d'un large public, même si ce n'est pas tout à fait le triomphe que l'on pourrait imaginer, compte tenu de la notoriété actuelle du roman. La presse britannique dans son ensemble l'accueille très favorablement : la *Pall Mall Gazette* le juge «excellent» et le *Daily Mail* le compare, non sans exagération, à ces chefs-d'œuvre de la littérature d'expression anglaise que sont *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë et *La Chute de la maison Usher* de Poe. Dracula a toutes les qualités requises pour plaire au public victorien avide d'histoires surnaturelles et terrifiantes.



Comme le montre cette manchette publicitaire (ci-dessus, à gauche), la renommée de *Dracula* a fait le tour du monde. Ce classique de la littérature d'épouvante soutient la comparaison avec *Frankenstein*, autre grand succès de l'époque.

Manichéen à souhait, le roman satisfait aux canons de la morale établie puisqu'il illustre le combat triomphant de la vertu contre le vice. Par ailleurs, le personnage satanique de Dracula, emblème du Mal sous toutes ses formes, venu d'un pays lointain du continent européen pour troubler l'ordre harmonieux de la société britannique, a de quoi flatter la xénophobie latente des victoriens. La sensualité trouble transparaissant implicitement dans certains passages du roman est enfin une sorte de clin d'œil à un lectorat qui, sans se l'avouer ouvertement, étouffe

sous le carcan de la bienséance officielle et des tabous de la morale. Pour le lecteur actuel qui prend une certaine distance avec le texte, ce roman faussement édifiant paraît à la fois extrêmement érotique, en raison du type de rapport qui s'instaure entre vampires et victimes, et subversif, dans la mesure où le comte domine les autres personnages, médiocres représentants de la société victorienne.

La naissance du mythe au XXe siècle

Si *Dracula* a été bien accueilli au moment de sa publication, il n'a jamais atteint, du vivant de son auteur, les dimensions d'un véritable mythe. Dracula était infiniment moins populaire que Sherlock Holmes et Bram Stoker n'a pas connu une célébrité comparable à celle de Conan Doyle qui recevait des

Lorsque paraît *Dracula*, l'état d'esprit fin de siècle ne se limite pas à la société victorienne. Le «décadentisme» est à la mode dans toute l'Europe. Les milieux intellectuels affichent un goût marqué pour tout ce qui est morbide, insolite ou susceptible de surprendre et de choquer. Eros et Thanatos inspirent une abondante iconographie. Ci-dessus, *La Femme vampire*, gravée, d'après une peinture de Max Kahn, vers 1895.

centaines de lettres de ses lecteurs. C'est d'abord le théâtre, puis surtout le cinéma, qui ont permis au roman d'atteindre la dimension du mythe.

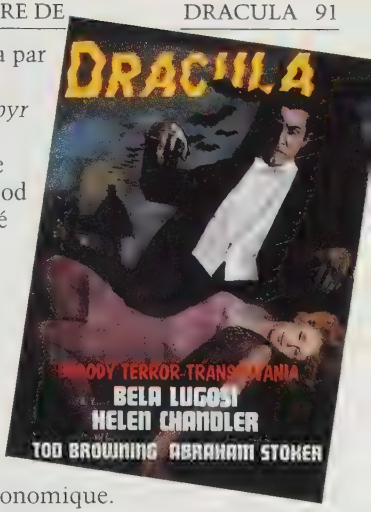
En juin 1924, soit douze ans après la mort de Bram Stoker, *Dracula*, adapté pour la scène par Hamilton Deane, est représenté pour la première fois à Derby. C'est à cette occasion que le héros revêt le costume devenu inséparable de toute représentation du vampire moderne : l'habit de soirée et la cape noire. La pièce, reprise à Londres en juin 1927, a un tel succès qu'elle traverse l'Atlantique en septembre de la même année pour obtenir un triomphe à Broadway, où le rôle du comte est tenu par un acteur d'origine hongroise nommé Bela Lugosi Blasko, qui fera entrer définitivement Dracula dans la légende en l'incarnant de façon magistrale au cinéma.

Le *Dracula* de Tod Browning (1931), premier film parlant adapté du roman de Stoker, avec Bela Lugosi dans le rôle principal, constitue historiquement le point de départ du mythe, et pourtant il a été précédé par un film muet, le *Nosferatu* de Friedrich Murnau, chef-d'œuvre du cinéma expressionniste allemand dont la sortie en 1922 est passée pratiquement inaperçue à cause d'une sordide affaire de droits

Premier acteur à incarner Dracula à l'écran, dans *Nosferatu* de Murnau (ci-dessus), Max Schreck campait un personnage très différent de celui du roman. Tandis que le Dracula de Stoker était grand et majestueux, le personnage de Murnau est petit, frêle et chauve, d'aspect démoniaque. Murnau n'ayant pas demandé l'autorisation de la veuve de Stoker pour adapter le roman à l'écran, le titre et les noms des personnages furent changés, le vampire devenant le comte Orlok, alias Nosferatu. Malgré cela, la firme Prana de Berlin fut condamnée à détruire le film, dont certaines bobines furent heureusement préservées.

d'auteur. Le film de Tod Browning éclipsera par ailleurs un autre chef-d'œuvre du cinéma mondial, tourné en 1932, l'admirable *Vampyr* du réalisateur danois Carl Theodor Dreyer, adaptation très libre de *Carmilla*. Le mythe moderne de Dracula est donc né à Hollywood en 1931, et il restera exclusivement localisé en Amérique jusqu'en 1958.

Le lieu et l'époque ne procèdent pas du hasard : l'Amérique traverse alors l'une des périodes les plus noires de son histoire. L'effondrement des cours de Wall Street en 1929 a ruiné des millions de personnes. Pour le grand public américain, Dracula, plus encore que les autres monstres du cinéma, cristallise sur sa personne toute la haine et l'angoisse que provoque la crise économique. Il est la représentation emblématique de l'étranger



Après avoir joué le rôle de Dracula à Broadway où il portait déjà son habit de soirée (ci-dessus) et sa célèbre cape (ci-contre), Bela Lugosi devint le principal interprète du film de Tod Browning. Bien qu'il fût lui aussi différent du personnage de Stoker (vieillard aux longues moustaches blanches), Lugosi en avait le maintien aristocratique et l'accent d'Europe centrale. Bela Lugosi a imposé l'image de Dracula dans le monde entier, suscitant de nombreuses imitations. Après la Seconde Guerre mondiale, son étoile pâlit, et il fut réduit à reprendre le rôle de Dracula dans de médiocres parodies. A sa mort, en 1957, il tint à être revêtu du costume qui avait fait sa gloire.

Le plus célèbre interprète du rôle de Dracula après Bela Lugosi est sans conteste l'acteur britannique Christopher Lee, que l'on voit ci-contre dans *Le Cauchemar de Dracula* de Terence Fisher (1958), premier film en couleurs adapté du roman de Stoker. Si ce film prend, comme ceux qui l'ont précédé, de grandes libertés avec l'intrigue originale (l'action se passe en Allemagne, Harker meurt au château de Dracula, les rôles de Mina et Lucy sont inversés et le dément Renfield est absent), l'acteur principal est en revanche beaucoup plus proche de Dracula tel qu'il apparaît dans le roman : un homme de haute taille, aux sourcils épais, au nez aquilin, autoritaire et violent. Avec *El Conde Dracula* de Jesus Franco (1971), la ressemblance se fait encore plus frappante : Christopher Lee y incarne un vieillard aux cheveux blancs et aux longues moustaches. Christopher Lee a également prêté ses traits au Dracula historique, Vlad Tepes, auquel il ressemble de façon frappante si l'on en juge par les portraits de l'époque!

détesté que l'on rend responsable de tous les maux de la société. L'accent hongrois de Bela Lugosi, son teint blafard et son sourire malsain contribuent à renforcer l'identification.

Le cinéma inspirera à son tour aux Etats-Unis, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, une abondante littérature populaire où Dracula et ses semblables, affublés de noms slaves ou germaniques, incarneront respectivement, dans l'inconscient collectif, le bolchevisme et le nazisme, aboutissant ainsi à un extraordinaire détournement du mythe originel.

L'internationalisation du mythe

Dans les années cinquante, la culture populaire américaine pénètre tous les pays en dehors du bloc communiste. Le mythe de Dracula, qui faisait partie de l'*american way of life*, se répand un peu partout.

Des films de vampires sont tournés en Italie, en Espagne, au Mexique et même aux Philippines. Dracula lui-même change de visage : en 1958, dans le film de Terence Fisher, *Le Cauchemar de Dracula*, l'acteur britannique Christopher Lee reprend le rôle laissé par Bela Lugosi puis par Lon Chaney et John Carradine. Très différent physiquement de Bela Lugosi, Christopher Lee impose d'emblée la nouvelle image du comte vampire, sous les traits d'un bel homme, quinquagénaire de haute taille, aux tempes grisonnantes et au port majestueux, dont le visage est empreint tour à tour de distinction aristocratique et de bestialité. Dracula est désormais muni de canines longues et pointues qu'il découvre dès qu'il entrouvre les lèvres. Christopher Lee incarnera le personnage de Stoker dans une dizaine de films jusqu'à ce que, fatigué de ce rôle encombrant, il s'autoparodie en 1976, dans un film comique d'Edouard Molinaro, *Dracula, père et fils*, adapté du roman de Claude Klotz, *Paris Vampire*. Pour toute une génération, Christopher Lee s'est à tel point identifié à son personnage que la plupart des acteurs qui lui ont succédé se sont souvent contentés de l'imiter.

L'année 1979 marque cependant un tournant très net dans la conception de l'image

Le Cauchemar de Dracula a remis le vampire à la mode. D'innombrables films sur ce thème ont été tournés depuis lors. En dehors de tous ceux consacrés à Dracula, ou à des personnages similaires comme le comte Yorga, on a tourné des films inspirés de *Carmilla* et de la comtesse Bathory. Certains réalisateurs enfin sont sortis des sentiers battus. De haut en bas, sous l'affiche du *Cauchemar de Dracula* : *Les Lèvres rouges* de Harry Kummel, avec Delphine Seyrig, comtesse Bathory modernisée; affiche de *Et mourir de plaisir* de Roger Vadim, où Annette Stroyberg (ici avec Elsa Martinelli) incarne Carmilla; *Le Bal des vampires*, où l'on voit Polanski tenter de planter un pieu dans le cœur du comte Krolock; enfin, *Nosferatu, fantôme de la nuit* de Werner Herzog où Klaus Kinski (Nosferatu) vampirise Bruno Ganz (Jonathan Harker).

Le vampirisme est souvent pris sous l'angle du comique et de la dérision. Ci-contre, affiche d'une comédie de boulevard; ci-dessous, dessin de parapluie chauve-souris.

cinématographique de Dracula, grâce à deux films, pourtant très différents, qui rompent avec cette convention. Le premier, le *Nosferatu* de Werner Herzog, constitue une sorte de retour aux sources puisque l'acteur principal, Klaus Kinski, renoue avec le maquillage de Max Schreck, le héros du film de Murnau : crâne chauve, oreilles pointues, incisives démesurées et visage de cauchemar. Le second, le *Dracula* de John Badham, constitue au contraire une innovation puisque Dracula, incarné par Frank Langella, y apparaît comme un jeune et séduisant vampire au charme irrésistible.

Du cinéma au monde moderne

Il faut enfin rappeler que *Dracula* n'est pas le seul roman qui ait inspiré des films de vampires. La nouvelle de Le Fanu, *Carmilla*, a été maintes et maintes fois adaptée pour l'écran, le film le plus attachant étant peut-être *Et mourir de plaisir* de Roger Vadim (1960). La comtesse Bathory a connu

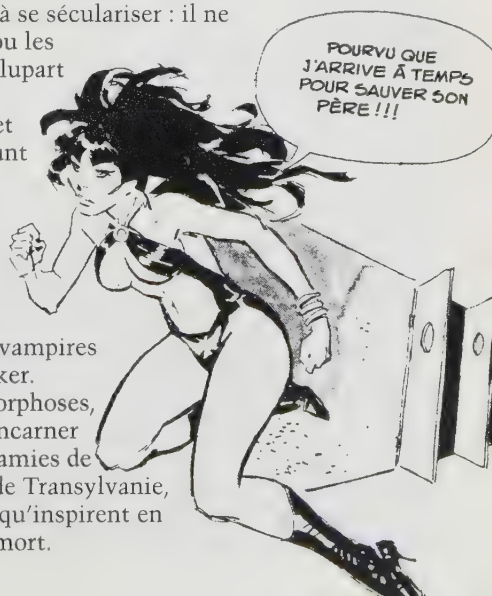
elle aussi un très grand succès au cinéma et Delphine Seyrig, en particulier, lui a prêté son beau visage énigmatique dans *Les Lèvres rouges* de Harry Kummel (1971).

Le cinéma contemporain tend à s'affranchir des poncifs du genre et le thème du vampire connaît un renouvellement, comme le prouvent des films tels *Les Prédateurs* (1983) et *Aux frontières de l'aube* (1987), où l'image du vampire est très modernisée.

Grâce au cinéma, à la littérature, à la télévision et aux bandes dessinées, le mythe du vampire, tel que nous l'a légué Bram Stoker, se pérennise, mais ce faisant, il change de signification, selon les circonstances et l'évolution des mentalités.

Le vampire, de nos jours, tend à se séculariser : il ne craint plus nécessairement l'ail ou les symboles de la foi, il a perdu la plupart de ses attributs magiques, il abandonne ses titres nobiliaires et son château des Carpates, préférant se confondre à la population des grandes villes modernes et, s'il reste un prédateur nocturne assoiffé de sang, il a parfois des côtés séduisants, voire sympathiques, ce qui le situe apparemment aux antipodes des vampires légendaires et du *Dracula* de Stoker. Pourtant, en dépit de ces métamorphoses, le vampire moderne continue à incarner métaphoriquement, comme les lamies de l'Antiquité et les morts-vivants de Transylvanie, toute la fascination et l'angoisse qu'inspirent en nous le sang, la nuit, la vie et la mort.

La bande dessinée s'est emparée du vampire. A tout saigneur, tout honneur : Dracula est devenu outre-atlantique un héros aussi populaire que Tarzan ou Batman. Mais il a trouvé une rivale de choc en la personne de Vampirella (ci-dessous et à gauche). Imaginée en 1969 par Forrest J. Ackerman, Vampirella, comme Superman, vient d'une autre planète, en l'occurrence Drakulon *(sic)*, et est dotée de pouvoirs surnaturels. Au sang est substitué un produit de synthèse; Vampirella ne constitue plus une menace pour l'homme... Page suivante, une version hongroise du célèbre comte.



Drakula
gróf

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Sur un tyran nommé Dracula

«Il était [une fois] au pays de Munténie un voïvode chrétien de foi grecque, dont le nom en roumain était Dracula, ce qui veut dire dans notre langue «le diable». Il était si méchant, que sa vie fut à l'image de son nom».

Chroniques russes

Les exactions perpétrées par le Dracula historique ont inspiré d'effrayantes chroniques en Europe de l'Est. Dracula avait une conception toute personnelle du respect dû à sa personne et de la justice en général.

Une leçon de politesse

Un jour, vinrent chez lui des apocrisiaires [ambassadeurs] du [Grand] turc et lorsqu'ils eurent été introduits chez lui, ils s'inclinèrent selon leur coutume mais ne se découvrirent pas. Alors il leur demanda :

– «Pourquoi agissez-vous ainsi? Vous êtes devant un grand souverain et vous m'outragez de la sorte?» A quoi eux ils répondirent :

– «Telle est la coutume de notre souverain et de notre pays.»

Et Dracula leur dit :

– «Eh bien, je vais vous raffermir dans votre coutume. Tenez-vous bien!»

Et il ordonna de clouer leur turban sur leur tête à l'aide d'un petit clou de fer. Puis, il les laissa partir en leur disant :

– «Allez raconter cela à votre souverain car s'il est habitué d'accepter une telle honte de votre part, nous, nous ne sommes pas habitués à cela. Qu'il n'impose pas ses coutumes à d'autres souverains qui n'en veulent point mais qu'il les garde pour lui.»

Comment gagner le paradis

Un jour [Dracula] fit crier par tout son pays que tous ceux qui étaient vieux et malades, souffrant d'infirmités ou miséreux vinssent à lui. Et il s'assembla une immense foule de pauvres et de vagabonds qui attendaient de lui une grande charité. Et il ordonna de les réunir tous dans une grande maison préparée à dessein et donna ordre qu'on leur servît à boire et à manger à volonté. Alors, après avoir mangé, ils commencèrent à s'amuser. Puis Dracula en personne vint leur rendre visite et leur dit :

– «Que vous faut-il d'autre?» Et eux tous à l'unisson : – «Seigneur, seul Dieu et ta grandeur qui le savent, comme Dieu te le fera entendre.»

Il leur dit alors : – «Voulez-vous que je fasse en sorte que vous n'ayez plus de soucis, et que rien ne vous manque en ce monde?» Et tous, s'attendant à quelque grande liberté, répondirent : – «Nous le voulons, Seigneur!» Sur ce, il ordonna de verrouiller la maison et y fit mettre le feu et ils périrent tous brûlés. Pendant ce temps, il disait à ses *bojare* :

– «Sachez que j'ai fait cela d'abord pour qu'ils ne soient plus un fardeau pour les autres et que personne ne soit plus pauvre dans mon pays, et pour que tous soient riches. Deuxièmement, je les ai délivrés afin qu'aucun d'eux ne souffre plus en ce monde de pauvreté ou de n'importe quelle infirmité.»

La vertu récompensée

Un jour, un marchand étranger de Hongrie, arriva dans la cité de Dracula. Selon ses ordres, il laissa son chariot dans la rue devant la maison abandonnant ses marchandises dans le véhicule pendant qu'il passait la nuit dans la maison. Quelqu'un lui ayant volé 160 ducats d'or du chariot, le marchand se présenta à Dracula pour lui faire part de la perte de son or. Dracula lui dit :

– «Tu peux t'en aller en paix. Cette nuit, ton or te sera rendu.» Et il ordonna qu'on recherchât le voleur dans toute la ville, en disant : «Si on ne retrouve pas le voleur, j'exterminerai la ville entière.»

Et il ordonna de faire mettre dans le chariot durant la nuit, de l'or lui appartenant, mais il y ajouta une pièce. Le marchand, à son réveil, retrouva l'or et, en le comptant deux fois, trouva une pièce de plus. Il alla chez Dracula et lui dit :

– «Sire, j'ai retrouvé l'or, mais, voilà, il y a une pièce de plus qui ne m'appartient pas.» A ce moment on amena le voleur avec l'or dérobé. Et Dracula s'adressa au marchand :

– «Va en paix! Si tu ne m'avais pas parlé de cette pièce d'or supplémentaire, j'étais prêt à t'empaler en compagnie de ce voleur.»

L'Histoire du prince Dracula, en Europe centrale et orientale (XVe siècle),
Matei Cazacu,
Librairie Droz, 1988

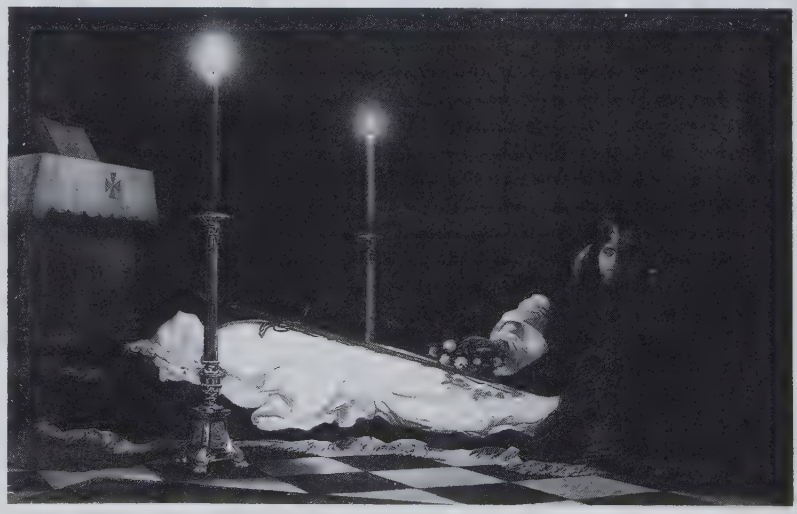
Le vampirisme à travers les siècles

Depuis le XIe siècle, on a pu recueillir divers témoignages sur l'existence des morts-vivants, bien avant que le terme de vampire fût inventé.

L'un des premiers cas de morts-vivants de l'ère chrétienne a été mentionné dès 1304.

Extrait des minutes du concile de 1304

Alors l'Evêque de Chartres commença à raconter; il dit : «Tout dernièrement, après le Concile de Bourges, un chevalier de notre diocèse, excommunié, fut tué; malgré les prières de ses amis et de ses proches, je refusai de l'absoudre pour que les autres prissent peur : il avait en effet commis une grosse faute de pillage. Aussi sous l'escorte du prêtre il fut enterré, sans que je l'ordonne, par des soldats près d'une certaine église Saint-Pierre. Or, le matin suivant, son corps fut jeté loin hors du cimetière, nu sur le sol. Les soldats le découvrirent et il n'avait rien sur lui que les vêtements avec lesquels il avait été enseveli. De nouveau ils enterrent là son cadavre et ferment avec soin la tombe sous un énorme poids de terre et de pierres, mais



le lendemain ils aperçoivent encore le cadavre rejeté et la tombe intacte. Cinq fois ils l'enterrent; cinq fois avec le même effroi, ils le voient rejeté. Vaincus enfin par un phénomène effrayant, ils recouvrent de terre ce corps loin du cimetière de l'église. Frappés de terreur, les chefs de l'armée ne tardèrent plus, comme nous le souhaitions, de faire la paix avec nous.»

A cela le Concile répondit : «Qu'est-ce que cela signifie, sinon que, devant les yeux des hommes, l'arbitre suprême affirme l'autorité de son Eglise, et que c'est en toute justice que les excommuniés sont écartés par les évêques de la sépulture des chrétiens? De tels individus en effet renient la foi en s'adonnant au brigandage plutôt qu'à la paix.»

cité par Tony Faivre,
Les Vampires,
Eric Losfeld, 1962

Chanoine de Lincoln, puis archidiacre d'Oxford, Walter Map (1140? – 1208?) a raconté plusieurs histoires de morts-vivants, dont celle-ci :

Histoire d'un mort-vivant au Pays de Galles

William Laudun, soldat anglais, homme connu pour sa grande force et son courage, alla trouver Gilbert Foliot, qui était alors Evêque de Hereford, mais qui est maintenant Evêque de Londres, et lui dit : «Monseigneur, je viens vous demander conseil. Un certain malfaiteur gallois est mort récemment à mon domicile. C'était un homme qui affirmait ne croire en rien, et après un intervalle de quatre nuits, il est revenu chaque nuit et n'a pas manqué à chaque occasion d'appeler nominalement d'un ton sévère l'un de ses anciens voisins. Dès qu'il les appelle, ils tombent malade et meurent au bout de trois jours, si bien que, maintenant, il n'en reste plus beaucoup.» L'Evêque, qui était tout à fait stupéfait, répondit : «Le Seigneur a peut-être donné à l'esprit mauvais de ce misérable gredin le pouvoir de se réveiller et de faire marcher son corps mort. Il faut cependant exhumer le cadavre et l'égorger tout en aspergeant d'eau bénite le corps et la tombe et, cela étant fait, l'enterrer de nouveau.» Ce qui fut dit fut fait, mais néanmoins les survivants étaient tourmentés et attaqués par l'esprit errant. Il arriva alors qu'une certaine nuit, tandis qu'il n'y avait plus beaucoup de survivants, le nom de William lui-même fut appelé trois fois. Mais lui, étant courageux, actif et perspicace, sortit de chez lui en courant, brandissant son épée dégainée. Le démon s'enfuit, mais il le poursuivit jusqu'à sa tombe et, alors qu'il s'y allongeait, il sépara proprement la tête du corps d'un coup d'épée. A partir de ce moment précis, la persécution que les gens subissaient de la part de ce vagabond démoniaque cessa et depuis lors ni William lui-même ni quiconque parmi les autres n'a subi aucun mal.

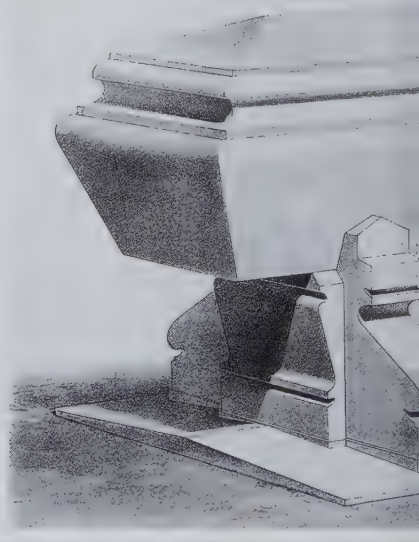
Walter Map,
De Nugis Curialium (1181-1193)
cité par Montague Summers,
The Vampire in Europe, Londres, 1929,
traduit de l'anglais par J. Marigny

Contemporain de Map, William of Newburgh (1136 - 1208?), historien et chroniqueur, parle ici d'un mort-vivant qui ressemble au vampire moderne.

Le mort-vivant de l'abbaye de Melrose

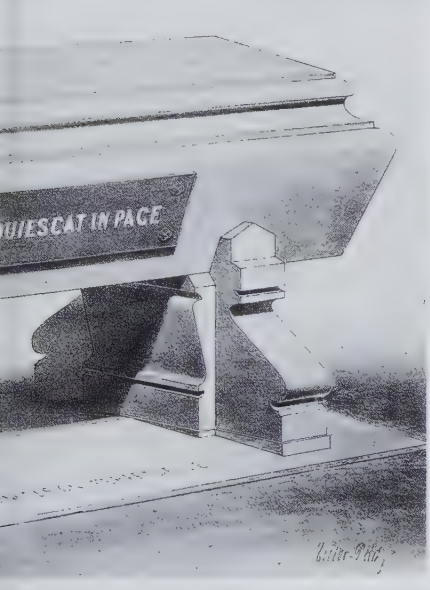
Il y a quelques années mourut l'aumônier d'une certaine dame de haut

rang, et il fut inhumé dans ce majestueux et magnifique monastère qu'est l'abbaye de Melrose. Malheureusement ce prêtre ne respectait guère les vœux sacrés de son saint ordre et il passait ses jours presque à la façon d'un laïc... Et ce qui se passa après sa mort montre de façon tout à fait évidente qu'il était généralement tenu en piètre estime et que sa culpabilité était très condamnable et même détestable. Pendant plusieurs nuits, il sortit de sa tombe et tenta de pénétrer par effraction dans le cloître, mais il échoua et ne put molester ni alarmer qui que ce soit si grands étaient les mérites et la sainteté des bons moines qui habitaient là. Après quoi, il décida d'aller plus loin et il apparut soudain dans la chambre à coucher, au chevet même de la dame dont il avait été l'aumônier, poussant des cris extrêmement perçants et des gémissements à fendre l'âme. Cela s'étant reproduit plus d'une fois, elle fut presque folle de frayeur, redoutant qu'un terrible danger pût lui arriver, et convoquant un frère supérieur du monastère, elle le supplia les larmes aux yeux de faire dire spécialement des prières pour elle puisqu'elle était tourmentée de la façon la plus extraordinaire et la plus inhabituelle. Quand il entendit son récit, le moine calma son anxiété... et promit de trouver sous peu un remède. Rentré au monastère, il divulga son plan à un vieux moine avisé et ils décidèrent, en compagnie, de deux jeunes gens robustes et courageux, de monter la garde dans la partie du cimetière où était enterré le malheureux prêtre... Minuit avait déjà sonné et il n'y avait pas trace du monstre. Trois des compagnons se retirèrent donc un moment pour se réchauffer près du feu dans un bâtiment non loin de là... mais le moine qui leur avait demandé de se joindre à lui décida de continuer à monter la garde. Tandis qu'il restait seul sur les lieux, le Diable, pensant trouver une belle occasion de miner le courage et la ténacité de cet homme pieux, fit lever de sa tombe celui qui lui servait d'instrument... Quand le moine vit le monstre tout près de lui, il fut saisi d'horreur, mais il retrouva aussitôt son courage... Au moment où le monstre se ruait sur lui en poussant un affreux hurlement, il resta sur place et lui asséna un terrible coup de hache. Quand le mort reçut cette blessure, il poussa un terrible gémissement et, faisant volte-face, il s'enfuit aussi vite qu'il était apparu. Mais le courageux moine le poursuivit et le contraignit à se réfugier dans sa tombe. Celle-ci sembla s'ouvrir aussitôt d'elle-même pour le laisser entrer et elle se referma rapidement sur lui...



Quand ils [*les trois autres moines*] entendirent toute l'histoire, ils décidèrent dès l'aube de déterrer ce maudit cadavre... Quand ils eurent enlevé la terre et mis au jour le cadavre, il le trouvèrent marqué d'une terrible blessure, tandis que le sang noir qui s'en était écoulé avait apparemment inondé toute la tombe. La charogne fut transportée à un endroit éloigné du monastère, où elle fut brûlée sur un grand bûcher et les cendres en furent éparpillées aux quatre vents.

William of Newburgh
Historia Rerum Anglicarum,
chap. XXIV (1196)
cité par Montague Summers,
The Vampire in Europe,
Londres, 1929.
traduit de l'anglais par J. Marigny



Dans son ouvrage Relation d'un voyage au Levant, *publié en 1702, le botanicien Joseph Pitton de Tournefort (1656 - 1708) a raconté l'histoire d'un broucolaque dans l'île de Mykonos, reprise ici par Dom Calmet.*

Un broucolaque facétieux

«Celui dont on va donner l'histoire était un paysan de Micon, naturellement chagrin et querelleux – c'est une circonstance à remarquer par rapport à de pareils sujets; il fut tué à la campagne, on ne sait par qui ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas, qu'il venait dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par-derrière, et faire mille petits tours d'espiègle.

L'île en délire

«On ne fit qu'en rire d'abord; mais l'affaire devint sérieuse lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre; les *papas* même convenaient du fait, et sans doute qu'ils avaient leurs raisons. On ne manqua pas de faire dire des messes; cependant le paysan continua la même vie sans se corriger. Après plusieurs assemblées des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, on conclut qu'il fallait, suivant je ne sais quel ancien cérémonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

«Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être enfermé. Ce corps fut déterré après la messe, et l'on se mit en devoir de lui arracher le cœur : le boucher de la ville, assez vieux et fort maladroit, commença

L'*Enfer*, peinture de Memling, XVIe siècle (détail).

à lui ouvrir le ventre au lieu de la poitrine. Il fouilla longtemps dans les entrailles, sans y trouver ce qu'il cherchait. Enfin quelqu'un l'avertit qu'il fallait percer le diaphragme, le cœur fut arraché avec l'admiration des assistants; le cadavre sentait si mal qu'on fut obligé de brûler de l'encens, mais la fumée, confondue avec les exhalaisons de cette charogne, ne fit qu'en augmenter la puanteur, et commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens.

«Leur imagination, frappée du spectacle, se remplit de visions; on s'avisa de dire qu'il sortait une fumée épaisse de ce corps. Nous n'osions pas dire que c'était celle de l'encens. On ne criait que : "*Vroucolacas*" (c'est le nom qu'on donne à ces prétendus revenants) dans la chapelle et dans la place qui est au devant. Le bruit se répandait dans les rues comme par mugissements, et ce nom semblait être fait pour ébranler la voûte de la chapelle. Plusieurs des assistants assuraient que le sang de ce malheureux était encore tout chaud. D'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas bien mort, ou pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le Diable. C'est là précisement l'idée d'un *vroucolacas*; on faisait alors retentir ce nom d'une manière étonnante. Il entra dans ce temps une foule de gens, qui protestèrent tout haut qu'ils s'étaient bien aperçus que ce corps n'était pas raide lorsqu'on le porta de la campagne à l'église pour l'enterrer, et que par conséquent, c'était un vrai *vroucolacas*. C'était là le refrain.

«Je ne doute pas qu'on eût soutenu qu'il ne puait pas, si nous n'eussions été présents, tant ces pauvres gens étaient étourdis du coup et infatués du retour des morts. Pour nous qui nous étions placés auprès du cadavre pour faire nos observations plus exactement, nous faillîmes à crever de la grande puanteur qui en sortait. Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous répondîmes que nous le croyions très bien mort, mais comme nous voulions guérir, ou au moins ne pas aigrir leur imagination frappée, nous leur représentâmes qu'il n'était pas surprenant que le boucher se fût aperçu de quelque chaleur en fouillant dans des entrailles qui se pourrissaient; qu'il n'était pas extraordinaire qu'il en fût sorti quelques vapeurs puisqu'il en sort du fumier que l'on remue; que pour ce prétendu sang vermeil, il paraissait encore sur les mains du boucher, que ce n'était qu'une bourbe fort puante.

«Après tous ces raisonnements, on fut d'avis d'aller à la marine, et de brûler le cœur du mort, qui malgré cette exécution fut moins docile et fit plus de bruit qu'auparavant. On l'accusa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes et

même les terrasses, de briser les fenêtres, de déchirer les habits, de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré; je crois qu'il n'épargna que la maison du consul chez qui nous logions.

La fin du maléfice

«On porta donc le *vroucolacas* par ordre des administrateurs à la pointe de l'île de Saint-Georges, où l'on avait préparé un grand bûcher avec du goudron, de peur que le bois, quelque sec qu'il fût, ne brûla pas assez vite par lui-même. Les restes de ce malheureux cadavre y furent jetés, et consumés dans peu de temps : c'était le premier jour de janvier 1701. Nous vîmes ce feu en revenant de Delos; on pouvait bien l'appeler un vrai feu de joie, puisqu'on n'entendit plus de plaintes contre le *vroucolacas*. On se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit quelque chanson pour le tourner en ridicule.

Conclusion de Tournefort

«Dans tout l'archipel, on est persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec, dont le diable ranime le cadavre. Les habitants de l'île de Santorin appréhendent fort ces sortes de loups-garous; ceux de Micon, après que leurs visions furent dissipées, craignaient également les poursuites des Turcs et celles de l'évêque de Tine. Aucun *papas* ne voulut se trouver à Saint-Georges lorsqu'on brûla ce corps, de peur que l'évêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer et brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite, ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Micon le sang de ce pauvre diable qui devint en toute manière l'abomination et l'horreur de son pays. Après cela, ne faut-il pas avouer que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas de grands Grecs, et qu'il n'y a chez eux qu'ignorance et superstition?»

C'est ce que dit monsieur de Tournefort.

Dom Augustin Calmet,
Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires..., Paris, 1751

C'est l'affaire d'Arnold Paole vers 1726, consignée par le Visum et Repertum *de Johann Flückinger (1732) qui a véritablement fait connaître le vampire dans toute l'Europe occidentale.*

Où l'on rapporte comment le vampire fut identifié puis détruit

Ayant entendu dire à plusieurs reprises que dans le village de Medwegya, en Serbie, les soi-disant vampires faisaient mourir un grand nombre de personnes en leur suçant le sang, j'ai reçu l'ordre et la mission du commandement supérieur de sa Majesté de faire la lumière sur cette question et d'enquêter avec l'appui d'officiers et de deux *Unterfeldscherer*; notre examen des faits se fit par-devant le capitaine de la compagnie des Heiduques, Gorschitz Heiduck Burjaktar, et les autres Heiduques les plus anciens de l'endroit. Ceux-ci, après qu'on les eut interrogés, déclarèrent unanimement qu'il y a environ cinq ans un Heiduque du pays, nommé Arnold Paole, se brisa le cou en tombant d'une charrette de foin; ledit Arnold Paole aurait raconté à plusieurs reprises au cours des années précédentes avoir été victime d'un vampire près de Cassowa, dans la Perse Turque.

A) C'est pourquoi il aurait lui-même mangé de la terre dans la tombe d'un vampire, se serait frotté du sang de celui-

ci afin (comme il est courant) de se libérer de son action maléfique. pourtant, vingt ou trente jours après sa mort, des gens se plaignirent que le nommé Arnold Paole venait les tourmenter et qu'il avait fait mourir quatre personnes. Pour mettre fin à ce danger, le Heiduque conseilla aux habitants de déterrer le vampire, ce qui fut dit fut fait, quarante jours après la mort de celui-ci, et on le trouva en parfait état de conservation, les chairs non décomposées, les yeux injectés de sang frais qui lui sortait également par les oreilles et par le nez, salissant sa chemise et son linceul. Les ongles de ses mains et de ses pieds s'étaient détachées et d'autres repoussaient à leur place, d'où l'on conclut qu'il était un archi-vampire. Aussi, selon la coutume de là-bas, on lui enfonça un pieu à travers le cœur. Mais tant qu'on se livrait à cette action :

B) Il poussa un grand cri et une forte quantité de sang jaillit de son corps. On brûla celui-ci le jour même et les cendres

furent jetées dans le tombeau. Mais les gens prétendent là-bas que tous ceux qui sont victimes d'un vampire en mourant le deviennent à leur tour. C'est pourquoi il fut décidé d'exécuter de la même manière les quatre corps cités ci-dessus. L'affaire ne s'arrêta pas là, car on était persuadé que ledit Arnold Paole avait attaqué non seulement des gens mais aussi du bétail.

J. Flückinger, *Visum et Repertum* (1732), cité par Tony Faivre, *Les Vampires*, Eric Losfeld, 1962

Au chapitre XVI de son Traité, *Dom Calmet cite cette lettre adressée à l'un de ses amis au sujet d'un vampire de Hongrie.*

Lettre sur les revenants de Hongrie

Pour satisfaire aux demandes de monsieur l'abbé Dom Calmet concernant les vampires, le soussigné a l'honneur de s'assurer qu'il n'est rien de plus vrai et de si certain que ce qu'il en aura sans doute lu dans les actes publics et imprimés qui ont été insérés dans les gazettes par toute l'Europe; mais à tous ces actes publics qui ont paru, Monsieur l'Abbé doit s'attacher pour un fait véridique et notoire à celui de la députation de Belgrade ordonnée par feu S. M. I. Charles VI, de glorieuse mémoire, et exécutée par feu Son Altesse Sérénissime le duc Charles Alexandre de Wurtemberg, pour lors vice-roi ou gouverneur du royaume de Servie; mais je ne puis pour le présent citer l'année, ni le mois, ni le jour, faute de mes papiers que je n'ai point présentement près de moi.

Ce prince fit partir une députation de Belgrade, moitié d'officiers militaires, moitié du civil, avec l'Auditeur général du royaume, pour se transporter dans un village où un fameux vampire décédé depuis plusieurs années faisait un ravage excessif parmi les siens, car notez que ce n'est que dans leur famille et parmi leur propre parenté que ces suceurs de sang se plaisent à détruire notre espèce. Cette députation fut composée de gens et de sujets reconnus par leurs mœurs, et même par leur savoir, irréprochables et même savants parmi les deux ordres : ils furent sermentés et accompagnés d'un lieutenant des grenadiers du régiment du prince Alexandre de Wurtemberg et de vingt-quatre grenadiers dudit régiment.

Tout ce qu'il y eut d'honnêtes gens, le duc lui-même, qui se trouvèrent à Belgrade, se joignirent à cette députation pour être spectateurs oculaires de la preuve véridique qu'on allait faire.

Arrivé sur les lieux, l'on trouva que dans l'espace de quinze jours, le vampire, oncle de cinq tant neveux que nièces, en avait déjà expédié trois, et un de ses propres frères. Il en était au cinquième, belle jeune fille, sa nièce, et l'avait déjà sucée deux fois lorsqu'on mit fin à cette triste tragédie par les opérations suivantes.

On se rendit avec les commissaires députés, pas loin de Belgrade, dans un village, et cela en public, à l'entrée de la nuit, à sa sépulture. Ce monsieur n'a pu me dire les circonstances du temps auquel les précédents morts avaient été sucés, ni les particularités à ce sujet. La personne, après avoir été sucée, se trouva dans un état pitoyable de langueur, de faiblesse, de lassitude, tant le tourment est violent. Il y avait environ trois ans qu'il était enterré; l'on vit sur son tombeau une lueur semblable à celle d'une lampe, mais moins vive.

On fit l'ouverture du tombeau et l'on y trouva un homme aussi entier, et paraissant aussi sain qu'aucun de nous, assistants; les cheveux et les poils de son corps, les ongles, les dents, et les yeux (ceux-ci demi-fermés) aussi fermement attachés après lui qu'ils le sont actuellement après nous qui avons vie et qui existons, et son cœur palpitant.

Ensuite l'on procéda à le tirer hors de son tombeau, le corps n'étant pas à la vérité flexible, mais n'y manquant nulle partie, ni de chair, ni d'os; ensuite on lui perça le cœur avec une espèce de lance de fer rond et pointu : il en sortit une matière blanchâtre et fluide avec du sang, mais le sang dominant sur la matière, le tout n'ayant aucune mauvaise

odeur; ensuite de quoi on lui trancha la tête avec une hache semblable à celle dont l'on se sert en Angleterre pour les exécutions : il en sortit aussi une matière et du sang semblable à celle que je viens de dépeindre, mais plus abondamment à proportion de ce qui sortit du cœur.

Au surplus, on le rejeta dans sa fosse avec force chaux vive pour le consommer plus promptement; et dès lors, sa nièce, qui avait été sucée deux fois, se porta mieux. A l'endroit où ces personnes sont sucées, il se forme une tache très bleuâtre; l'endroit du sucement n'est pas déterminé, tantôt c'est en un endroit, tantôt c'est en un autre. C'est un fait notoire attesté par les actes les plus authentiques, et passé à la vue de plus de 1 300 personnes toutes dignes de foi.

Mais je me réserve pour satisfaire plus en plein la curiosité du savant abbé Dom Calmet, de lui détailler plus en plein ce que j'ai vu à ce sujet de mes propres yeux, et le remettrai à monsieur le chevalier de Saint-Urbain pour le lui envoyer, trop charmé en cela comme en toute autre chose, de trouver des occasions à lui prouver que personne n'est avec une si parfaite vénération et respect que son très humble et très obéissant serviteur L. de Beloz, ci-devant capitaine dans la régiment de feu S.A.S. le prince Alexandre de Wurtemberg, et

son aide de camp, et actuellement premier capitaine des grenadiers dans le régiment de monsieur le baron de la Trenck.

Dom Augustin Calmet,
Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires...,
Paris, 1751

Prosper Mérimée raconte, dans La Guzla, *recueil de ballades et de souvenirs de voyage, un cas de vampirisme dont il a été témoin en Serbie en 1816.*

Témoignage de Prosper Mérimée

«Un soir, les deux femmes de la maison nous avaient quittés depuis une heure environ et pour éviter de boire, je chantais à mon hôte quelques chansons de son pays, quand nous fûmes interrompus par des cris affreux qui partaient de la chambre à coucher; il n'y en a qu'une ordinairement dans la maison, et elle sert à tout le monde. Nous y courûmes armés et nous y vîmes un spectacle affreux. La mère, pâche et échevelée, soutenait la fille évanouie, encore plus pâle qu'elle-même et étendue sur une botte de paille qui lui servait de lit. Elle criait : «Un vampire! Un vampire! Ma pauvre fille est morte!» Nos soins réunis firent revenir à elle la pauve Khava. Elle avait vu, disait-elle, la fenêtre s'ovrir et un homme pâle et enveloppé dans un linceul s'était jeté sur elle et l'avait mordue en tâchant de l'étrangler. Aux cris qu'elle avait poussés, le spectre s'était enfui et elle s'était évanouie. Cependant, elle avait reconnu dans le vampire un homme du pays, mort depuis plus de quinze jours et nommé Wieczany. Elle avait sur le cou une petite marque rouge; mais je ne sais si ce n'était pas un signe naturel ou si quelque insecte ne l'avait pas mordue pendant son cauchemar... Au point du jour tout le village fut en mouvement. Les hommes étaient armés de fusils et de hanzards. Les femmes portaient des ferments rougis. Les enfants avaient des pierres et des bâtons. On se rendit au cimetière au milieu des cris et des injures dont on accablait le défunt. J'eus beaucoup de peine à me faire jour au milieu de cette foule enragée et à me placer auprès de la fosse... Au moment où l'on enleva le drap qui couvrait le corps, un cri terriblement aigu me fit dresser les cheveux sur la tête : il était poussé par une femme à côté de moi : «C'est un vampire! Il n'est pas mangé des vers!» et cent bouches le répétèrent à la fois. En même temps vingt coups de fusil tirés en même temps mirent en pièce la tête du cadavre, et le père et les parents de Khava le frappèrent encore à coups redoublés de leurs longs couteaux. Des femmes recueillaient sur du linge la liqueur rouge qui sortait de ce corps déchiqueté afin d'en frotter le cou de la malade. Cependant plusieurs jeunes gens tirèrent le mort hors de la fosse et bien qu'il fût criblé de coups, ils prirent encore la précaution de le lier bien fortement sur un tronc de sapin; puis ils le traînèrent, suivis de tous les enfants, jusqu'à un petit verger en face de la maison. Là étaient préparés d'avance force fagots entremêlés de paille. Ils y mirent le feu puis jetèrent le cadavre et se mirent à danser autour et à crier à qui mieux mieux... On entortilla le cou de la malade de ces lambeaux teints de la liqueur rouge et infecte qu'ils prenaient pour du sang et qui faisait un contraste affreux avec la gorge et les épaules à moitié nues de la pauvre Khava.

Prosper Mérimée, *La Guzla* (1827),
cité par Tony Faivre,
Les Vampires,
Eric Losfeld, 1962

La réaction rationaliste

Vers la moitié du siècle des Lumières, les savants, les philosophes et même les hommes d'église condamnèrent sévèrement au nom de la raison la légende des vampires qui avait été complaisamment exploitée dans toutes sortes de revues et de traités pseudo-scientifiques.

Dans l'article «Vampires» de son Dictionnaire philosophique *(1764), Voltaire donne libre cours à son indignation et à son humour féroce devant pareille superstition.*

La croyance aux vampires est un anachronisme

Quoi! c'est dans notre dix-huitième siècle qu'il y a eu des vampires! c'est après le règne des Locke, des Shaftesbury, des Trenchard, des Collins; c'est sous le règne des d'Alembert, des Diderot, des Saint-Lambert, des Duclos, qu'on a cru aux vampires; et que le révérend père dom Augustin Calmet, prêtre, bénédictin de la congrégation de S. Vannes et de Saint-Hidulphe, abbé de Sénone, abbaye de cent mille livres de rentes, voisine des deux autres abbayes du même revenu, a imprimé et réimprimé l'histoire des vampires avec l'approbation de la Sorbonne, signée *Marcilli*!

Ces vampires étaient des morts qui sortaient la nuit de leurs cimetières pour venir sucer les sang des vivants, soit à la gorge ou au ventre après quoi ils allaient

se remettre dans leurs fosses. Les vivants sucés maigrissaient, pâlissaient, tombaient en consomption et les morts suceurs engraissaient, prenaient des couleurs vermeilles, étaient tout à fait appétissants. C'était en Pologne, en Hongrie, en Silésie, en Moravie, en Autriche, en Lorraine, que les morts faisaient cette bonne chère. On n'entendait point parler des vampires à Londres, ni même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traiteurs, des gens d'affaires, qui sucèrent en plein jour le sang du peuple; mais ils n'étaient point morts, quoique corrompus. Ces suceurs véritables ne demeuraient pas dans des cimetières mais dans des palais fort agréables.

Les moines sont les seuls vrais vampires

Les rois de Perse furent, dit-on, les premiers qui se firent servir à manger après leur mort. Presque tous les rois d'aujourd'hui les imitent mais ce sont les moines qui mangent leur dîner et leur souper, et qui boivent le vin. Ainsi les rois ne sont pas, à proprement parler, des vampires. Les vrais vampires sont les moines qui mangent aux dépens des rois et des peuples.

On agite ensuite la grande question, si l'on peut absoudre un vampire qui est mort excommunié. Cela va plus au fait.

Je ne suis pas assez profond dans la théologie pour dire mon avis sur cet article; mais je serais volontiers pour l'absolution, parce que dans toutes les affaires douteuses il faut toujours prendre le parti le plus doux.

Il n'y en a plus !

Le résultat de tout ceci est qu'une grande partie de l'Europe a été infestée de vampires pendant cinq ou six ans, et qu'il n'y en a plus; que nous avons eu des convulsionnaires en France pendant plus de vingt ans, et qu'il n'y en a plus; que nos avons eu des possédés pendant dix-sept cents ans, et qu'il n'y en a plus; qu'on a toujours ressuscité des morts depuis Hippolyte, et qu'on n'en ressuscite plus; que nous avons eu des Jésuites en Espagne, en Portugal, en France, dans les deux Sicile, et que nous n'en avons plus.

Voltaire,
Dictionnaire philosophique,
cité par Roger Vadim,
Histoires de vampires,
Paris, Robert Laffont, 1963

Archiatre de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, Gérard Van Swieten lui adressa en 1755 un rapport médical qui condamnait la croyance aux vampires.

J'ai lu, il y a quelques mois, un petit traité anglais imprimé à Londres, en 1751, dans lequel on peut lire un fait notable et fort bien prouvé. Au mois de février 1750, on ouvrit le tombeau d'une ancienne famille dans le comté de Devonshire en Angleterre : parmi beaucoup d'ossements et de nombreux cercueils pourris, on trouva une caisse de bois intacte : on l'ouvrit par curiosité; on y trouva le corps d'un homme tout entier : les chairs gardaient encore leur fermeté naturelle; les jointures des épaules, du coude et des doigts étaient parfaitement souples : quand on appuyait sur la face, elle cédait sous le doigt, mais reprenait sa consistance dès que la pression cessait : la même chose fut expérimentée sur tout le corps; la barbe était noire, et longue de quatre pouces. La cadavre n'avait pas été embaumé, puisque on ne repéra aucun signe d'incision. Le registre de la

Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.

paroisse témoignait qu'après l'an 1669, aucune personne n'avait été ensevelie dans cette fosse. Voici donc un vampire anglais, qui depuis 80 ans était bien tranquillement dans sa tombe, sans ennuyer personne.

La superstition, fille de l'ignorance

Examinons les faits allégués en preuve du vampirisme. Rosina Iolackin, morte le 22 décembre 1754 est déterrée le 19 janvier 1755, et déclarée vampire et digne du feu, parce qu'elle a été retrouvée intacte dans sa tombe. L'hiver, les anatomistes tiennent des cadavres à l'air libre pendant six semaines et même deux mois, sans putréfaction. Et l'on note ensuite que cet hiver a été particulièrement rigoureux. Parmi tous les autres cadavres déterrés, la corruption avait déjà consumé la plus grande partie de leur corps : mais il suffisait qu'il ne fut pas totalement putréfié, et alors, vite au feu! Quelle ignorance! On parle dans la relation du Consistoire d'Olmutz de certains signes ou caractéristiques trouvés sur les cadavres des vampires; mais ils ne sont jamais spécifiés. Deux étuvistes, chirurgiens qui n'avaient jamais vu un cadavre desséché, qui ne savaient rien de la structure du corps humain, comme ils l'ont eux-même confessé aux commissaires, sont les témoins qui font établir une sentence de feu. Il est bien vrai que les commissaires d'Olmutz n'ont pas toujours pris des chirurgiens pour examiner les faits; ils ont fait parfois venir des commissaires spirituels qui, avec beaucoup de désinvolture, ont parlé de vampirisme; il résulte en effet de l'«Ante Acta», qu'en l'an 1723, ils firent brûler le corps d'un homme treize jours après sa mort, et dans la sentence on allègue comme motif que sa grand-mère

ne jouit pas d'une bonne réputation dans la Communauté.

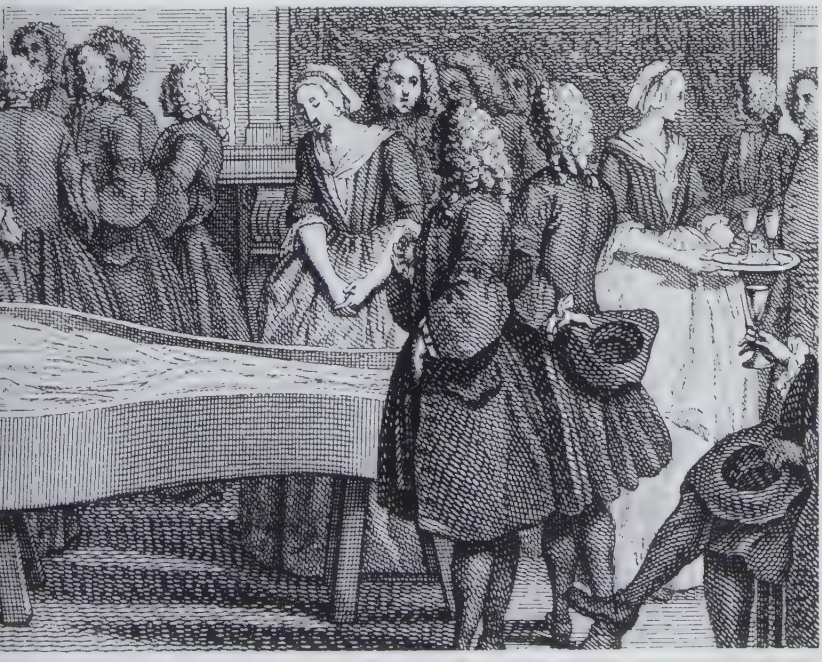
On ne respecte plus les morts !

C'est sur des fondements de la sorte que s'ourdit toute cette histoire, que se commirent des sacrilèges, et que fut violé l'asile des tombes; on jeta le discrédit sur la réputation des défunts et de leurs familles qui devaient s'attendre au même sort, si de tels abus peu à peu ne disparaissaient pas : on jeta aux mains des bourreaux les corps des enfants morts dans l'innocence; des hommes dont la teneur de vie ne fut jamais soupçonnée eurent le malheur d'être déterrés, uniquement parce qu'une prétendue sorcière avait été mise en terre. On les déclare sorciers; on remet leurs corps, non seulement au bourreau, pour qu'il les réduise en cendres, mais la sentence souligne qu'ils auraient été punis bien plus sévèrement s'ils avaient été encore en vie; et qu'on brûlera leur corps avec infamie, afin que cela serve d'exemple à leurs complices.

Où sont les lois qui autorisent de telles sentences? On admet qu'il n'y en a pas, mais on allègue froidement que l'usage le veut ainsi. Quelle avalanche de malheurs! Choses semblables me bouleversent et me portent à une telle fureur qu'il me faut terminer ici mon exposé pour ne pas être entraîné au-delà des limites fixées par la décence.

in Roger Vadim,
op. cit.

Une cérémonie funèbre en Angleterre au XVIIIe siècle.



Lettres de noblesse

Dracula, *qui a inspiré tant de romans, de nouvelles et de films, est le texte fondateur du mythe moderne du vampire. Mais ce personnage n'est pas exclusivement masculin comme l'attestent deux autres chefs-d'œuvre de la littérature du XIXe siècle,* La Morte amoureuse *de Théophile Gautier et* Carmilla *de Joseph Sheridan Le Fanu.*

Jonathan Harker, envoyé en mission au château du comte Dracula en Transylvanie, décrit dans son journal le comportement étrange de son hôte.

Harker est reçu par Dracula

D'un geste poli de la main droite, l'homme me pria d'entrer, et me dit en un anglais excellent mais sur son ton bizarre :

– Soyez le bienvenu chez moi! Entrez de votre plein gré! Il n'avança pas d'un pas vers moi, il restait là, semblable à une statue, comme si le premier geste qu'il avait eu pour m'accueillir l'avait pétrifié. Pourtant, à peine avais-je franchi le seuil qu'il vint vers moi, se précipitant presque, et de sa main tendue saisit la mienne avec une force qui me fit frémir de douleur – d'autant plus que cette main était aussi froide que de la glace; elle ressemblait davantage à la main d'un mort qu'à celle d'un vivant. Il répéta :

– Soyez le bienvenu chez moi! Entrez de votre plein gré, entrez sans crainte et laissez ici un peu du bonheur que vous apportez!

La force de sa poignée de main, en outre, me rappelait à tel point celle du cocher dont, à aucun moment, je n'avais vu le visage, que je me demandai alors si ce n'était pas encore au cocher que j'étais en train de parler. Je voulus m'en assurer :

– Le comte Dracula? fis-je.

S'inclinant courtoisement, il répondit :

– Oui, c'est moi le comte Dracula, et je vous souhaite la bienvenue dans ma maison, monsieur Harker. Entrez, entrez. La nuit est froide; vous avez certainement besoin de vous reposer, et aussi de manger quelque chose…

Bram Stoker.

La rencontre Harker-Dracula vue par Terence Fisher (*Le Cauchemar de Dracula*, 1958).

Portrait de Dracula

Son nez aquilin lui donnait véritablement un profil d'aigle; il avait le front haut, bombé, les cheveux rares aux tempes mais abondants sur le reste de la tête; les sourcils broussailleux se rejoignaient presque au-dessus du nez, et leurs poils, tant ils étaient longs et touffus, donnaient l'impression de boucler. La bouche, ou du moins ce que j'en voyais sous l'énorme moustache, avait une expression cruelle, et les dents, éclatantes de blancheur, étaient particulièrement pointues; elles avançaient au-dessus des lèvres dont le rouge vif annonçait une vitalité extraordinaire chez un homme de cet âge. Mais les oreilles étaient pâles, et vers le haut se terminaient en pointe; le menton, large, annonçait, lui aussi, de la force, et les joues, quoique creuses, étaient fermes. Une pâleur étonnante, voilà l'impression que laissait ce visage.

J'avais bien remarqué, certes, le dos de ses mains qu'il tenait croisées sur ses genoux, et, à la clarté du feu, elles m'avaient paru plutôt blanches et fines; mais maintenant que je les voyais de plus près, je constatai, au contraire, qu'elles étaient grossières : larges, avec des doigts courts et gros. Aussi étrange que cela puisse sembler, le milieu des paumes était couvert de poils. Toutefois, les ongles étaient longs et fins, taillés en pointe. Quand le comte se pencha vers moi, à me toucher, je ne pus m'empêcher de frémir. Peut-être, son haleine sentait-elle mauvais; toujours est-il que mon cœur se souleva et qu'il me fut impossible de le cacher. Le comte, sans aucun doute, le remarqua, car il recula en souriant d'un sourire qui me parut de mauvais augure et qui me laissa encore

mieux voir ses dents proéminentes. Puis il alla reprendre sa place près de la cheminée. Nous restâmes un bon moment sans parler; et comme, en regardant autour de moi, je levai les yeux vers la fenêtre, je la vis qui s'éclairait des premières lueurs de l'aube. Un lourd silence semblait peser sur toutes choses. Pourtant, en écoutant attentivement, j'eus l'impression d'entendre des loups hurler dans la vallée. Les yeux de mon hôte brillèrent, et il me dit :

– Ecoutez-les! Les enfants de la nuit... En font-ils une musique!

Dracula révèle sa nature de vampire

Quand je me fus mis au lit, je dormis quelques heures à peine et, sentant que je ne pourrais pas me rendormir, je me levai. J'avais accroché la petite glace de mon nécessaire à l'espagnolette de ma fenêtre et je commençais à me raser quand, soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule et reconnus la voix du comte qui me disait : «Bonjour!» Je sursautai, fort étonné de ne pas l'avoir vu venir, puisque, dans le miroir, je voyais reflétée toute l'étendue de la chambre qui se trouvait derrière moi. Dans mon mouvement de surprise, je m'étais légèrement coupé, ce que je ne remarquai pas au moment même. Lorsque j'eus répondu au comte, je regardai à nouveau dans le miroir, essayant de comprendre comment j'avais pu me tromper. Cette fois, il n'y avait pas d'erreur possible, je savais que l'homme était tout près de moi; il me suffisait de tourner légèrement la tête pour le voir contre mon épaule. Et pourtant son image n'était pas reproduite dans la glace! Toute la pièce derrière moi était reflétée dans le miroir; mais il ne s'y trouvait qu'un seul homme – celui qui écrit ces lignes. Ce fait stupéfiant venant s'ajouter à tant d'autres mystères ne fit qu'accentuer la sensation de malaise que j'éprouve toujours lorsque le comte est là. Mais, au même moment, je m'aperçus que je saignais un peu au menton. Posant mon rasoir, je tournai la tête à demi pour chercher des yeux un morceau de coton. Quand le comte vit mon visage, ses yeux étincelèrent d'une sorte de fureur diabolique et, tout à coup, il me saisit à la gorge. Je reculai brusquement et sa main toucha le chapelet auquel était suspendu le petit crucifix. A l'instant, il se fit en lui un tel changement, et sa fureur se dissipa de façon si soudaine, que je pouvais à peine croire qu'il s'était mis réellement en colère.

– Prenez garde, me dit-il, prenez garde quand vous vous blessez. Dans ce pays, c'est plus dangereux que vous ne le pensez...

Dracula rampe le long du mur

La tête du comte passa par la fenêtre de l'étage en dessous; sans voir son visage, je reconnus l'homme à son cou, à son dos, et aux gestes de ses bras. D'ailleurs, ne fût-ce qu'à cause de ses mains, que j'avais déjà eu tant d'occasions d'examiner, je ne pouvais pas me tromper. Tout d'abord, je fus intéressé et quelque peu amusé, puisqu'il ne faut vraiment rien pour intéresser et amuser un homme quand il est prisonnier. Ces sentiments pourtant firent bientôt place à la répulsion et à la frayeur quand je vis le comte sortir lentement par la fenêtre et se mettre à ramper, la tête la première, contre le mur du château. Il s'accrochait ainsi au-dessus de cet abîme vertigineux, et son manteau s'étalait de part et d'autre de son corps comme deux grandes ailes. Je ne pouvais en croire mes yeux. Je pensais que c'était un effet du clair de lune, un jeu d'ombres; mais,

en regardant toujours plus attentivement, je compris que je ne me trompais pas. Je voyais parfaitement les doigts et les orteils qui s'agrippaient aux rebords de chaque pierre dont les années avaient enlevé le mortier, et, utilisant ainsi chaque aspérité, il descendit rapidement, exactement comme un lézard se déplace le long du mur.

Quel homme est-ce, ou plutôt quel genre de créature sous l'apparence d'un homme? Plus que jamais, je sens l'horreur de ce lieu; j'ai peur… j'ai terriblement peur… et il m'est impossible de m'enfuir…

Le vampire dans son cercueil

La grande caisse se trouvait encore à la même place, contre le mur, mais, cette fois, le couvercle était mis – non pas attaché; seulement les clous étaient disposés en sorte qu'il suffisait de donner les nécessaires coups de marteau. Il me fallait, je le savais, fouiller le corps pour trouver la clef; je soulevai donc le couvercle, l'appuyai contre le mur; et ce que je vis alors m'emplit d'horreur! Oui, le comte gisait là, mais il paraissait à moitié rajeuni, car ses cheveux blancs, sa moustache blanche étaient maintenant d'un gris de fer; les joues étaient plus pleines et une certaine rougeur apparaissait sous la pâleur de la peau. Quant aux lèvres, elles étaient plus vermeilles que jamais, car des gouttes de sang frais sortaient des coins de la bouche, coulaient sur le menton et sur le cou. Les yeux enfoncés et brillants disparaissaient dans le visage boursouflé. On eût dit que cette horrible créature était tout simplement gorgée de sang.

Dracula, maintenant en Angleterre, initie malgré elle Mina Harker au vampirisme. Plus tard, celle-ci raconte à son mari l'horrible scène qui s'était déroulée en présence de Harker endormi.

Le baptême du sang

En souriant d'un air moqueur, il plaça une main sur mon épaule et, me serrant contre lui, me prit la gorge de l'autre main.

– Et maintenant, fit-il, que mes efforts soient récompensés! Allons, soyez calme! Ce n'est pas la première fois, ni la deuxième, que le sang de vos veines aura apaisé ma soif!

J'étais comme étourdie et, chose étrange, je n'avais nulle envie de m'opposer à son désir. Je suppose que c'est une des conséquences de l'horrible malédiction qui pèse sur ses victimes. Oh! Mon Dieu, ayez pitié de moi! C'est alors qu'il colla ses lèvres malodorantes sur ma gorge.

Son mari, de nouveau, gémit douloureusement. Elle lui serra la main plus fort encore et le regarda avec pitié,

comme si c'eût été lui qui avait enduré ce supplice.

– Ma force m'abandonnait de plus en plus, j'étais prête à m'évanouir. J'ignore combien de temps cela dura; mais il me semble qu'il se passa de longs, longs moments avant qu'il me retirât sa bouche odieuse de laquelle dégoulinait du sang frais.

Ce souvenir l'accablait à ce point que, si son mari ne l'avait pas soutenu, elle serait retombée sur ses oreillers. Mais elle fit un immense effort et poursuivit à nouveau :

– Alors, toujours moqueur, il reprit : «Ainsi, vous aussi, vous voulez déjouer mes plans, vous vous faites la complice de ces hommes qui cherchent à m'anéantir! Mais vous savez à présent, comme eux le savent déjà en partie et le sauront mieux encore avant longtemps, ce que l'on risque à se mettre en travers de mon chemin. Ils auraient mieux fait d'employer leur énergie à d'autres fins, plus à leur portée. Car tandis qu'ils s'ingéniaient à me faire échec – à moi qui ai commandé à des peuples entiers et combattu à leur tête pendant des siècles et des siècles avant que vos complices ne soient nés – je ne cessais de déjouer leurs plans. Et vous, leur alliée très chère, très précieuse, vous êtes maintenant avec moi, chair de ma chair, sang de mon sang, celle qui va combler tous mes désirs et qui, ensuite, sera à jamais ma compagne et ma bienfaitrice. Le temps viendra où il vous sera fait réparation; car aucun parmi ces hommes ne pourra vous refuser ce que vous exigerez d'eux! Mais, pour le moment, vous méritez la punition de votre complicité. Vous les avez aidés dans leur dessein de me nuire. Eh bien! Vous devrez désormais répondre à mon appel. Quand, en pensée, je vous crierai : "Venez", aussitôt vous traverserez terres et mers pour me rejoindre. Mais auparavant...» Il déboutonna le plastron de sa chemise et, de ses longs ongles pointus, s'ouvrit une veine de la poitrine. Lorsque le sang commença à jaillir, d'une main il saisit les deux miennes de façon à me rendre tout geste impossible, et de l'autre, il me prit la nuque et, de force, m'appliqua la bouche contre sa veine déchirée : je devais donc, soit étouffer, soit avaler un peu de... Oh! Mon Dieu, qu'ai-je fait pour devoir endurer tout cela, moi qui ai pourtant toujours essayé de marcher humblement dans le droit chemin? Mon Dieu, mon Dieu, pitié! Ayez pitié de mon âme en cet extrême danger, ayez pitié de ceux qui m'aiment!

Elle s'essuya les lèvres, comme pour les laver de leur impureté.

Bram Stoker,
Dracula,
éditions Marabout 1975,
traduction de Lucienne Molitor

Le jeune prêtre Romuald, narrateur de La Morte amoureuse, *a été appelé au chevet de la courtisane Clarimonde afin de lui administrer l'extrême-onction, mais il est arrivé trop tard : la jeune femme est morte.*

Contemplation de Clarimonde sur son lit de mort

Vous l'avouerai-je? cette perfection de formes, quoique purifiée et sanctifiée par l'ombre de la mort, me troublait plus voluptueusement qu'il n'aurait fallu, et ce repos ressemblait tant à un sommeil que l'on s'y serait trompé. J'oubliais que j'étais venu là pour un office funèbre, et je m'imaginais que j'étais un jeune époux entrant dans la chambre de la fiancée qui cache sa figure par pudeur et qui ne se veut point laisser voir. Navré de douleur, éperdu de joie, frissonnant de crainte et de plaisir, je me penchai vers elle et je

pris le coin du drap; je le soulevai lentement en retenant mon souffle de peur de l'éveiller. Mes artères palpitaient avec une telle force, que je les sentais siffler dans mes tempes, et mon front ruisselait de sueur comme si j'eusse remué une dalle de marbre. C'était en effet la Clarimonde telle que je l'avais vue à l'église lors de mon ordination; elle était aussi charmante, et la mort chez elle semblait une coquetterie de plus. La pâleur de ses joues, le rose moins vif de ses lèvres, ses longs cils baissés et découpant leur frange brune sur cette blancheur, lui donnaient une expression de chasteté mélancolique et de souffrance pensive d'une puissance de séduction inexprimable; ses longs cheveux dénoués, où se trouvaient encore mêlées quelques petites fleurs bleues, faisaient un oreiller à sa tête et protégeaient de leurs boucles la nudité de ses épaules : ses belles mains, plus pures, plus diaphanes que des hosties, étaient croisées dans une attitude de pieux repos et de tacite prière, qui corrigeait ce qu'auraient pu avoir de trop séduisant, même dans la mort, l'exquise rondeur et le poli d'ivoire de ses bras nus dont on n'avait pas ôté les bracelets de perles.

Devenue vampire, Clarimonde a séduit Romuald. Pour délivrer son jeune ami du maléfice, l'abbé Sérapion l'emmène au cimetière afin d'exterminer devant lui la morte-vivante.

La fin de Clarimonde

Enfin la pioche de Sérapion heurta le cercueil dont les planches retentirent avec un bruit sourd et sonore, avec ce terrible bruit que rend le néant quand on y touche; il en renversa le couvercle, et j'aperçus Clarimonde pâle comme un marbre, les mains jointes; son blanc suaire ne faisait qu'un seul pli de sa tête à des pieds. Une petite goutte rouge brillait comme une rose au coin de sa bouche décolorée. Sérapion, à cette vue, entra en fureur : «Ah! te voilà, démon, courtisane impudique, buveuse de sang et d'or!» et il aspergea d'eau bénite le corps et le cercueil sur lequel il traça la forme d'une croix avec son goupillon. La pauvre Clarimonde n'eut pas été plus tôt touchée par la sainte rosée que son beau corps tomba en poussière; ce ne fut plus qu'un mélange affreusement informe de cendres et d'os à demi calcinés. «Voilà votre maîtresse, seigneur Romuald, dit l'inexorable prêtre en me montrant ces tristes dépouilles, serez-vous encore tenté d'aller vous promenez au Lido et à Fusine avec votre beauté?» Je baissai la tête; une grande ruine venait de se faire au dedans de moi. Je retournai à mon presbytère, et le seigneur Romuald, amant de Clarimonde, se sépara du pauvre prêtre, à qui il avait tenu pendant si longtemps une si étrange compagnie. Seulement, la nuit suivante, je vis Clarimonde; elle me dit, comme la

première fois sous le portail de l'église : «Malheureux! malheureux! qu'as-tu fait? Pourquoi as-tu écouté ce prêtre imbécile? n'étais-tu pas heureux? et que t'avais-je fait, pour violer ma pauvre tombe et mettre à nu les misères de mon néant? Toute communication entre nos âmes et nos corps est rompue désormais. Adieu, tu me regretteras.» Elle se dissipa dans l'air comme une fumée, et je ne la revis plus.

Théophile Gautier,
La Morte amoureuse,
José Corti, 1986

Laura, la narratrice de Carmilla, *fille d'un ancien militaire anglais qui s'est retiré en Styrie, s'est liée d'amitié avec la mystérieuse Carmilla, que son père a recueillie. Elle est à la fois fascinée et gênée par la trouble sensualité de sa nouvelle amie.*

Des propos sibyllins

Mais avec une obstination qui semblait au-delà de son âge, elle persistait dans son refus à me fournir la moindre lueur. Tout ce qu'elle m'apprit se résumait à quelques faits vagues. Elle s'appelait Carmilla, sa famille était de très ancienne noblesse, elle habitait du côté de l'ouest. Mais elle ne mentionna ni son nom de famille, ni ses quartiers de noblesse, ni le nom de son domaine, ni même celui du pays où elle vivait.

Et tout en se dérobant, elle m'adressait, avec une douce mélancolie, des regrets si charmants, des aveux si pressants de sa confiance et de son penchant pour moi, mêlés à des promesses de tout me dire un jour, que je ne pouvais sur le moment lui en garder rancune.

Elle enlaçait mon cou de ses jolis bras, m'attirait à elle et, posant sa joue contre la mienne, murmurait en effleurant de ses lèvres mon oreille :

– «Ma chérie, ne me crois pas dure parce que je cède à la loi irrésistible qui fait ma force et ma faiblesse. Si ton cœur est blessé, mon cœur à moi saigne avec le tien. Je vis de ta vie chaude, et toi tu mourras – tu mourras doucement – de la mienne. C'est ainsi, je ne peux rien empêcher. Comme je vais vers toi, à ton tour tu iras vers d'autres et tu connaîtras l'ivresse de cette cruauté qui est quand même de l'amour.

Mais pour le moment, ne cherche plus à rien savoir de moi, contente-toi de me faire confiance et de m'aimer.»

Et au bout de sa tirade, elle me pressait encore plus étroitement contre elle, en une étreinte tremblante, tandis que ses lèvres brûlaient ma joue par des tendres baisers.

Angoisses et cauchemars de Laura

Je me mis à éprouver certaines impressions vagues durant mon sommeil.

Celle qui dominait était un frisson glacé, comme celui que l'on ressent en nageant à contre-courant d'une rivière. Vinrent ensuite des rêves interminables, si confus que je ne pouvais me rappeler leur décor, leur action, les personnages qui les hantaient. Ils me laissaient une sensation affreuse, me plongeaient dans un état d'épuisement pareil à celui qu'entraîne une longue tension nerveuse. Mon seul souvenir au réveil était de m'être trouvée dans un lieu sombre, d'avoir parlé à des gens pour moi invisibles, et surtout d'avoir entendu une voix de femme très grave et comme éloignée, dont les paroles lentes me causaient une terreur solennelle. Parfois il me semblait qu'une main glissait doucement le long de ma joue et de mon cou. D'autres fois que des lèvres chaudes m'embrassaient, plus longuement et plus amoureusement à mesure qu'elles s'approchaient de ma gorge, où se fixait enfin la caresse. Mon cœur accentuait ses battements, mon souffle se précipitait et se résorbait comme tranché net. Un râle emplissait ma gorge, puis je succombais à une sensation d'étranglement, et enfin une convulsion terrible me faisait perdre l'usage de mes sens.

Cet état inexplicable durait depuis trois semaines. Au cours de la dernière semaine, il m'avait marquée physiquement. J'étais pâle, mes yeux étaient dilatés, cernés, et la langueur depuis longtemps ressentie devenait visible. Mon père s'en émut, me demanda ce que j'avais. Mais, avec une obstination qu'aujourd'hui j'ai peine à concevoir, je persistais à me prétendre en bonne santé.

Il était vrai que je ne souffrais pas, que je n'étais victime d'aucun malaise physique. Ce ne pouvait être ce mal terrible que les paysans appellent Tupyre. Eux mouraient au bout de trois jours à peine. Non, j'aurais dû plutôt accuser mon imagination ou mes nerfs.

Carmilla se plaignait elle aussi de rêves et d'impressions fiévreuses, mais qui n'avaient rien d'alarmant. C'était mon propre état qui était alarmant, et cela je ne pouvais le comprendre. C'était comme si une influence cachée agissait sur mes sens, à l'égal d'un narcotique, pour engourdir mes perceptions.

Je vais maintenant relater un rêve qui entraîna une curieuse découverte.

Une nuit, au lieu de la voix que j'avais coutume d'entendre dans l'ombre, s'éleva une autre voix, à la fois terrible et tendre, qui disait : «Ta mère t'avertit de te méfier de l'assassin.» Au même instant la pièce autour de moi s'illumina soudain et je vis Carmilla debout au pied de mon lit, sa chemise de nuit trempée de sang.

Joseph Sheridan Le Fanu,
Carmilla (1872),
in *Fiction*, n°83, octobre 1980,
traduit de l'anglais
par Alain Dorémieux

Le vampire en poésie

Bien avant d'entrer dans la littérature en prose, le vampire, ou plus exactement la femme fatale représentée comme vampire, a inspiré les poètes, et cela dès la fin du XVIIIe siècle.

La Fiancée de Corinthe *de Goethe (1797), est inspirée d'une histoire de Phlegon de Tralles. Dans le dénouement, la jeune morte-vivante dévoile sa véritable identité à son amant d'une nuit.*

Et le jeune homme, dans le premier
moment d'effroi,
veut couvrir la jeune fille avec son voile,
cacher la bien-aimée avec le tapis.
Mais elle se débat et se dégage aussitôt.
Comme avec la force d'un esprit,
sa haute stature
se redresse lentement dans le lit.

«Mère, mère!» dit-elle d'une voix
sépulcrale,
«Vous me reprochez donc cette nuit si
belle?
Vous me chassez de cette chaude couche?
Ne me suis-je donc réveillée que pour
me livrer au désespoir?

Ne vous suffit-il donc pas
de m'avoir de bonne heure ensevelie
dans un suaire
et mise au tombeau?

Mais une loi qui m'est propre me pousse
hors de la tombe étroite au lourd
manteau de terre.
Les chants psalmodiés par vos prêtres
et leur bénédiction n'ont aucun effet.
L'eau et le sel ne peuvent
éteindre les ardeurs de la jeunesse,
et la terre, hélas! ne refroidit pas l'amour.

Ce jeune homme me fut promis jadis,
alors qu'était encore debout le temple de
l'aimable Vénus.
Mère, et vous avez violé votre promesse
en vous liant par un vœu barbare et sans
valeur.
Car nul Dieu n'exauce
une mère qui jure
de refuser la main de sa fille.

Une force me chasse hors du tombeau
pour chercher encore les biens dont je
suis sevrée,

pour aimer encore l'époux déjà perdu,
et pour aspirer le sang de son cœur.
Et quand celui-ci sera mort,
je devrai me mettre à la recherche
d'autres,
et mes jeunes amants seront victimes de
mon désir furieux.

Beau jeune homme, tes jours sont
comptés.
Tu vas maintenant mourir de langueur
en ce lieu.
Je t'ai donné mon collier;
J'emporte avec moi ta boucle de
cheveux.
Regarde-la bien!
Demain tes cheveux seront gris;
dans la tombe seulement ils
redeviendront noirs.

Ecoute maintenant, mère, ma dernière
prière;
Fais dresser un bûcher.
Ouvre l'étroit tombeau où j'étouffe,
et rend au repos les amants en les livrant
aux flammes.
Quand l'étincelle jaillira,
quand les cendres seront ardentes,
nous nous envolerons vers les anciens
dieux!»

Wolfgang Goethe,
Extrait final de *La Fiancée de Corinthe*,
Aubier-Montaigne, 1944,
traduction de Léon Mis

En 1857, lorsqu'il parvint à publier Les Fleurs du Mal, *Beaudelaire dut en retirer* Les Métamorphoses du vampire, *jugées immorales et obscènes par la censure…*

La femme cependant, de sa bouche de
fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la
braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son
busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés
de musc :

– «Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la
science
De perdre au fond d'un lit l'antique
conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins
triomphants,
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et
sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!
Je suis, mon cher savant, si docte aux
voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras
redoutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures
mon buste,
Timide et libertine et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment
d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient
pour moi!»

Quand elle eut de mes os sucé toute la
moelle,
et que languissamment je me tournai
vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne
vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute
pleine de pus!
Je fermai les deux yeux, dans ma froide
épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin
puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de
squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une
girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle
de fer,
Que balance le vent pendant les nuits
d'hiver.

Charles Baudelaire,
pièces condamnées des *Fleurs du Mal*

La Roumanie, terre de Dracula

Qu'il s'agisse de Vlad Tepes ou du personnage imaginé par Stoker, la Roumanie est le pays d'Europe où le folklore concernant le vampirisme est le plus riche et le plus diversifié. Un écrivain roumain, Adrien Cremene, a révélé quelques-uns de ses secrets.

Croix votives en Roumanie au XIXe siècle.

*Pour délivrer un être humain victime d'un vampire (*strigoï *ou* moroï*) il existait en Roumanie des «sorts d'exorcisme» dont nous reproduisons ici deux exemples. On devait les lire trois fois, tout en préparant une décoction.*

«Toi, le strigoï»

Après lecture de ce texte, la victime devait boire un mélange de bois de saule, de vin, d'eau-de-vie et de miel.

Toi, le *strigoï,*
Toi, le *moroï,*
Toi, le lion,
Toi, le jeteur de sorts,
Toi, la *strigoaïca,*
Toi, la *moroaïca,*
Toi, la lionne,
Toi, la jeteuse de sorts,
Allez
Là où jeune fille ne tresse ses cheveux,
Là où la hache ne fait pas de bruit en tombant,
Là où prêtre ne lit pas le Livre,
Dans les sabots des biches,
Dans les fonds des mers.
Allez là-bas,
Reposez-vous là-bas.
Laissez…[*nom de la victime*] tranquille
Pur,
Brillant,
Comme l'argent le plus pur,
Comme tombé du ciel,
Comme Dieu l'a laissé sur la Terre.

«Un Grand Homme rouge»

Après cette incantation, la victime devait absorber trois fils de pivoine mélangés à un œuf pondu par une poule noire, un samedi au coucher du soleil.

Un grand homme rouge,
Prit sa grande hache rouge,

Attela ses deux grands bœufs rouges,
A sa grande charrette rouge,
Le joug rouge,
Le timon rouge,
Les roues rouges,
Le cœur rouge,
Les roues rouges,
Les arc-boutants de la ridelle rouges
Les essieux rouges,
Tout était rouge.
Il partit dans la grande forêt rouge,
Pour couper un grand arbre rouge.
Il cassa le grand arbre rouge
Et mit les bûches rouges
Dans la charrette rouge.
Il se rendit à la grande maison rouge,
Et fit un grand enclos rouge
Pour les grands veaux rouges
Vêlés par les grandes vaches rouges.
Il tira le lait rouge
Des pis des grandes vaches rouges
Dans le grand seau rouge.
Il alla au grand marché rouge
Avec le lait rouge.
Il cria dans tout le grand marché rouge :
– Lait rouge!
Les *moroï*,
Les *strigoï*,
Les jeteurs de sort,
Les envieux,
Les *moroaïca*,
Les *strigoaïca*,
Les jeteuses de sort,
Les envieuses,
Se sont précipitées.
En chacun dès qu'il but du lait
Le cœur,
Le foie
Lui ont crevé.
… [*nom de la victime*] est resté
Pur,
Brillant,
Comme l'étoile dans le ciel,
Comme la rosée sur les champs,
Comme sa mère l'a mis au monde.

Adrien Cremene,
Mythologie du vampire en Roumanie,
éditions du Rocher, 1981

Les extraits du glossaire d'Adrien Cremene à propos du vampire en Roumanie montrent la complexité du folklore roumain dans ce domaine.

Glossaire

Aratare : apparition, surnom des fantômes.
Aripa Satanei : «l'aile de la diablesse», voir *Samca.*
Balaur : dragon. Etre fabuleux à la fois chthonien et ouranien, commandant aux nuages et aux brumes ainsi qu'aux cours d'eaux souterrains.
Bobon, boboana : nom régional du *strigoï* et de la *strigoaïca.*
Chat : animal appartenant à la fois au jour et à la nuit, il a des liens avec l'enfer. Son passage sur le corps d'un défunt peut transformer ce dernier en *strigoï.*

Chien : animal lié à l'enfer. Son passage sur le corps d'un défunt peut transformer ce dernier en *strigoï.* Quand le *pryccolitch* se transforme en chien, il devient un *ogar* – nom roumain d'une sorte de lévrier.
Coq : il est lié au soleil et annonce sa venue. Le chant du coq chasse les vampires. Par contre, sa mort laisse le champ libre aux esprits maléfiques. Son sacrifice peut par là même, transformer les morts en *strigoï.*
Couteau : instrument souvent utilisé par les *strigoï* et les sorciers pour les sorts de *poceala* (d'enlaidissement magique).
Curcoï : autre nom du *strigoï.*
Curoï : autre nom du *strigoï.*
Deochetor, deochetoare : jeteur ou jeteuse du mauvais sort ou apportant le mauvais œil.
Drac : diable.
Dracula : le fils du *drac.* Surnom de Vlad Tepes qui était le fils de Vlad Dracul.
Ecangue : en roumain *melita.* Instrument pour broyer la tige du lin ou du chanvre. C'est avec un battant d'écangue que se battent les *strigoï* pendant la nuit de la Saint-André.
Faucille : symbole de la mort et de la moisson. Le seul instrument tranchant qui puisse entailler la chair du vampire.
Ieles : littéralement «les Elles», surnom donné à deux sortes d'esprits malfaisants trop dangereux pour être appelés par leur nom.
1. Trois fées maléfiques, maîtresses des airs, nommées Catrina, Marina et Zalina. Elles commandent aux mauvais vents, provoquent des tempêtes et rendent les garçons impuissants. Elles sont tellement craintes qu'on n'ose même pas leur donner de surnom pouvant les vexer et on les appelle *frumoase* (belles), *maiestre* (maîtresses), *dînsele* (les Elles) etc.
2. Les striges sont appelées de la même manière.
Loajnice : surnom transylvain des *strigoaïca.*
Mama-padurii : «la mère de la forêt». Esprit maléfique revêtant la forme d'une très vieille femme aux longs cheveux épars et aux griffes d'ours. Elle est censée jeter des sorts et manger de la chair humaine.
Manne : l'essence, la partie «bonne» d'une chose. Le vol de la manne du lait ou du blé est une des activités essentielles d'un *strigoï* pendant sa première vie.
Miaza noptii : littéralement «le milieu de la nuit». Autre nom de *Mama-padurii.*
Moroanca : autre nom de *moroaïca.*
Moroï, moroaïca : enfant assassiné dès sa naissance, vampire et porteur de grêle. Sorte de *strigoï* adulte.
Muroï, muroaïca : autres noms des *moroï* et de la *moroaïca.*
Muron, muroana : autres noms du *moroï* et de la *moroaïca.*
Naluca : autre nom des fantômes.
Nametenii : autre nom des fantômes.
Necurat : nom donné à tout esprit maléfique duquel on ne désire pas prononcer le véritable nom. Signifie littéralement «le sale» et s'applique tout aussi bien au diable qu'aux vampires.
Nosferat : sorte de vampire attribué à la Roumanie. Il se peut qu'il s'agisse d'une mauvaise transcription du mot *necurat,* reprise par la suite par des auteurs différents.
Orgoï : autre nom du *moroï.*
Potca : mauvais sort. On croyait que la *potca* possédait une personnalité propre, aussi dans certains sorts d'exorcisme s'adressait-on à elle comme à une personne.
Procolici : *pryccolitch.* C'est la forme de vampire roumain qui se rapproche le plus du loup-garou occidental.
Puternice : littéralement «les fortes». Autre nom des *ieles.*

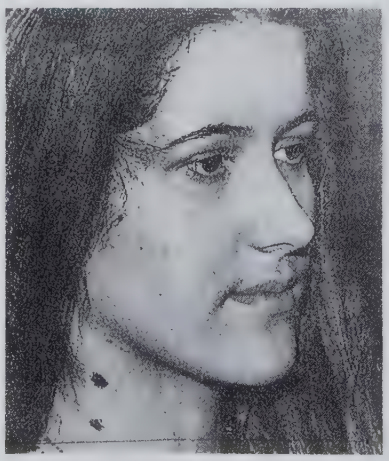
Un tribunal villageois en Hongrie au XIXe siècle.

Rosée : eau précieuse qui résout l'opposition entre les eaux d'en haut et celles d'en bas. La rosée condense les forces génératrices du principe d'humidité. Son vol par la *strigoaïca* prive donc les champs de leurs forces fécondes qui sont transférées dans les champs de la voleuse.
Rusalii : fées aériennes commandant aux vents, elles sont bienfaisantes ou malfaisantes. Les plus connues sont les *ieles.*
Samca : appelée aussi Avestita, Baba Coaja, l'aile de la diablesse, etc. Esprit particulièrement malfaisant revêtant l'aspect d'un «être» mi-ours mi-vieille femme, possédant quatre pieds et se nourrissant de sang humain. Elle est la reine des esprits mauvais. On la considère comme étant plus puissante et plus mauvaise que le diable.
Samodiva : nom donné à l'esprit de la mort.
Sisca, siscoï : autres noms de la *strigoaïca* et du *strigoï.*
Solomonar : adepte du roi Salomon (dans l'acception moyen-âgeuse de ce terme, Salomon en tant que maître des sciences occultes et suprême initié). Nom donné à certains mages et soricers roumains.
Stafie : nom le plus courant du fantôme en Roumanie.
Striga : crier. On pense que les noms des striges et des *strigoï* ont été donnés à ceux-ci à cause de leur habitude de crier à haute voix.
Striga : *strige.* Vampire, ancienne sorcière qui continue ses activités après la mort.
Strigoï-strigoaïca : nom générique des vampires en Roumanie.
Svircolac : autre nom du *vercolac.*
Tricolici : *triccolitch* autre nom du *pryccolitch.*
Vampire : nom occidental du mort qui sort de sa tombe et s'attaque aux vivants.
Vircolac : *vercolac,* esprit d'un *strigoï* vivant ou mort-vivant qui s'attaque à la lune, au soleil ou à l'étoile du berger et qui provoque des éclipses.
Vrajitor, vrajitoare : sorcier, sorcière (du mot *vraja* : charme).

Adrien Cremene,
op. cit.

«L'énigme satanique du caveau ouvert»

Au cimetière londonien de Highgate se déroule, en 1970, l'affaire de vampirisme la plus spectaculaire du siècle. Deux jeunes filles ayant affirmé en 1967 avoir vu des morts sortir de leur tombe, une chasse au vampire est menée par Sean Manchester, membre de l'Eglise du Saint-Graal.



Sur le cou d'Elisabeth Wojdyla, l'une des victimes, deux marques enflammées percées d'un petit trou.

Dans la nuit du 13 au 14 mars 1970, une foule immense assiste à la chasse au vampire.

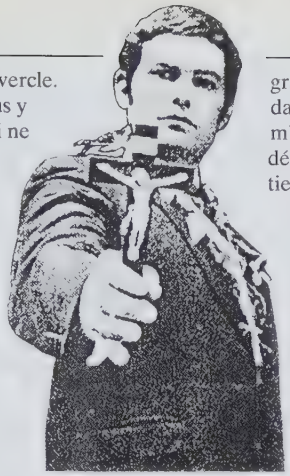
Le cimetière en folie

Deux heures plus tard, Highgate était le théâtre d'un indescriptible tumulte. A partir de huit heures du soir, des flots de badauds se rassemblèrent sur Swains Lane. Leur nombre ne cessa de se multiplier au fur et à mesure que les voitures, les fourgons et les autobus continuaient d'affluer de partout. Les nombreux policiers, tant à pied que motorisés, ne parvenaient plus à contenir la multitude, qui vers dix heures du soir rappelait le public d'un match de football. Toutes sortes de chasseurs de vampires indépendants se présentèrent sur les lieux, parmi lesquels un certain Mr Alan Blood, professeur d'histoire de Chelmsford, Essex, qui avait parcouru plus de soixante kilomètres pour traquer le mort-vivant.

N'ayant rien trouvé, Manchester et ses amis pénètrent dans le caveau de Highgate en août 1970.

La découverte du «vampire»

L'obscurité régnait, une affreuse puanteur assaillit nos narines. Les plate-formes supportaient un grand nombre de cercueils vermoulus. Je pris la peine de les compter et m'aperçus, après avoir comparé leur nombre à celui des inscriptions funéraires de la façade, qu'il y en avait un de trop. Mais lequel? Je remarquai alors un cercueil déposé à même le sol, tout au fond du caveau; bien mieux conservé que les autres, il ne portait pas trace de l'identité de son occupant. Après nous en être très prudemment approchés, le cœur battant,



nous soulevâmes son couvercle.

Il n'était pas vide : nous y découvrîmes un corps qui ne paraissait ni mort, ni vivant. Déconcertés, nous passâmes de longs instants à contempler ce spectacle qui défiait toute explication logique. «Il n'est pas mort depuis longtemps», remarqua l'un de mes acolytes, rompant le silence. Le caveau était pourtant vieux de plus d'un siècle et n'avait accueilli aucun défunt récemment. A peine eut-il prononcé ces mots, je brandis un pieu en bois de peuplier, dont je plaçai la pointe sur le flanc gauche du corps, entre la septième et la huitième côte.

Renonçant à son acte sacrilège, Manchester procède à un exorcisme, aidé par Lusia, l'une des «victimes» du vampire.

L'exorcisme final

Le soleil se couchait. Reprenant avec une ferveur accrue, je me mis à crier les formules d'exorcisme, qui résonnèrent contre les parois du caveau :

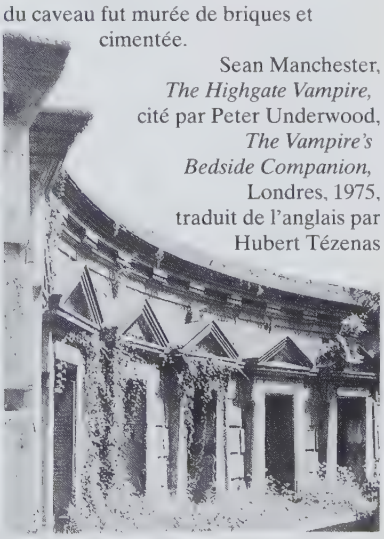
«Avance-toi, être perfide, porteur de tous les maux et de toutes les faussetés, ennemi de la vertu, persécuteur des innocents! Cède la place, vicieuse créature! cède la place, esprit malin! cède la place au Christ!»

Aussitôt, un grondement sourd s'éleva des tombes, traversées de puissantes et profondes vibrations. Saisie de panique, Lusia lâcha la Bible qu'elle tenait. Un de mes aides la retint à l'instant où elle allait sortir du cercle. Le crépuscule était sur nous. Brandissant le grand crucifix que j'étreignais dans la main droite, je m'écriai: «Va-t-en, hideux démon! retourne-t-en chez les tiens, et ne reviens plus jamais tourmenter les fils de Dieu Tout-Puissant!»

Sur ce, de toutes mes forces, je jetai la croix dans les ténèbres du caveau. Seul le silence me répondit. Nous restâmes longtemps cernés par ce silence de marbre, sans oser remuer. Enfin, j'annonçai que tout était fini, et nous pûmes partir. Ramassant la Bible lâchée par Lusia, je remarquai qu'elle était tombée ouverte sur une page du Deutéronome. Mes yeux glissèrent sur les mots : «Assure-toi seulement que tu ne mangeras point le sang; car le sang est la vie...» (chapitre 12, verset 23.)

Sur notre recommandation, l'entrée du caveau fut murée de briques et cimentée.

Sean Manchester, *The Highgate Vampire,* cité par Peter Underwood, *The Vampire's Bedside Companion,* Londres, 1975, traduit de l'anglais par Hubert Tézenas



Les vampires, de la littérature au cinéma

Le thème du vampire a inspiré dans le monde entier quelques centaines de films de qualité très inégale, dont la plupart sont présentés comme des adaptations de textes littéraires connus. Mais ce n'est parfois qu'un prétexte.

Ci-dessus, Christopher Lee; page de droite, Klaus Kinski et Isabelle Adjani dans le *Nosferatu* de Werner Herzog.

Le cinéma trahit-il les textes dont il s'inspire ?

Le fantastique est, avant tout, le domaine du suggéré, du non-dit et de l'incertitude, ce qui laisse toute latitude d'interprétation du texte au lecteur. Le cinéma est un art visuel dont les images s'imposent d'emblée au spectateur. Le doute et l'hésitation devenant impossibles, on peut se demander s'il existe vraiment un cinéma fantastique. En d'autres termes, peut-on alors adapter un texte fantastique à l'écran sans en trahir l'esprit?

Souvent la référence littéraire n'est qu'un prétexte. Contrairement à ce qu'indique le générique, *Vampyr,* de Dreyer, *La Fille de Dracula,* de Hillyer, et *Le Masque du Démon,* de Bava, n'ont rien à voir avec *Carmilla, L'Invité de Dracula*, et *Vij* dont ils sont censés être inspirés.

Les cinéastes prennent d'étranges libertés avec les personnages et l'intrigue des œuvres qui les inspirent. Carmilla, décrite par Le Fanu comme ayant des cheveux d'un noir de jais, est systématiquement incarnée à l'écran par des actrices blondes. Si l'on excepte *El Conde Dracula* de Jesus Franco, Dracula est rarement représenté tel qu'il apparaît dans le roman, c'est à dire comme un vieillard d'aspect sévère, aux cheveux en broussailles et aux longues moustaches blanches. Max Schreck et Klaus Kinski, dans les deux versions de *Nosferatu*, sont chauves et leur visage est glabre, ce que ne dit pas le texte, oreilles et incisives sont démesurément allongées. Bela Lugosi a les cheveux noirs et plaqués, Christopher Lee (le plus proche du personnage original) a d'énormes canines et Franck Langella est un jeune homme plus charmant que terrifiant.

L'intrigue des œuvres originales est

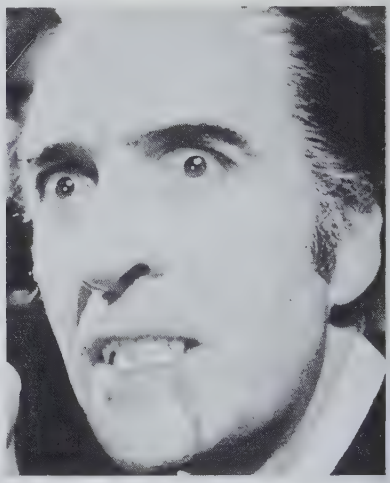
souvent modifiée sans que l'on sache très bien pourquoi. On intervertit les rôles : Renfield remplace Harker dans le *Dracula* deTod Browning, alors que dans les deux *Nosferatu*, il devient l'employeur de Harker. Ce dernier devient vampire dans *Le Cauchemar de Dracula* et dans le *Nosferatu* de Herzog. Enfin, dans le *Dracula* de John Badham, Dracula, inversant les rôles, transperce le cœur de Van Helsing. De telles libertés avec le texte peuvent aboutir à en changer le dénouement et, par là, le sens général de l'intrigue.

Peu importent les variantes si l'esprit de l'œuvre littéraire est respecté. Or le *Nosferatu* de Herzog, contrairement au roman de Stoker, se termine par la victoire du vampirisme puisque Harker devenu vampire va succéder au comte et semer la mort autour de lui. Inversement, dans *Les Prédateurs* de Tony Scott, la vampire Miriam est vaincue par ses propres victimes, tandis que dans le roman de Strieber dont le film est adapté, elle reste indestructible jusqu'au bout.

En dépit de ces réserves, on peut dire que le vampire a inspiré au cinéma de véritables chefs-d'œuvre. Les admirables images du *Nosferatu* de Murnau, les cadrages insolites et l'atmosphère onirique du *Vampyr* de Dreyer, ainsi que les décors gothiques et arachnéens du *Dracula* de Tod Browning, font aisément oublier les infidélités commises par leurs réalisateurs envers leur modèle littéraire. Si par ailleurs, il est vrai qu'aujourd'hui le cinéma «fantastique» tend trop souvent à asséner au spectateur des scènes de violence, d'horreur, de sadisme et d'érotisme, censées faire oublier l'indigence du scénario, il y a d'heureuses exceptions, notamment dans le domaine du vampirisme, comme le *Nosferatu* de Werner Herzog, le *Dracula* de John Badham et *Les Prédateurs* de Tony Scott. On y trouve de très belles séquences à la fois insolites et poétiques.

Dans la mesure où il montre plus qu'il ne suggère, un film peut avoir un effet réducteur par rapport au texte qui l'a inspiré, surtout s'il s'agit d'un texte fantastique, mais il peut aussi l'enrichir en lui conférant une dimension esthétique qu'il n'avait pas initialement.

Jean Marigny,
condensé d'un article paru dans
Les Cahiers du C.E.R.L.I. n° 17,
«Art et fantastique»,
Université de Toulouse -
Le Mirail, 1989



La galerie des canines, de gauche à droite : Max Schreck (1922), Christopher Lee (1958), David Peel (1960), Klaus Kinski (1979).

Filmographie chronologique

1922 - *Nosferatu le vampire* (*Nosferatu, oder Eine Symphonie des Grauens*) de Friedrich Wilhelm Murnau (Allemagne) avec Max Schreck, Alexander Granach, Gustav von Wangenheim et Great Schrœder.
1931 - *Dracula* de Tod Browning (E.-U.) avec Bela Lugosi, Helen Chandler, Dwight Frye et Edward Van Sloan.
1932 - *Vampyr, ou l'étrange aventure de David Gray* (*Vampyr, der Traum des Allan Gray)* de Carl-Theodor Dreyer (France/Allemagne) avec Julian West et Henriette Gérard.
1935 - *La Marque du vampire* (*Mark of the Vampire*) de Tod Browning (E.-U.) avec Bela Lugosi, Carol Borland et Lionel Barrymore.
1936 - *La Fille de Dracula* (*Dracula's Daughter*) de Lambert Hillyer (E.-U.) avec Gloria Holden et Edward Van Sloan.
1958 - *Le Cauchemar de Dracula* (*Horror of Dracula*) de Terence Fisher (G.-B.), avec Christopher Lee, Peter Cushing, Carol Marsh et Michael Gough.
1960 - *Les Maîtresses de Dracula (The Brides of Dracula*) de Terence Fisher (G.-B.), avec David Peel, Peter Cushing et Yvonne Monlaur.
1960 - *Et mourir de plaisir* de Roger Vadim (France), avec Annette Stroyberg, Elsa Martinelli et Mel Ferrer.
1960 - *Le Masque du démon (La Maschera del Demonio*) de Mario Bava (Italie) avec Barbara Steele, John Richardson, et Ivo Garrani.
1965 - *Dracula, prince des ténèbres* (*Dracula, Prince of Darkness*) de Terence Fisher (G.-B.), avec Christopher Lee, Andrew Keir et Barbara Shelley.
1967 - *Le Bal des vampires* (G.-B. : *Dance of the Vampires*, E.-U. : *The Fearless Vampire Killers, or Pardon Me But Your Teeth Are In My Neck*) de Roman Polanski (G.-B./E.-U.), avec Roman Polanski, Sharon Tate, et Jack Mc Gowran.
1970 - *Les Nuits de Dracula* (*El Conde*

Dracula) de Jesus Franco (Allemagne/Italie/Espagne) avec Christopher Lee, Herbert Lom et Klaus Kinski.

1970 - *Comtesse Dracula* (*Countess Dracula*) de Peter Sasdy (G.-B.), avec Ingrid Pitt, Nigel Green et Sandor Eles.

1970 - *La Fiancée du vampire (House of Dark Shadows*) de Dan Curtis (E.-U.), avec Jonathan Fridd, Grayson Hall et Kathryn Leigh Scott.

1971 - *Les Lèvres rouges* de Harry Kummel (Belgique/Allemagne/France) avec Delphine Seyrig, Danièle Quinet et Fons Rademakers.

1974 - *Du sang pour Dracula* (*Andy Warhol's Dracula*) de Paul Morrissey et Antony Dawson (Italie/France) avec Udo Kier, Vittorio de Sica et Roman Polanski.

1976 - *Dracula, père et fils* de Edouard Molinaro (France) avec Christopher Lee, Bernard Menez et Marie-Hélène Breillat.

1979 - *Dracula* de John Badham (E.-U.) avec Franck Langella, Laurence Olivier et Donald Pleasence.

1979 - *Le Vampire de ces dames* (*Love at First Bite*) de Stan Dragoti (E.-U.), avec George Hamilton, Susan Saint James et Richard Benjamin.

1979 - *Nosferatu, fantôme de la nuit (Nosferatu, Phantom der Nacht*) de Werner Herzog (Allemagne/France) avec Klaus Kinski, Isabelle Adjani et Bruno Ganz.

1983 - *Les Prédateurs* (*The Hunger*) de Tony Scott (E.-U.) avec Catherine Deneuve, David Bowie et Susan Sarandon.

1987 - *Aux frontières de l'aube (Near Dark*) de Kathryn Bigelow (E.-U.), avec Jenny Wright, Leance Heriksen et Adrian Pasdan.

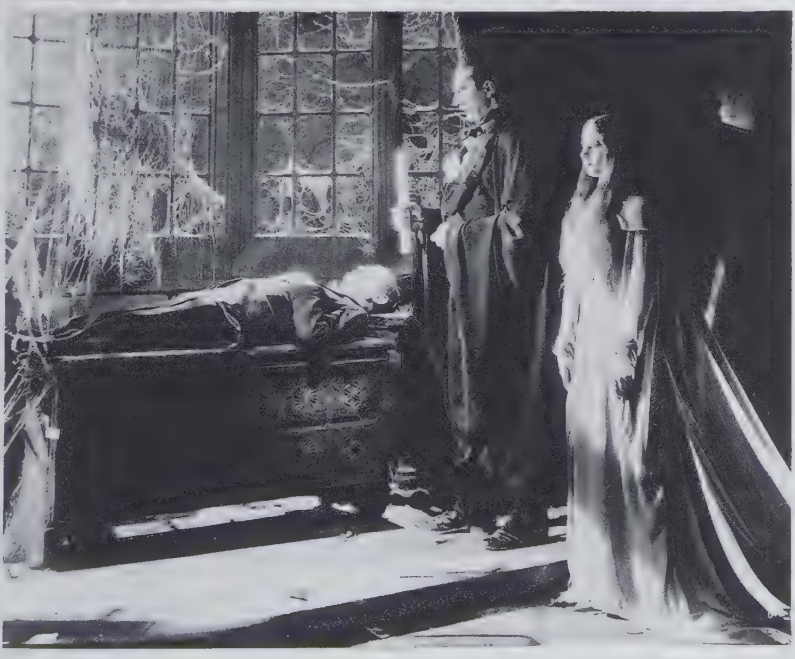
1987 - *Génération perdue(The Lost Boys*) De Joel Schumacher (E.-U.) avec Jason Patrick, Corey Haim et Kiefer Sutherland.

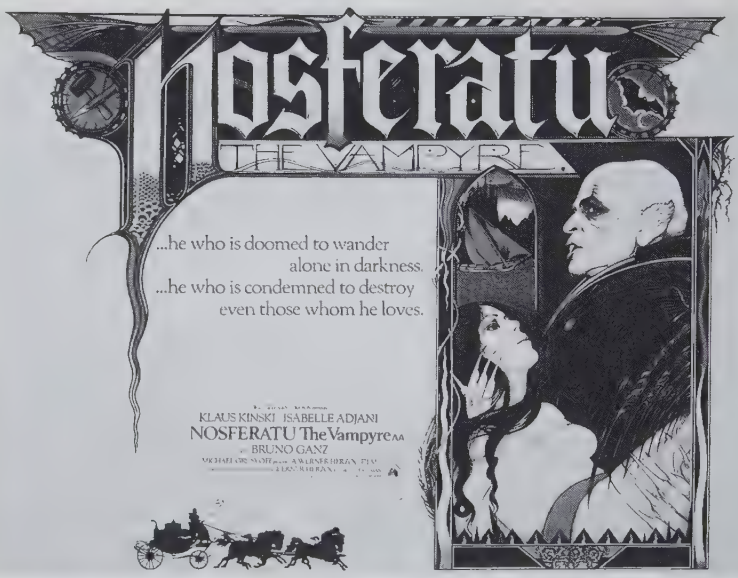
1992 - *Un vampire au paradis* de Abdelkrim Bahlouz (France), avec Farid Chopel, Bruno Cremer et Brigitte Fossey.

1992 - *Bram Stoker's Dracula*, de Francis Ford Coppola (E.-U.), avec Gary Oldman, Winona Ryder, Anthony Hopkins et Keanu Reeves.

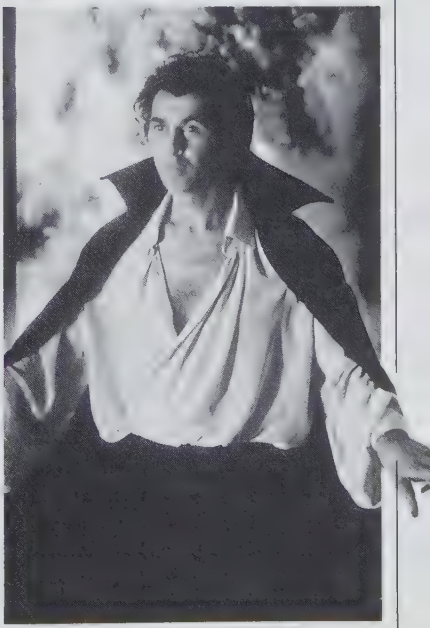
Ci-dessus et à droite, Bela Lugosi, dans deux films de Tod Browning, *Dracula* et *La Marque du vampire*, en compagnie d'Helen Chandler (à gauche) et de Carole Borland (à droite).

La femme, victime ou complice? Les trois maîtresses du vampire dans *Dracula*, de Tod Browning.





Ci-dessus, affiche du *Nosferatu* de Werner Herzog. Ci-dessous, Ferdy Mayne et Sharon Tate dans *Le Bal des vampires* de Roman Polanski.



En haut, *Dracula, prince des ténèbres* : Barbara Shilley et Andrew Fisher. A gauche, Max Schreck, dans le *Nosferatu* de Murnau. Ci-dessus, Franck Langella dans *Dracula*, de John Badham.

BIBLIOGRAPHIE

Articles et traités du XVIIe au XIXe siècle

– Dom A. Calmet, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, 2 vol., Paris, 1751. (Le second volume, intitulé *Dissertation sur les revenants en corps, les excommuniés, les oupires ou vampires, brucolaques, etc.*, a été réédité par Jérôme Millon en 1986.)
– J. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Paris, 1863.

Le vampirisme dans la mythologie et l'histoire

– R. Ambelain, *Le Vampirisme*, Laffont, 1977.
– A. Cremene, *Mythologie du vampire en Roumanie*, Editions du Rocher, 1981.
– R. Delorme, *Les Vampires humains*, Albin Michel, 1979.
– *Dracula, le voïvode et le vampire*, ouvrage collectif coordonné par J. Lacroix, *Dialogue* n° 10-11, Université Paul-Véléry, Montpellier, 1983.
– T. Faivre, *Les Vampires*, Losfeld, 1962.
– R. Florescu et R. Mc Nally, *A la recherche de Dracula*, Laffont, 1972.
– J. Markale, *L'Enigme des vampires*, Pygmalion, 1991.
– V. Penrose, *Erzsébet Bathory, la comtesse sanglante*, Mercure de France, 1962.
– F. Ribadeau-Dumas, *A la recherche des vampires,* Verviers, Marabout, 1976.
– G. Ronay, *The Dracula Myth*, W. H. Allen, Londres, 1972.
– M. Summers, *The Vampire, His Kith and Kin*, Routledge, Londres, 1928.
– R. Villeneuve, *Loups-garous et vampires*, Bordas, 1991.
– O. Volta, *Le Vampire*, Pauvert, 1962.
– P. Wilgowicz, *Le Vampirisme. De la Dame blanche au Golem*, Meyzieu, Césura Lyon, 1991.

Etudes et essais sur le vampire en littérature

– H. Ludlam, *A Biography of Dracula*, The Fireside Press, Londres, 1962.
– J. Marigny, *Le Vampire dans la littérature anglo-saxonne*, 2 vols., Didier-Erudition, 1985.
– A. Pozzuoli, *Bram Stoker, prince des ténèbres*, Séguier, 1989.

Principales anthologies

– J. Finne, *Trois Saigneurs de la nuit*, 3 vol., Nouvelles Editions Oswald, 1986-1988.
– P. Gripari, *Pedigree du vampire*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1977.
– F. Lacassin, *Vampires de Paris*, Union Générale d'Editions, 1981.
– J. Marigny, *Histoires anglo-saxonnes de vampires*, Librairie des Champs-Elysées, 1978.
– A. Ryan, *The Penguin Book of Vampire Stories*, Penguin, Londres, 1987.
– R. Vadim, *Histoires de vampires*, Laffont, 1963.

Romans et nouvelles

– S. McKee Charnas, *Un vampire ordinaire*, Laffont, 1982.
– H. H. Ewers, *Vampir* (1922), L'Age d'Homme, Lausanne, 1989.
– A. Garcia Morales, *La Logique du vampire*, Denoël, 1990.
– Gautier, «La Morte amoureuse» (1836), in *Histoires de morts-vivants*, Presses Pocket, 1988.
– N. Gogol, «Vij» (1835), in *Histoires d'occultisme*, Presses Pocket, 1988.
– A. Hébert, *Héloïse*, Le Seuil, 1980.
– P. Kast, *Les Vampires de l'Alfama* (1975), J'ai lu, 1979.
– S. King, *Salem*, Presses Pocket, 1988.
– J. S. Le Fanu, «Carmilla» (1872), in *Les Evadés des ténèbres*, Laffont, 1989.
– R. Matheson, *Je suis une légende*, Denoël, 1955.
– A. Mushg, *La Lumière et la clef. Roman d'éducation d'un vampire*, Gallimard, 1986.
– Ch. Nodier, *Lord Ruthwen et les vampires*, Paris, 1820.
– J. W. Polidori, «Le Vampire» (1819), in *Histoires de vampires*, Laffont, 1961.
– A. Rice, *Entretien avec un vampire*; *La Reine des damnés*; Presses Pocket, 1990.
– S. P. Somtow, *Vampire Junction*, J'ai lu, 1990.
– B. Stoker, *Dracula* (1897), Verviers, Marabout, 1989. *L'Invité de Dracula*, 10/18, 1992.
– W. Strieber, *Les Prédateurs*, J'ai lu, 1983.
– A. Tolstoï, «La Famille du Vourdalak» (1847), in *Histoires de morts-vivants*, Presses Pocket, 1988.

Le vampire au cinéma

– M. Bouvier et J.-L. Leutrat, *Nosferatu*, Les Cahiers du Cinéma/Gallimard, 1981.
– *Midi-Minuit fantastique* n° 4-5, janvier 1963, spécial Dracula.
– B. Pattison, *The Seal of Dracula*, Bounty Books, New York, 1975.
– D. Pirie, *The Vampire Cinema*, Hamlyn, Londres, 1977.
– Ph. Ross, *Dracula*, J'ai Lu, 1990.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Affiche anglaise (détail) du film *Le Cauchemar de Dracula* de T. Fisher (1958).
Dos «Le Comte Dracula», illustration de I. Kolonics, pour la revue *Boszorkany*, Budapest, 1990.
4e plat Affiche française du film *Le Cauchemar de Dracula*

OUVERTURE

1, 2-3, 4-5, 6-7, 8-9 Illustrations pour *Dracula* de B. Stoker.
1g Photo du film *Les Prédateurs*, de T. Scott, 1983.
2, 5, 6, 8b Photos de Simon Marsden.
3, 4, 8h Silhouettes d'après photos du film *Nosferatu, le vampire*, de F. W. Murnau, 1922.
11 Chauve-souris, xylographie, in *Die Säugetiere* d'A. Brehm, 1893.

CHAPITRE I

12 Sacrifice en l'honneur d'une divinité, miniature indienne, XVIIIe s. Bibliothèque nationale, Paris.
13 Figure de bois placée devant les maisons pour chasser les mauvais esprits, îles Nicobar, océan Indien. Horniman Museum, Londres.
14 *Exécution sans jugement sous les rois maures de Grenade*, peinture d'H. Régnault, 1870. Musée d'Orsay, Paris.
15h Sacrifice humain des Aztèques, miniature, manuscrit de Diego Duran, 1579.
15b La magicienne Médée rajeunit Jason, gravure, XVIe s. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
16 Lamia, gravure sur pierre, art grec, 400 av. J.-C. British Museum, Londres.
16-17 Lycaon changé en loup par Jupiter, gravure. Bibl. nat., Paris.
17b Sirène, vase grec de Stamnos, v. 490 av. J.-C. British Museum, Londres.
18 *Abraham sacrifiant Isaac*, peinture de L. de La Hyre, XVIIe s. Musée des Beaux-Arts, Reims.
19 Amulette protégeant les nouveau-nés de la déesse Lilith, Perse. Wolfson Museum, Hechal Shlomo, Jérusalem.
20 Christ en croix, peinture sur bois, ex-voto, XIXe s. Bayerisches National Museum, Munich.
21h *La Profanation de l'hostie*, fresque de P. Ucello, 1467-1469, Urbino. Galerie nationale des Marches, Palais ducal.
21b *La Crucifixion*, peinture sur bois, XVe-XVIe s. Bayerisches National Museum, Munich.
22 «La Résurrection des morts», miniature, évangéliaire de Vysehrard, v. 1085. Bibl. nationale et universitaire, Prague.
22-23 *Le Jugement dernier* (détail), peinture de L. Signorelli, XVe s. Dôme de la chapelle de la Madone San Brizio, Orvieto.
23h *Le Jugement dernier : les diables* (détail), icône roumaine de Transylvanie, 1832. Musée d'Art roumain, Bucarest.
23b Jeune-homme de Rhodes découvrant un démon dans la tombe de sa fiancée, bois gravé d'A. Sorg, Augsbourg, 1481.
24h «Démons propageant des épidémies», miniature. Bibl. nat., Paris.
24-25h *La Tyrannie*, fresque de Lorenietti, XIIIe s.
24-25b «La Peste à Tournai», miniature, Gilles de Muisit, 1349. Bibl. royale, Bruxelles.
26h Sceau de Gilles de Rais.
26-27b Hongrois suppliciés par les Turcs, gravure de Houtnagel, 1617. Bibl. nat., Paris.
27h Vlad Tepes IV, peinture. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
28 Vlad Tepes, bois gravé, v. 1550, Nuremberg.
29 Vlad Tepes, bois gravé, Strasbourg, 1500.

CHAPITRE II

30 *Le Triomphe de la mort*, peinture, Flandres, XVe s. Musée du Berry, Bourges.
31 Bois de la danse macabre de Guyot Marchant, Paris, 1486, recopié par Jehan Lecocq, Troyes, 1539, puis par Garnier, Troyes, 1641.
32 Scène de cruention au Moyen Age, in *Chronique lucernoise de Diebold*. Bibl. centrale, Lucerne.
33h *Le Chevalier, la jeune fille et la mort*, peinture de H. Baldung. Musée du Louvre, Paris.
33b Sorcière faisant rôtir des enfants, bois gravé, 1626.
34 *Erzsébet Bathory*, peinture, XIXe s. Andras Dabasi/Musée national, Galerie historique, Budapest.
34-35 *Erzsébet Bathory suppliant des jeunes filles*, peinture d'I. Csok, XIXe s. Musée des Beaux-Arts, Budapest.
36-37 Le château de Csejthe en Haute-Hongrie, demeure d'Erzsébet Bathory, carte postale, début XXe s.
38 Les monts Tatras, dessin de G. Vuillier in *Le Tour du Monde*, 1881, tome 1.
39 «Types des diverses populations entourant le Podhale : Galiciens des Carpates, Slovaques,

Montagnards des monts Promins, Juifs, etc…», dessin de G. Vuillier in *Le Tour du Monde*, 1881, tome 1.
40h Paysan des Carpates, lithographie, v. 1810. Bibl. nat., Paris.
40b «Le Loup-garou», dessin de Cranach le Vieux, XVIIe s. Bibl. nat., Paris.
41h Loup-garou dévorant un chevalier sur le champ de bataille, bois gravé, B. Richel, Bâle, v. 1490.
41b *Portrait de la fille de Petrus Gonzalvus, homme-loup*, peinture, XVIe s. Collection Ambras, Innsbruck.
42h, 43h Talismans protégeant des vampires, XVIIe s., Europe de l'Est, publié in *The Vampire* de M. Summers, Routledge, Londres, 1928.
42-43b Capture, jugement et châtiments de Peter Stubbe, considéré comme un loup-garou, gravures sur bois, XVIe s.

CHAPITRE III

44, 46b, 47h *Marseille pendant la grande peste de 1720-1723* (détails), peinture de M. Serre, XVIIIe s. Musée des Beaux-Arts, Marseille.
45 «Le Vampire», xylographie, in *Die Säugetiere* d'A. Brehm, 1893.
46h *Visum et repertum*, manuscrit, 1732. Archives de Vienne.
47b Camp de bohémiens, gravure allemande, fin XVIIe s. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
48-49 *L'Inhumation précipitée*, peinture d'A. Wiertz. Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles.
50 *Dissertatio historico philosophica de Masticatione Mortuorum*, page de titre, 1679.
50-51h Scène de sorcellerie, gravure de Gillot, XVIIIe s. Bibl. nat., Paris.
51b Portrait d'A. Dom Calmet, gravure, XVIIIe s. Bibl. nat., Paris.
52-53 Cimetière gallois, dessin de Grandsire, 1867. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
53h *Le Saint Sacrement*, peinture de F. Van Aken, fin XVIIIe s. Coll. part.
54g Un vampire, illustration pour *Ion le soldat*, conte roumain, 1935.
54d «Le Vampire», lithographie coloriée in *Histoire naturelle* de Buffon, 1760. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.
54-55 Chauve-souris, lithographie, XIXe s.
55 Marchand d'ail, lithographie, 1882.
56hg «Le Vampire», lithographie de C. J. Brodtmann, 1827. Coll. part.
56hd, 56m, 56bg Pince, maillet, pieu, dessins in l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, XVIIIe s.
56bd Crucifix, gravure, XVIIIe s. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
57g «La Fin du vampire», lithographie de R. de Moraine, XIXe s.
57d Fleur et gousse d'ail, dessin à la plume rehaussé de couleurs, Kerner, 1788.
58 Apprentis jouant aux dés pendant le service divin, gravure de Gillot, XVIIIe s. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
59 Croix votive roumaine en bois sculpté et gravé, lithographie, XIXe s. Bibl. nat., Paris.
60 «Crédulité, superstition et fanatisme», gravure de W. Hogarth, 1762. Bibl. nat., Paris.
61h, 61b *Idem* (détails).
62 «Se repulen», aquatinte de F. de Goya, *Les Caprices*, 1798. Bibl. nat., Paris.
63 «Le Sommeil de la raison produit des monstres», gravure de F. de Goya, *Les Caprices*, 1798, Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE IV

64 *Le Cauchemar*, peinture de J. H. Füssli, 1782. Musée de Francfort.
65 Couverture du *Dracula* de B. Stoker, dessin de P. Falke, 1920.
66 «Un mineur», lithographie de G. Walker, 1814.
66-67 *Mine de fer à Coalbrookdale*, lithographie coloriée, début XIXe s.
68 *Les Rivales*, peinture de J. Tissot. 68-69 Fantasmagories de Robertson, lithographie in *Le Magasin pittoresque*, 1845.
70 *La Leonore* de Bürger, dessin de Beauclerc, 1796. Bibl. nat., Paris.
70-71 «Le Vice suprême», dessin de F. Rops. Bibl. nat., Paris.
71h *Portrait de Polidori*, peinture de Grainsford, XIXe s. National Portrait Gallery, Londres.
71b Page de titre de *The Vampyre* de Byron, 1819. Bibl. nat., Paris.
72, 73, 74, 75 «La Morte amoureuse» de Th. Gautier, lithographies d'après Laurens. Bibl. nat., Paris.
76 Illustration pour les *Contes* de Ch. Nodier, gravure de Johannot, 1846. Bibl. nat., Paris.
77h «Le Vampire», lithographie de Jamet pour un drame d'A. Dumas, XIXe s. Musée Carnavalet, Paris.
77b Affiche pour *Le Vampire*, représenté au Théâtre de la Porte Saint-Martin, 13 juin 1820.
78 Illustrations pour *Varney the Vampire, Feast of Blood*, de J. M. Rymer, lithographies. Archives Jean Marigny.
79 Illustration pour *Carmilla* de J. S. Le Fanu, lithographie. Archives Jean Marigny.
80 *Harpie*, peinture d'E. Munch, fin XIXe s. Musée Munch, Oslo.
81h «Le Vampire», lithographie d'E. Munch, 1895.
81bg *Le Baiser du vampire*, peinture de B. Biegas, 1916. Bibl.

polonaise, Paris.
81bd *Vampire sous forme de vipère*, peinture de B. Biegas, 1914. Société historique et littéraire polonaise, Paris.
82hg J. Irwing en 1876, photo in *Personal Reminiscences of John Irwing* de B. Stoker. Bibl. nat., Paris.
82hd B. Stoker en 1906, *idem*.
82b *Dracula, chanson mystérieuse for the piano*, partition musicale d'E. Nilssen, 1927.
83 Programme de l'unique représentation théâtrale de *Dracula* au Lyceum Theatre à Londres, 1897. Archives Jean Marigny.
84-85, 86-87 Photos du film *Dracula*, de T. Browning, 1931.
86 «Dracula attaquant une jeune femme», dessin.
86-87 (fond) Toile d'araignée, photo.
88 Réclame annonçant le livre de B. Stoker, *Dracula*. Archives Jean Marigny.
89 «Femme vampire», gravure d'après une peinture de M. Kahn, v. 1895. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
90 Photo du film *Nosferatu le vampire*, de F. W. Murnau, 1922.
91h Photo de Bela Lugosi, dans le film *Dracula*, de T. Browning, 1931.
91b Affiche du film *Dracula*, de T. Browning, 1931.
92 Photo de Ch. Lee dans le film *Le Cauchemar de Dracula*, de T. Fisher, 1958.
93 De haut en bas : affiche du film *Le Cauchemar de Dracula*, de T. Fisher, 1958; photo de D. Seyrig dans le film *Les Lèvres rouges*, de H. Kummel, 1971; affiche du film *Et mourir de plaisir*, de R. Vadim, 1960; photo de R. Polanski dans son film *Le Bal des vampires*, 1967; photo de K. Kinski dans le film *Nosferatu, fantôme de la nuit*, de W. Herzog, 1979.
94g «Thérèse Dorny et Paulet dans *Le Vampire apprivoisé*», affiche de P. Colin, Théâtre des Champs-Elysées. Bibl. nat., Paris.
94d Parapluie chauve-souris, spécial soirée vampire, dessin de Solé, 1973.
95h «Vampirella absorbe le sérum», dessin. Archives Jean Marigny.
95b «Vampirella passe à l'attaque», dessin. Archives Jean Marigny.
96 «Le Comte Dracula», illustration de I. Kolonics parue dans la revue *Boszorkany*, Budapest, 1990.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 «Ne riez plus des histoires de vampires», couverture de l'hebdomadaire *Nostradamus*.
98 Carte de Transylvanie gravure, 1553.
100 *Le Deuil de Laszlo Hunyadi*, peinture de V. Madarasz. Galerie nationale hongroise, Budapest.
102-103 Cénotaphe, style antique, lithographie, XIXe s. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
104 *L'Enfer*, peinture de Memling. Musée des Beaux-Arts de Strasbourg.
106-107 «L'Enlèvement de Proserpine», gravure sur bois, 1539.
108 «Varney le vampire», gravure.
110 «La Nuit de Walpurgis», gravure.
112 Portrait de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.
112-113 Cérémonie funèbre chez les Anglais, gravure, XVIIIe s.
114 Portrait de B. Stoker.
115 Photo du film *Le Cauchemar de Dracula*, de T. Fisher, 1958.
117 «Varney le vampire», gravure.
119 Amoureux pleurant sur la tombe de sa bien-aimée, gravure . Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
120-121 Dormeurs attaqués par des vampires, illustration pour *Waterton's Wonderings in South America*, 1826.
122 *Une élégante*, peinture de Briès.
124 Croix votives en bois sculpté et gravé, illustration pour *La Roumanie en images*. Bibl. nat., Paris.
125 Illustration pour *Contes et légendes du pays roumain*.
127 «Le Tribunal villageois», illustration pour *Voyage de Hongrie*, 1854.
128 Elizabeth Wojdyla, l'une des victimes du vampire de Highgate.
129h Scène de reconstitution (Sean Manchester) au cimetière de Highgate.
129b Le cimetière de Highgate.
130 Photo du film *Dracula vit toujours à Londres*, d'A. Gibson, 1973.
131 Photo du film *Nosferatu, fantôme de la nuit*, de W. Herzog, 1978.
132hg Photo du film *Nosferatu le vampire*, de F. W. Murnau, 1922.
132hd Photo du film *Les Maîtresses de Dracula*, de T. Fisher, 1960.
133hg Photo du film *Dracula 73*, d'A. Gibson, 1972.
133hd Photo du film *Nosferatu, fantôme de la nuit*, de W. Herzog, 1978.
134, 135h Photos du film *Dracula*, de T. Browning, 1931.
135b Photo du film *La Marque du vampire*, de T. Browning, 1931.
136h Photo du film *Nosferatu, fantôme de la nuit*, de W. Herzog, 1978.
136b Photo du film *Le Bal des vampires*, de R. Polanski, 1967.
137h photo du film *Dracula prince des ténèbres*, de T. Fisher, 1965.
137bg Photo du film *Nosferatu le vampire*, de F. W. Murnau, 1922.
137bd Photo du film *Dracula*, de J. Badham, 1979.

INDEX

A - B

Abraham *18*.
Ackerman, F. J. *95*.
Adam 17, 19, *19*.
Allemagne 61, 68, *92*.
Angleterre (Grande-Bretagne) *33*, 39, 40, 66, *66*, 68, *68*, 71, 78, 85.
Antiquité 69, 70, 95.
Ariès, Ph. *31*.
Aztèques 14, *14*.

Badham, J. 94.
Baldung, H. *33*.
Balkans 39, 42.
Bathory, comtesse E. 34, 35, *35*, 36, *36*, 37, *37*, 39, 79, *93*, 94.
Batman *95*.
Baudelaire, Ch. 71.
Benoît XIV, pape 52, *52*.
Bohême 24, 26, 42, 43, *47*, 56.
Brontë, E. 88.
Broucolaques 41, 42, 43.
Browning, T. *85*, *87*, 90, 91, *91*.
Budapest 84.
Buffon, G. 55.
Bulwer-Lytton 79.
Bürger, G. A. 69, *70*.
Byron, lord 71, *71*, 76.

C - D

Callot, J. *50*.
Calmet, Dom A. 51, *51*, 70.
Calvin 32.
Carmilla (J. S. Le Fanu) *37*, 71, 79, *79*, 83, *93*, 94.
Carpates, massif des 34, *39*, 42, 61, 95.
Carradine, J. 93.
Celtes 23.
Chandler, H. *87*.
Chaney, L. 93.
Charlemagne 21.
Charles IV, empereur d'Autriche 46.
Chiroptère d'Amérique latine *54*, 55.
Christ 19, 21.
Coalbrookdale *66*.
Coleridge, S. T. 70.
Collin de Plancy 23.
Concile œcuménique de 1414 42.
Cranach l'Ancien *40*.
Crucifixion *21*.
Cruention *32*.
Csejthe, château de 34, *36*, *37*.
Csok, I. 35.

Davanzati, G., archevêque de Florence 51.
Deane, H. 90.
Deuxième concile de Limoges 23.
Dickens, Ch. 79.
Dieu *18*, *21*.
Dioclétien *28*.
Dolingen de Gratz, comtesse von 84.
Doyle, C. 89.
Dracula (B. Stoker) *56*, 82, 84, 88, *88*, 89, *89*, 94.
Dracula (H. Deane) 90.
Dracula (J. Badham) 94.
Dracula (T. Browning) *85*, *87*, 90, *91*.
Dracula 27, *27*, *37*, 39, *39*, 65, *65*, 66, 68, *68*, 71, 77, 79, *79*, *83*, 84, *84*, 85, *85*, 86, *86*, 87, *87*, 88, 90, *90*, 91, 92, *92*, 93, *93*, *95*.
Dreyer, C. Th. 91.
Dumas, A. 76, *77*.

E - F

Eglise 31, 40, 41, 42, 50, 51, *61*.
Empire austro-hongrois 39.
Empuses 16, *17*.
Encyclopédie (Diderot et d'Alembert) 52.
Enfer *22*.
Eschyle 13.
Espagne 39, 40, 93.
Etats-Unis 91, 92.
Eucharistie *21*.
Evangile de saint Jean 20.
Eve 17, 19, *19*.

Faivre, A. 46.
Ferdinand II *41*.
Fisher, T. *92*, 93.
Flückinger, médecin militaire *46*, 47.
France 26, 39, 42, 61, 68.
Franco, J. *92*.
Fright, D. *87*.
Füssli, J. H. *65*.

G - H

Ganz, B. *93*.
Gautier, Th. 71, *71*, *79*.
Genèse *19*.
Gerard, E. 83.
Goethe, J. W. von 69.
Gonsalvus, P. *41*.
Goya, F. de *63*.
Grèce 15, 41, 58.
Guillaume V, duc de Bavière *41*.

Harker, J. *68*, 71, 85, *87*.
Hébreux 18, 19.
Hérode *28*.
Herzog, W. *93*, 94.
Hogarth, W. *61*.
Hollywood 91.
Hongrie 34, *36*, 42, 43, *47*, 56, 68.
Huysmans, J.-K. 26.

I - J

Iles Britanniques 23, 24.
Innocent VIII, pape 31.
Irving, H. *82*, 83, *83*.
Isaac *18*.

Jacques Ier d'Angleterre 33, *33*.
Jason *15*.
Judas 57.
Jugement dernier *20*, 21, *22*.

K - L

Kahn, M. *89*.
Keats, J. *16*, 70.
Kinski, K. *93*, 94.
Kotz, Cl. 93.
Kramer, H. 31.
Kummel, H. *93*, 94.

Lamia 16, *16*.
Lamie 16, *17*, 18, *19*, 95.
Langella, F. 95.
Lauenbrug 26.
Lavater, L. 32, 33.
Lee, Ch. *92*, 93.
Le Fanu, J. S. 71, 79, *79*, 82, 94.
Lévitique 19.
Lilith 17, 18, *19*.
Lilitû 14, 17.
Lloyd, E., éditeur *78*.
Londres 84, 87, 90.
Louis XV 48.
Loups-garous *40*, *41*, 42, 54.
Lugosi Blasko, B. *87*, 90, *91*, 92, 93.
Lumières, siècle des 52, *61*, 66, 68.
Luther 32.
Lycaon *17*.
Lyceum Theatre *82*, 83, *83*.

M - N

Map, W. 23.
Marseille *45*, *46*.
Médée *15*.
Molinaro, E. 93.
Moravie 46.
Morts-vivants 42, 95.
Moyen Age 69, *25*, 39.
Murnau, F. W. 90, *90*, 94.

Nadasdy, comte F. 35.
Néron *28*.
Newburgh, W. de 23.
Nodier, Ch. 76, *76*, *77*.
Nosferatu, le vampire (F. W. Murnau) 90, *90*.
Nosferatu, fantôme de

la nuit (W. Herzog) *93*, 94.
Nouveau Testament 19.

O - P

Odyssée (Homère) 15.
Ossenfelder 61.

Paole, A. 46, 47, 48, 50, 53.
Penrose, V. *34*.
Peste *25*, 32, *45*, 46, *46*.
Plogojowitz, P. 46, 47, 48.
Poe, E. 88.
Polanski, R. *93*.
Polidori, J. W. 71, *71*, 76, *76*, 83.
Pologne 43, 46.
Portugal 39, 40.
Pozzuoli, A. *83*, *84*.
Prusse 24, 32, 46.
Purgatoire *20*, 22, 32.

R - S

Rais, Gilles de 26, *26*, 27, 34.
Ranft, M. 24, 50.
Réforme 32.
Renaissance 24, 39.
Retten, S. de 26.
Revenants 22.
Robertson, Th. *69*.
Rohr, Ph. 50.
Röhrer, pasteur G. 32.
Rops, F. *70*.
Roumanie *39*, *54*, 55, *55*, 56, 57, *57*, 58, 59.
Rousseau, J.-J. 52.
Russie 39, 43, 46, 59.
Ruthven, lord 71, 76.

Satan 32, *86*.
Schreck, M. *90*, 94.
Sénèque *15*.
Sénones, abbaye de 51.
Serbie 42, 46, *47*, 56, 68.
Seyrig, D. *93*, 94.
Sigismond, roi de Hongrie 42.
Silésie 24, 32, 43.
Sirènes *17*.
Sorcellerie 33, *33*.
Sprenger, J. 31.
Stock, J. Ch. 50.
Stoker, B. 27, *27*, *37*, 39, *39*, 65, 66, 68, 71, 77, 79, 82, *82*, 83, *83*, 84, *84*, 85, *85*, 86, 87, *87*, 89, 90, *90*, 91, *91*, *92*, 93, 95.
Stroyberg, A. *93*.
Stryges 16, *17*, 18, *19*, *76*.
Stuart, famille des 40.
Stubbe, P. *43*.
Suisse 32, 71.

T - U - V

Tarzan *95*.
Thurso, comte G. 36.
Tinné, J. *40*.
Transylvanie 16, 83, 85, 87, 95.
Tziganes *47*.

Ucello, P. *21*.

Vadim, R. *93*, 94.
Vambery, A. 84.
Vampirella *95*.
Van Sloan, E. *85*.
Villeneuve, Roger *26*.
Villeneuve, Roland *43*.
Vlad Tepes 27, *27*, *28*, 34, 84, *92*.
Voltaire 52, *53*.

W - Y - Z

Wiertz, A.-J. 49.
Yorga, comte *93*.
Zeus 16, *17*.
Zopf, J. H. 50.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archiv für Kunst und Geschichte, Berlin 28, 57d, 106-107. Archives Jean Marigny 1, 2-3, 4-5, 6-7, 8-9, 77b, 78, 79, 83, 88, 95h, 95b. Bibliothèque centrale, Lucerne 32. Bibliothèque nationale, Paris 16-17, 24h, 50-51h, 51b, 59, 60, 61h, 61b, 62, 63, 70, 70-71, 71b, 72, 73, 74, 75, 76, 82hg, 82hd, 94g, 124, 127. Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin 42-43b. Suzanne Bosman, Londres 129b. Bridgeman, Londres 66, 66-67, 68, 86. British Film Institute, Londres 1er plat, 84-85, 86-87, 91h, 136h, 136b, 137bg. Jean-Loup Charmet, Paris dos, 12, 15b, 16, 23h, 26-27, 36-37, 40h, 40b, 47b, 54g, 65, 77h, 81bg, 81bd, 89, 96, 102-103, 119, 125. Cinémathèque française, Paris 131, 134. Ciné-plus, Paris 4e plat. Collection Christophe L., Paris 92, 115, 133hd, 135h, 135b, 137h, 137bd. Andras Dabasi, Budapest 34. Dagli Orti, Paris 15h, 17b, 22, 24-25h, 26h. Droits réservés 1g, 3, 4, 8h, 19, 31, 38, 39, 42, 43, 46h, 50, 52-53, 54-55, 56hd, 56m, 56bg, 57g, 58, 68-69, 93, 94d, 128, 129h. Edimédia, Paris 24-25b, 53h, 91b. Film Museum, Munich 90, 132hg. Giraudon, Paris 22-23, 33h, 44, 46b, 47h. Claus Hansmann, Munich 11, 20, 21b, 23b, 41h, 45, 56hg. Michael Holford, Londres 13. Jacana/Parès 86-87. Hubert Josse, Paris 14, 18, 64. Kunsthistorisches Museum, Vienne 27h. Lauros Giraudon, Paris 21h, 30. Szepsy Szucs Levante, Budapest 100. Magnum/Erich Lessing, Paris 41b. Simon Marsden, Londres 2, 5, 6, 8b. Mary Evans Picture Library, Londres 29, 33b, 55, 82b, 98, 108, 110, 112, 114, 117, 120-121. Musée des Beaux-Arts, Budapest 34-35. Musées royaux des beaux-arts, Bruxelles 48-49. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris 54d. National Portrait Gallery, Londres 71h. Elise Palix, Paris 81h, 104, 130, 132hd, 133hg. Roger Viollet, Paris 56bd, 112-113, 122. Scala, Florence 80.

REMERCIEMENTS

L'auteur tient tout particulièrement à remercier le professeur Antoine Faivre pour les documents exceptionnels qu'il lui a confiés, ainsi que tous ses parents et amis qui l'ont encouragé et conseillé.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Catherine Schubert : maquette. Dominique Guillaumin : maquette des Témoignages et Documents. Agnès Viterbi : recherche iconographique. Béatrice Perret-Vignals : lecture-correction.

Table des matières

I L'AMOUR DU SANG

14 Offrandes et sacrifices
16 Démons, femmes fatales et esprits nocturnes
18 La notion de péché
20 Le sang rédempteur du Christ
22 Les âmes en peine
24 De la mastication des morts
26 Vlad Tepes, le Dracula historique
28 Un tyran assoiffé de meurtre

II LE VAMPIRE CONSACRÉ

32 Vampires avant la lettre
34 Erzsébet Bathory, aristocrate vampire
36 Le château maudit des Carpates
38 Le vampirisme renaît à l'est
40 De la mutation des hommes et des âmes
42 Du loup-garou au suceur de sang

III L'AGE D'OR DU VAMPIRISME

48 L'inhumation précipitée
50 Les premiers traités officiels
52 La réaction tardive de l'Eglise
54 Chauves-souris d'Amérique et folklore européen
56 La chasse au vampire
58 Requiescat in pace
60 Les lumières contre la superstition
62 Le sommeil de la raison engendre des monstres

IV LE RÉVEIL DU VAMPIRE

66 Le progrès, pourfendeur de fantômes
68 Le vampire entre en société
70 Polidori, fondateur du mythe moderne
76 Lord Ruthven au théâtre
78 La Belle et la Bête
80 Le mythe au féminin
82 Bram Stoker, le père de Dracula
84 Les forces du bien et du mal
86 Dracula, premier vampire authentique
88 Un roman au succès international
90 Le cinéma s'empare de Dracula
92 Christopher Lee et sa descendance
94 Les morts sont toujours vivants

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 Sur un tyran nommé Dracula
100 Le vampirisme à travers les siècles
110 La réaction rationaliste
114 Lettres de noblesse
122 Le vampire en poésie
124 La Roumanie, terre de Dracula
128 «L'énigme satanique du caveau ouvert»
130 Les vampires, de la littérature au cinéma
138 Annexes

DANS LA MÊME COLLECTION

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse • 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe • 36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants • 49/ Gauguin • 50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre devint ronde • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique • 57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/ Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel • 112/ Le tennis • 113/ Les volcans 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école • 148/ Sissi • 149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ Le destin de l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock

L'Antiquité eut ses divinités assoiffées,
le Moyen Age ses pervers sanguinaires.
Au XVe siècle, l'Eglise immortalisa
les morts-vivants en les reconnaissant.
Le vampire avait maintenant droit de cité.
Trois siècles plus tard,
en pleine raison triomphante,
la psychose est générale.
Le vampire est connu, décrit : un «revenant en corps»,
réfractaire à la croix, éventuellement à l'ail...
Le théatre de la terreur est posé.
La littérature romantique va le consacrer,
avec, dans le rôle du saigneur,
Dracula, de Bram Stoker.
Un siècle plus tard, le cinéma lui donne corps,
dans tout l'achèvement de sa terrible splendeur.
Jean Marigny traque cette figure polymorphe
dans les lieux mêmes où elle se réfugie :
la nuit, la mort, le temps perdu.

A 53203
ISBN : 2-07-053203-8

9 782070 532032

catégorie 4

08-ADW-193